

Pierre MARI

POINT VIF

Je l'ai connue il y a près de vingt ans, dans une entreprise qui m'avait sollicité pour animer des séminaires de culture générale. Cécile faisait partie d'une promotion de salariés à qui l'on offrait, au terme d'une formation de dix-huit mois, la possibilité d'accéder à des fonctions d'encadrement : elle bénéficiait, comme d'autres avant elle, d'un dispositif instauré au cours des années soixante, que tout le monde s'accordait à trouver aussi généreux qu'efficace, et qui ne devait pas survivre au changement de siècle et de millénaire. C'était l'époque – virtuellement achevée, inutile d'être voyant pour le deviner – où des entreprises cherchaient encore à déceler les capacités individuelles derrière l'écran hiérarchique, et veillaient à ce que l'absence de diplômes ne soit pas un frein aux déroulements de carrière. A l'issue d'un écrit et d'un oral qui éliminaient les candidatures les moins crédibles, les stagiaires entamaient un « tour des services » – chacune des grandes directions les accueillait pendant trois semaines à un mois –, recevaient un enseignement professionnel intensif, et suivaient des séminaires

dits « de communication et développement personnel », dans le cadre desquels j'intervenais. Les responsables de formation étaient restés affablement vagues sur ce qu'ils attendaient de moi : ils ne me demandaient rien d'autre que de « soustraire un peu les gens à leur technicité », et d'ouvrir leurs horizons dans tous les sens que je voudrais. Les quelque huit années qu'a duré notre collaboration, je n'ai pas cessé de trouver improbable, sinon saugrenue, mon entrée dans ce grand bâtiment gris, solennel et vétuste, qui faisait face à l'église de la Trinité. Les couloirs, les salles voisines de la mienne, certains jours, bruissaient d'échos de comptabilité analytique, de gestion stratégique ou d'initiation aux marchés financiers. Je dois reconnaître qu'on m'a toujours laissé une entière liberté, et que je n'ai eu de compte à rendre à personne : je déterminais moi-même le contenu de chaque journée – il y était question de politique, de philosophie, aussi bien que d'art ou de littérature – et je m'attachais à ponctuer notre parcours de textes choisis pour leur force de résonance. Il nous est arrivé d'aller visiter un musée ou voir un film pour relancer notre réflexion. Aujourd'hui, quand j'évoque ces souvenirs devant un public de jeunes cadres, la réaction est presque toujours la même : un étonnement, une curiosité parfois émerveillée, que vient vite endiguer le sentiment d'un retour à l'ordre. Cette époque a beau susciter quelques rêveries, il est exclu pour tout le monde, désormais, qu'un vent d'université sauvage souffle sur une entreprise.

Cécile appartenait à la troisième promotion qui m'a été confiée. Cette année-là, je me suis senti moins à l'aise, le premier jour, en exposant les principes qui guideraient notre travail. La fluidité manquait, la justification de mon rôle restait laborieuse. Je me faisais l'effet d'un personnage dépêché par

l'arbitraire hiérarchique dans la comédie de l'entreprise. On m'écoutait avec attention, certains prenaient même des notes, mais impossible d'ouvrir la moindre brèche dans ce front commun de visages où la réserve se teintait de soupçon. Chaque tentative pour susciter une prise de parole accusait davantage ma solitude. Juste au moment où j'allais suggérer une pause, Cécile a déclaré qu'en définitive, j'étais là pour qu'ils sachent au moins mentionner un titre d'opéra dans les déjeuners d'affaires avec les gros clients. Il y a eu quelques sourires, un premier brouhaha de présence. J'ai répondu que c'était une manière cynique de voir les choses, que je m'insurgerais toujours contre une conception décorative de la culture générale. J'avais ma tirade toute prête. Cécile ne m'a pas laissé le temps : déjà, elle reprenait l'offensive. Sa fougue montrait bien que d'anciens comptes trouvaient là une occasion de se régler. Ma collusion avec les dirigeants, à ses yeux, ne devait faire aucun doute : c'est à eux qu'elle s'adressait par-dessus ma tête, sans un regard pour moi – sans qu'elle juge bon de déterminer si j'étais un mercenaire retors ou un pion très naïf. Pas une fois, les deux années précédentes, je n'avais eu affaire à ce genre de discours. Une discipline feutrée jouait à plein, qu'elle venait de piétiner en quelques phrases. A l'entendre, le principe de la promotion interne était très beau et très respectable, mais dans les faits, c'était souvent un leurre. Dix-huit mois de formation théorique et pratique, à quoi s'ajouterait un saupoudrage de culture générale et de communication, n'allaient pas changer miraculeusement le regard que le haut encadrement portait sur eux. Je n'ai pas voulu objecter qu'en s'engageant dans une formation longue, ils étaient censés en partager les prémisses, malgré les doutes que pouvait leur inspirer le fonctionnement de l'entreprise. Il y a des

moments où les rappels de cohérence tomberaient à plat. Cécile, d'ailleurs, poursuivait sur sa lancée : comparés aux jeunes diplômés frais émoulus de leurs écoles, ils auraient toujours à lutter contre d'énormes préjugés de caste. Cette entreprise, disait-elle, tolérait encore des pratiques d'Ancien Régime. Un directeur n'avait-il pas affirmé un jour, dans une réunion avec les partenaires sociaux – dont pas un n'avait protesté –, qu'on ne faisait pas des pur-sang avec des percherons ? Cette fois, le reste du groupe s'est manifesté plus franchement. Certains ont renchéri, invoquant des exemples qui allaient dans le même sens, d'autres se sont élevés contre ce genre de généralisation. J'ai pensé, fugitivement, que cette nouvelle session commençait bien mal. Et en même temps, impossible de me défendre d'un certain plaisir. Ils se regardaient, s'interpellaient, ils avaient l'air de découvrir, soudain, que rien ne justifiait le formalisme qu'ils s'étaient imposé une heure et demie durant. J'étais un peu débordé, et j'éprouvais ce débordement comme une nécessité – comme la vérité de ces journées, trop longtemps refoulée. Je ne savais plus quelle règle abstraite, desséchée, avait pu me pousser à vouloir garder la main en permanence.

La pause de la matinée a été finalement oubliée. Nous avons parlé sans répit jusqu'à midi passé, puis nous sommes allés déjeuner ensemble – ce qui n'était arrivé, avec les deux promotions précédentes, qu'au bout de cinq ou six mois. Je les ai emmenés au *Saint-Amour*, près de la gare Saint-Lazare, où le patron se targuait de servir le meilleur coq au vin et les meilleurs Beaujolais de l'arrondissement, de Paris et de l'univers : l'endroit me paraissait s'imposer. A plusieurs reprises pendant le repas, ils m'ont confirmé que c'était le meilleur choix possible. Un prolongement chaleureux de la matinée, une joyeuse

anticipation de l'après-midi. Même Cécile semblait décidée à ne plus contourner ma présence : elle le faisait à son rythme, avec çà et là des velléités de recul, des retours de méfiance, dont je m'amusais à lui renvoyer le reflet adouci chaque fois que je m'adressais à elle. Elle devait le sentir, se demander s'il fallait m'en savoir gré, et dans cette incertitude flottait déjà une complicité. Le temps du trajet entre le restaurant et l'immeuble de la formation, nous sommes restés en tête à tête, un peu éloignés du groupe.

Une grande partie de cette journée, pour ne pas dire l'essentiel, s'est ordonnée autour de la première intervention de Cécile : l'opéra, les percherons et les pur-sang. Ces mots nous ont servi tour à tour de sondes, d'aiguillons, d'épouvantails. Je les avais inscrits en capitales au tableau. Nous y revenions régulièrement pour faire le point avant d'explorer de nouvelles pistes. Ils ressemblaient – quelqu'un a fini par le signaler – au titre d'une fable que nous aurions écrite ensemble. Une fable dont l'apologue appartenait à tout le monde, s'épanouissait sans cesse, ne laissait personne en retrait. Chacun s'est exprimé, ce jour-là, avec autant de simplicité que de force d'affirmation. Il a été question de l'entreprise, du monde d'aujourd'hui, de la distance plus ou moins grande, plus ou moins authentique, qu'on peut prendre avec lui, de ce qui entrave ou favorise l'intelligence de la vie. Ma présentation du début de matinée n'a pas été oubliée pour autant. J'ai refusé la facilité démagogique qui aurait consisté à laisser entendre : Faites comme si je n'avais rien dit. Ce que j'avais dit, nous l'avons retrouvé par des chemins de traverse qui l'ont mis en perspective et revivifié.

J'ai bien senti que je sortais des voies tracées les deux années précédentes, et que l'espèce de magistère où je m'étais installé faute d'imagination, faute aussi de friction ou de secousse,

venait de prendre fin. Quelque chose de neuf commençait, qui connaîtrait des rechutes et des tassements, mais qui ne se démentirait plus. Une manière, sans doute, d'accueillir et de relancer le propos d'autrui. De tracer autour de lui tous les cercles possibles de l'attention et de la curiosité – sans se mêler prématurément d'approuver ou de contester. D'assouplir ce qu'il a d'un peu raide, de démêler le nœud des raisons et des passions, de lui suggérer d'autres mots que les premiers à s'être emparés de la pensée. De lui offrir, en somme, cette hospitalité intransigeante, cet élément d'intraitable douceur où il finira par s'étonner de sa propre résonance. (Rien à voir, ou presque, avec ce qu'on appelle débat d'idées, dont je penserai toujours qu'il me relègue à un échelon inférieur de moi-même.)

Les années n'ont pas cessé de confirmer et d'approfondir l'intuition de cette journée : ce qui pour moi brille au-dessus de l'aptitude virtuose à la discussion, au-dessus des ferveurs dialectiques les plus communicatives, c'est une disponibilité frémissante, une puissance d'accueil de la parole d'autrui, sans quoi tout le reste se réduit vite à un théâtre d'ombres. Qui ne sait pas accompagner les formulations approximatives, les lieux communs à l'abord décourageant, les atermoiements par lesquels une pensée se coupe de ses propres audaces, ne pourra jamais comprendre le bonheur – aussitôt diffusé, irradié, partagé – de faire jaillir les mots latents, de révéler les points d'inflexion qui s'ignorent, de tirer des conséquences lointaines, libératrices, des postulats les plus noués et les plus engorgés d'humeurs. Refaire chaque jour cet apprentissage, offrir aux autres l'occasion de le faire à leur tour : meilleur moyen, à mon sens, de ne pas parler plus fort que ce qu'on peut garantir de son poids de vie. (Et, toute solennité mise à part, elle est là, mon expérience politique fondamentale. C'est arc-bouté sur

elle, et sur elle seule, que je reste capable de ne pas abandonner à l'ornière des agitations et des rêveries creuses l'idée d'une société meilleure. A sa lumière, je comprends pourquoi, autrefois, j'ai résisté si fort, si maladroitement, à toutes les sollicitations du militantisme, à ses chantages et à ses pressions, pourquoi je me suis raidi dans ce silence mi-évasif mi-buté chaque fois qu'on me faisait grief de mon désengagement ou de mes flottements d'opinion. Nul doute qu'il y avait, à l'origine de mon attitude, une inculture politique béante. Un malaise mêlé de sarcasme, aussi, devant ceux qui continuaient à mimer les grands émois collectifs sur fond d'évaporation croissante de l'Histoire. Mais il y avait autre chose : le sentiment – trop palpitant, trop confus pour ne pas avoir honte de lui-même – que ce régime de parole où on me sommait de prendre place, celui des assemblées, des joutes idéologiques, des mots d'ordre et des agressions théâtralisées, n'était pas et ne pouvait pas être le mien. J'avais besoin d'aventures de parole plus sauvages et plus discrètes. Cette aventure-là, agitée et défraîchie, je sentais que la société qu'elle dénonçait lui prescrivait un peu trop sa tonalité. Je n'ai pas cessé de le sentir depuis.)

C'est à regret que les stagiaires et moi nous sommes quittés, en fin d'après-midi. Quelqu'un a dit qu'il était impatient de connaître la suite. C'était, je crois, la meilleure manière de résumer le sentiment commun.

Cécile l'a-t-elle fait exprès ? Elle a mis beaucoup plus de temps que les autres à rassembler ses affaires, et nous nous sommes retrouvés seuls dans la salle. J'avais envie de dire quelque chose – elle aussi : nos silences se sont conjugués. Nous avons évité l'ascenseur, et descendu ensemble les quatre étages, toujours sans un mot. Puis je l'ai accompagnée à son arrêt de bus, juste devant la Trinité. La circulation, la rumeur

urbaine, un chantier près de nous, empêchaient de parler et de s'entendre. Et c'était bien ainsi. Cécile a fini par me dire, forçant sa voix au point d'en sourire : C'était une belle journée – on se sent vivre. Elle a laissé passer deux bus avant de me faire un petit signe d'au revoir.

Il y avait un peu plus de quatre ans que j'intervenais dans des entreprises. Ce que j'y avais fait, jusqu'à présent, s'apparentait à

l'enseignement. Conditions, public, rythme de travail avaient beau trancher sur ce que j'avais brièvement connu dans l'Education nationale, les continuités et les similitudes l'emportaient sur les ruptures. C'étaient d'ailleurs mes diplômes universitaires qui m'avaient valu d'être engagé, à l'origine, car je n'avais pas la moindre expérience du monde économique. L'Institut de formation de la Banque de France souhaitait déléguer à des intervenants extérieurs la préparation de ses concours : je m'étais présenté, j'avais été chaleureusement accueilli, et dans la foulée, on m'avait confié un premier groupe. Tout s'était enchaîné avec une facilité providentielle : j'avais besoin de temps pour ma thèse, ce travail discontinu m'en laissait en abondance – et puis, il était très bien rémunéré. Préparer les stagiaires à des épreuves écrites, leur faire acquérir un minimum de fluidité et de répondant en vue des oraux, c'était, pour moi qui venais d'être soumis à toute la palette des exercices rhétoriques, une manière de transformer en rente durable sept années d'études supérieures. Sans pour autant que l'attrait du gain y ait eu la moindre part. Je tenais trop farouchement à la limite d'emblée acceptée par mes employeurs : il n'était pas question que ma charge de travail augmente au point de ressembler à un métier. (Alors même qu'éclatait le chômage de masse, mon entrée dans la vie professionnelle s'effectuait sur la base d'une régulation drastique de l'activité : contre-courant dont les développements et les avatars n'ont plus cessé de me porter au fil des années.) En somme, j'enseignais sans être professeur, je travaillais sur fond de liberté encore adolescente, et je pouvais m'offrir le luxe de confondre dans un même dédain argent et étiquetage social.

Je m'imaginai bien continuer longtemps ainsi. A en oublier presque mon objectif universitaire. Ou, plutôt, je n'imaginai

rien du tout : je faisais ce que je savais le mieux faire. Je découlais de mes propres aptitudes, d'une manière doucement anesthésiante. La légende tardive de ces années-là ne me fera jamais oublier leur foncière vacuité. Pas d'élan, pas de projet réel – beaucoup de forfanteries et de velléités. Ni affrontement ni prise au sérieux de ma vie. Aujourd'hui, je mesure à quel point on peut mener une existence vouée au langage – des premières ferveurs enfantines aux exercices agrégatifs, en passant par les brouillons de romans et les pièces de théâtre : trame d'un seul tenant, exclusive, sans accroc ni répit – et laisser s'installer durablement une conjoncture où presque tout n'est qu'angle mort dérobé aux mots. Entre vingt-cinq ans et trente ans, j'en étais là : renchérisant passionnément, souvent de manière délirante, sur les exigences d'une culture rhétorique qui obstruait en moi la coulée interrogative des choses. Penser ma vie, mettre ma vie en mots, j'en étais séparé par une logique scolaire et universitaire dont s'était nourri et qu'avait alimentée une sorte de parti pris originel : le langage était du côté des formes et des hauteurs idéales, de la perfection symétrique et close – il réclamait une géométrie d'initié, une mystique des combinaisons qui tournait le dos, résolument, aux fadeurs et aux trivialités de ce que je n'osais même pas appeler ma vie morale ou sociale. J'avais bien tenté quelques échappées, au fil des années : raconter tel épisode, réfléchir à telle situation, à ma place parmi les autres, chercher le vocabulaire de mes vicissitudes intérieures. Sans succès – et surtout sans réel désir d'aboutir : on n'échange pas facilement le statut d'opérateur exalté, jouant avec les vertiges de l'abstraction, contre la précarité d'un sujet à la consistance équivoque, pesant et nébuleux à la fois, guetté par les poncifs et la disgrâce de l'inachevé.

Chose ahurissante, et finalement normale sous un tel régime, pas une fois, à cette époque où j'accumulais les lectures préparatoires à ma thèse, ne m'a effleuré l'idée d'un jeu de miroirs entre ma situation et les auteurs, les textes, les problèmes du passé que je rencontrais. Je m'interrogeais très doctement, à partir de Rabelais, sur ce que signifiait « produire et échanger des discours » à la Renaissance. Travail énorme, où s'entrechoquaient des méthodes incompatibles, et dont la seule forme de cohérence était sans doute d'avoir planifié son enlisement dès le début. J'ai retrouvé il y a quelque temps ces lignes, recopiées dans un livre ou un article dont j'ai tout oublié : « Comment ne pas penser, irrésistiblement, à l'échange de lettres qui intervint à la fin du XV^e siècle entre Ange Politien et Paolo Cortesi ? Ce dernier, cicéronien romain, proposait à l'admiration de Politien des lettres en pur style « cicéronien », fruit d'un polissage patient de la forme, à l'imitation du maître de la beauté académique, Cicéron ; et Politien, méprisant cette servilité à une norme préétablie, extérieure à l'écrivain, réclamait pour celui-ci le droit de se forger un style propre, dicté par la vérité intérieure, variable d'individu à individu. Faisant appel à l'exemple de Sénèque pour résister à la norme cicéronienne, Politien proclamait fièrement : *Ego non sum Cicero*. Cette revendication, qui sera bientôt reprise par Erasme, est à coup sûr un des premiers signes de la crise que va subir l'humanisme italien au début du XVI^e siècle. » Je ne prétends pas retrouver trait pour trait mes données personnelles dans cette polémique. Mais le reflet n'est pas moins saisissant. Et parfois, il faut prendre congé des choses pour que se resserrent et s'illuminent des correspondances décisives : depuis que j'ai cessé d'étudier la Renaissance, depuis que le contour des problématiques savantes s'est estompé, je sais que le débat d'Ange Politien et de Paolo

Cortesi est une des figures cardinales de moi-même, et que jamais les termes de la discussion ne cesseront de me prendre à partie. – Jean me disait, il n’y a pas longtemps, qu’à ses yeux notre époque est trop confuse, trop chaotique pour que la visée de la perfection artistique y ait réellement un sens : le temps serait plutôt aux œuvres tirillées, bancales, où le souci formel s’incline et au besoin s’efface devant une expérience à vif du monde. Je ne sais pas ce que m’inspire cette idée : je la laisse en suspens. Je sais, en tout cas, que Jean est sénéquien. Et que je suis, moi, un cicéronien pas entièrement défroqué, que sa vieille fatalité revient harceler, et qui ne peut s’empêcher de donner des gages à ce qu’il repousse. Je n’en sortirai pas. Cet écartèlement sera mon lot jusqu’à la fin. Je peux seulement souhaiter qu’il ne me condamne pas au surplace, et qu’il lui reste à déployer beaucoup d’harmoniques capables de me surprendre.

Aujourd’hui, quand des gens de vingt-cinq ans me demandent ce que j’étais à leur âge, il m’est difficile de leur faire toucher du doigt cette période. J’essaie différentes formules – ils restent incrédules, protestent, me soupçonnent peut-être d’inventer un personnage qui serve de repoussoir à celui que je suis devenu. Comment leur dire ? Parler d’inconscience ou d’insensibilité n’avancerait pas à grand-chose : catégories trop grossières, trop lestées de réprobation. Un mot me revient souvent, vestige de mes cours de phonétique historique : *amuïssement* – ce phénomène de paresse articulatoire qui fait qu’une voyelle ou une consonne, prononcées dans un état antérieur de la langue, ont fini par ne plus l’être. Chez moi, un phénomène voisin et symétrique a pu jouer : des lettres nouvelles, des syllabes étranges apparaissaient dans ma graphie événementielle –

l'entreprise comme lieu d'enseignement, l'objectif académique poursuivi à l'écart de toute sociabilité ou stratégie universitaire, l'exercice d'un métier différé sans délai perceptible –, et aucune production de sons ne leur répondait. Mon principal alibi m'était fourni par le caractère transitoire de ce qui m'arrivait : inutile de se donner la peine d'articuler un préambule qui n'aspire qu'à son dépassement. Je ne sentais pas, du coup, quelle alternative absurde se refermait sur moi : soit les choses, en effet, étaient trop tâtonnantes et précaires pour que le langage daigne les prendre en charge, soit elles s'agençaient selon un ordre définitif qui constituait sa propre syntaxe et se passait de tout effort verbal. Il a fallu longtemps, dans ces conditions, pour que ma vie secrète ses exigences de langage. Elle n'y serait peut-être jamais parvenue si j'étais allé au bout de ma thèse, et si j'étais devenu universitaire. J'aurais continué d'agglomérer, dans le creuset d'un rôle social aux contours bien nets, des frilosités et des crispations auxquels leur frottement donnait l'éclat de la rigueur intellectuelle. Les stages en entreprise auront défait, année après année, ma texture trop serrée. Mon langage – je devrais plutôt dire : ma mystique du langage en forme d'impasse – y a subi exactement le genre de défaite qui pouvait tourner à mon profit.

Quelqu'un m'a dit un jour : « Parfois, la vie tombe juste. »

Je repense souvent à cette phrase.

Et j'ai envie d'ajouter : encore faut-il raconter avec justesse, après coup, ce qui est tombé juste.

Certains de nos tournants sont liés d'une façon à la fois très perceptible et légèrement distendue au contexte qui les a favorisés : ils ont eu lieu sur un sol et sous un ciel donnés, ils leur sont redevables – mais qui sait si un autre sol et un autre

ciel n'auraient pas produit le même résultat ? Et il y a toujours quelque chose de pathétique à vouloir forcer le naturel de son passé, à plaquer rétrospectivement les mailles d'une impitoyable nécessité là où le jeu des causes et des corrélations tire sa grâce de sa modestie, de son dialogue rêveur avec les scénarios plausibles que l'enchaînement des faits n'a pas retenus. – D'autres tournants, en revanche, ne laissent aucun doute : ils sont inimaginables sans les impulsions, les aiguillons, les catalyseurs très précis auxquels ils ont d'ailleurs fini par s'identifier. Un léger tremblement des circonstances, un « bougé » de la conjoncture, et rien n'aurait eu lieu. Ne pas savoir dire : Il me fallait *ces* conditions-là, à l'exception impérieuse de toutes les autres, c'est décourager pour l'avenir les coïncidences rayonnantes de nos besoins et du fil des choses.

Je ne crois pas faire violence à mon histoire en affirmant que travailler dans des entreprises aura été de cet ordre. Seul ce genre d'activité pouvait m'ouvrir à un autre régime des mots. Pour des raisons immédiatement accessibles, je pense, à toute personne ayant suivi un stage au cours de son existence professionnelle. Dans ce contexte très particulier – qui n'est pas du tout celui de l'école ou de l'Université, même si un projet éducatif s'y déploie, qui n'est pas non plus celui du travail, bien que le travail en soit le fondement et l'horizon –, quelque chose d'étrange se joue, que je n'ai pas mesuré tout de suite, et dont j'ai mis longtemps à apprécier la portée : l'impossibilité de ne pas céder, tôt ou tard, à une certaine exigence de dépossession – la mise à distance, le relâchement, même timides, même relatifs, des accords et des contrats silencieux qui lient chacun à soi-même. Celui qui entre dans une salle de stage bardé de son autarcie, avec l'intention d'en imposer le spectacle à l'assistance,

devra se résoudre à en rabattre, ou à affronter des formes très inventives de persiflage collectif. Les rôles trop lissés et trop sanglés ne tiennent pas longtemps. Leur échec a beau n'être pas toujours flagrant – on se prend à rêver, parfois, de déroutes vraiment spectaculaires –, chacun est sûr, à la fin, d'avoir entendu craquer quelques-unes des coutures qui lient l'habit à la peau. Et je ne crois pas idéaliser les choses. Ou alors juste ce qu'il faut pour que leur vérité bouscule un peu leur réalité. On m'objectera que ces craquements seront vite réparés, oubliés ou surmontés, l'évidence n'en demeure pas moins d'une trouée poétique du social. D'un dévoilement. Cécile m'avait dit, à l'issue d'une journée particulièrement dense, que nous avions été comme ces arbres dont un mouvement de terrain a mis les racines à nu. Je ne trouve pas de meilleure comparaison. J'ai pu constater, au fil des années, même dans les formations les plus guindées, même dans celles où l'addition des vanités et des susceptibilités agressives semble plomber toute perspective, qu'il y a toujours un moment où le théâtre de la vie collective se dépouille, où commencent à affleurer, à palpiter, des options engageant l'existence de chacun et réclamant l'attention de tous. Un moment où, comme chez Rabelais, les paroles gelées s'échauffent entre les mains de ceux qui les empoignent, et se mettent à raconter des scènes inattendues.

Il n'y a guère que là, en définitive, que j'ai pu entendre des gens « parler leur vie » et « parler le monde » dans le même et indivisible mouvement. Certains l'ont fait, je m'en souviendrai toujours, avec une grâce, une modestie et une intelligence dignes d'admiration. Mais l'essentiel à mes yeux, c'est qu'ils s'élançaient tous sans peur, qu'ils osaient affronter la débâcle de leurs mots quand des choses trop lourdes ou trop vives voulaient se frayer un chemin en eux.

Je n'ai pas envie de m'étendre sur la leçon qu'en a tirée, pour son propre usage, le « cicéronien » que j'étais. Mais je dois au moins la mentionner, car son actualité ne s'est jamais démentie : j'ai appris que la frontière est parfois mince, sinon infime, entre une exigence formelle nourrie jour après jour et une mécanique très subtile d'inhibitions et d'interdits. Ma langue s'est déliée au contact de tous ces gens. Et elle continue d'avoir besoin d'eux pour se désengourdir.

J'ai toujours regretté – je le lui ai dit souvent – que Cécile n'ait pas été soumise à la pédagogie tempétueuse de Jean pendant ses dix-huit mois de formation.

Jusqu'à l'année précédente, le séminaire de Jean s'inscrivait, comme le mien, dans la partie « Communication et développement personnel » du cursus. Cette dénomination nourrissait d'ailleurs ses sarcasmes : devant chaque nouvelle promotion, il en démontait l'absurdité dès les premières minutes. Je ne communique pas, disait-il, je parle. Et il en profitait pour rappeler ce mot de Péguy : « Je ne me promène pas, je marche. » Son séminaire – qu'il animait, comme moi, au rythme d'une journée mensuelle – restait rebelle à tout intitulé, n'obéissait à aucun programme : c'étaient des séances socratiques que l'actualité de l'entreprise, les événements du monde ou l'impulsion d'un participant pouvaient entraîner à peu près dans n'importe quel sens. Quand on lui avait demandé de rédiger un « protocole » de ses interventions pour une plaquette destinée à la communication interne, il avait éclaté d'un grand rire.

Il était arrivé dans cette entreprise une dizaine d'années plus tôt, sollicité par un certain M. Plum – « un dirigeant à l'ancienne mode, m'avait-il dit, ironique, cultivé, d'une bonne volonté discrète, comme on n'en fait plus » –, parti depuis à la retraite, et dont les successeurs n'avaient manifestement pas osé contester le choix. On se plaignait souvent – parfois en haut lieu – du « caractère incontrôlable » de Jean, mais personne n'aurait pris le risque de mettre un terme à ses interventions : on le créditait d'une telle puissance d'esclandre qu'à l'éventualité d'un éclat, on préférait la reconduction tacite de son rôle d'agitateur. Etat de choses inouï, dont il va sans dire que je n'ai jamais retrouvé l'équivalent nulle part. (J'ai néanmoins connu, à

cette époque, d'étranges situations dans les entreprises. Les centres de formation offraient, responsables et intervenants confondus, des galeries d'individualités extravagantes. Ainsi cette femme à l'allure de *pasionaria*, d'une intelligence redoutable, dialecticienne hors pair, qui avait dirigé pendant dix ans une maison close au Congo, et dont je n'ai jamais compris à quel titre elle était là, ni l'objectif pédagogique qu'elle se fixait. Ou ce juriste-thérapeute, qui intercalait des séances de médecines douces entre deux chapitres d'un cours de droit fiscal. Les uns et les autres, à ce qu'on murmurait, bénéficiaient de protections occultes. Mais la raison de ces étrangetés me semble ailleurs. Les entreprises d'alors – comme toutes les organisations humaines – possédaient une sorte de rythmique innée qui savait suspendre ou espacer les battements de la rationalité : des vides s'ouvraient ici et là, des jachères, des enclaves que le fonctionnement d'ensemble laissait échapper à son contrôle. Qui sait, au fond, si ces paresse et ces lacunes de l'organisation, matière de tant d'anecdotes savoureuses, n'étaient pas moins anecdotiques qu'il y paraissait ? On avait compris, sans doute, qu'une communauté est d'autant plus vivable que sa logique ne l'épouse pas en tous points. Compréhension infuse, jamais théorisée, tranquillement féconde, que les mythologies féroces de la transparence fonctionnelle et de l'intégration frénétique ont dévaluée et saccagée en quelques années. Le résultat ne s'est pas fait attendre. Là où l'organisation est censée obéir de part en part à son modèle idéal, les vides, les friches et les absences se sont déportés dans l'esprit des hommes : chacun est là, chacun participe, étale les signes de son implication, mais seul le bord extérieur de sa pensée est engagé – tout le reste est négation

cinglante de cette communauté qui a cessé d'en être une, et souhait à peine inconscient de la voir sombrer.)

Trois années durant, les interventions de Jean et les miennes, tant par le registre que le contenu, se sont complétées avec cette espèce de malice théâtrale sans laquelle, disait-il, la pédagogie reste une vertu frigide. Ma pente me portait vers l'approfondissement d'un sujet, lui se retrouvait davantage dans l'étoilement de la discussion, sans craindre les bonds ou les bifurcations brutales. Ses interrogations opéraient à vif, tandis que la médiation des grands textes m'était nécessaire. Il avait la partie plus difficile que moi, bien sûr : non par choix de l'âpreté, mais parce que son tempérament intellectuel excluait toute autre voie. Beaucoup de stagiaires raffolaient de son imprévisibilité, de sa manière incisive, souvent impitoyable, de les pousser dans leurs retranchements, de les obliger à mettre des mots et des concepts sur tout ce que la mécanique quotidienne de l'entreprise rendait aussi impalpable que l'air ambiant. D'autres, je le voyais bien, se cabraient, résistaient. D'autres encore – je ne l'ai appris que plus tard – sortaient perturbés de ces séances, sans avoir l'espoir de s'approprier un jour les questions que Jean brandissait. Ces derniers savouraient sans doute, avec moi, le bonheur des espaces circonscrits. Les premiers devaient me trouver trop sagement planificateur. Mais je crois que tous aimaient notre tandem.

Peu à peu, une sorte de capillarité a joué entre Jean et moi. Nous nous sommes réglés l'un sur l'autre, suggérant des appels de voisinage entre nos différences, laissant à l'expression de nos harmonies ce qu'elle devait garder de froissement et d'indécision. Les contrastes ont perdu en évidence immédiate, ils y ont gagné en profondeur.

Nous avons mis un peu de temps à nous rencontrer. J'étais méfiant, il devait l'être aussi. Un quart de siècle nous séparait, mais surtout un monde d'expériences. Il avait écrit une dizaine de livres – dont un sur Aragon, avec lequel il avait entretenu une longue amitié –, enseigné à des publics très différents, occupé autrefois des fonctions qui l'avaient mis en contact avec une bonne partie de l'establishment intellectuel et littéraire. Les premiers temps, seuls les stagiaires assuraient la jonction entre nous, rapportant régulièrement à l'un ce que l'autre avait déclaré quelques jours plus tôt, notant les similitudes, s'étonnant de ces points de contact que n'étayait aucune connivence. Une responsable de formation avait décidé, quant à elle, de se charger des présentations : elle considérait de son devoir de remédier à cette absence de curiosité mutuelle.

Je ne saurais plus dire au juste, avec les années, de quoi était faite cette distance qui a prélué à l'une des conjonctions les plus décisives de ma vie. Aux yeux de Jean, je devais être un de ces produits de l'Université comme les entreprises commençaient alors à en attirer : à la fois naïfs, facilement manipulables, prêts à jouer les experts ès-humanités contre des honoraires substantiels. De mon côté, je me faisais de lui l'image d'un anarcho-éducateur vieillissant, fatigué de l'action sociale, qui se reposait des combats de sa jeunesse en lançant paradoxes et anathèmes devant un public qui n'avait ni les moyens intellectuels ni l'audace de le contredire.

Le jour où enfin les responsables de formation étaient parvenus à nous réunir autour d'un déjeuner, il avait fallu quelques secondes à peine pour que toutes les préventions soient emportées. Et guère plus de temps pour que nos interlocuteurs soient réduits au rôle de figurants. Jean m'a raconté son itinéraire comme j'ai toujours aimé qu'on le fasse :

dans des termes qui en rendent nécessaire et désirable chaque étape. D'abord la littérature et l'édition, ensuite les entreprises, auxquelles rien ne le prédestinait plus que moi, les premières sessions d'expression écrite et orale dans des usines, à la veille de mai 68, ses combats, depuis quelques années, contre l'utilitarisme à courte vue, sa volonté de donner une dimension plénière à l'expression des salariés. A côté, ma propre trajectoire ne pesait pas lourd. J'ai dû être pathétique, à vouloir me raconter d'un trait trop appuyé, à accuser le relief d'événements ou d'expériences restés en suspens, irrésolus, et qui avaient eu le bon goût, jusque-là, de ne pas prétendre à l'épaisseur biographique. (Je n'ai jamais réussi, durant tout ce premier acte de notre amitié, à m'affranchir de cette attitude. Elle réglait mon personnage devant lui. Je ne voyais pas que je m'assignais une mission aussi ridicule qu'impossible : autant dresser à la hâte des tréteaux de bois et de chiffons pour rivaliser avec un théâtre antique. J'y ai souvent repensé pendant nos années d'éloignement, au-delà du constat de ma balourdise. Jean est de ces êtres dont l'extrême et rare densité peut se refermer comme un piège sur ceux qui les approchent : je ne suis sans doute pas le seul, face à lui, à avoir ainsi protesté de ma substance, à avoir tendu ma ligne de vie pour tâcher de rester à sa hauteur, au risque de me prendre les pieds dans un entrelacs de rhétorique artificielle et d'émulation pataude. Le second acte s'est ouvert, de mon côté, sur une conscience sereine de notre disproportion : j'ai cessé de l'écouter comme s'il me sommait à chaque instant de lui renvoyer une intensité égale à la sienne – je me suis débarrassé de toute tension mimétique, et il est clair, à présent, que ma légèreté d'accueil donne à ses propos une résonance qu'ils n'avaient jamais eue.)

Ce premier déjeuner en a appelé beaucoup d'autres, cette fois en tête à tête. Nous avons profité, autant que possible, du fait que les promotions se chevauchaient partiellement pour placer nos interventions le même jour. Jean disait à son groupe, puis au mien, que nous avions besoin de deux heures de « concertation pédagogique », et nous partions manger au *Saint-Amour*. Les stagiaires riaient, lui conseillaient de ne pas trop arroser ladite concertation.

Au cours d'un de ces repas, il m'a parlé de son ami Jacques Berque, avec qui la différence d'âge était rigoureusement la même qu'entre nous deux. Il l'a noté avec un amusement un peu troublé. Berque était un maître pour lui : Jean l'avait lu avec passion, le voyait régulièrement, ils projetaient d'ailleurs d'écrire un livre ensemble. La similitude entre ces deux relations dont il était le pivot est passée sur nous, a glissé sans que nous cherchions à la retenir. Le temps de cet effleurement, j'ai senti qu'il scrutait ma vie avec une espèce de bienveillance indécise. Et c'était la première fois que ce genre de regard se posait sur moi. Je connaissais le regard paternel, le regard professoral, le regard de l'ami du même âge. Quelques autres, aussi, qui n'entraient dans aucune rubrique, et dont l'appel de sens restait un peu flottant. Celui-là était tout différent. Vaste, résolu, nourricier. Il me disait, entre autres choses, que je n'avais pas encore vécu – que j'avais tout au plus amassé quelques réalisations personnelles, que je faisais un peu trop habilement corps avec mes talents, que de toute évidence aucun vent du large ne m'avait jamais fouetté. Jean me l'a avoué plus tard, à l'issue des années de séparation : il me voyait à la croisée des chemins – capable, en toute intelligence et honnêteté, de prendre le chemin du pire conformisme, de rejoindre les rangs de ses ennemis, capable aussi de frayer mes propres voies sans

crainte des difficultés ou des conflits qui en résulteraient. (Deux décennies plus tard, il devait écrire à mon propos : « Les années ont passé. Il ne s'est brûlé à rien, pas même à mes conseils. » L'idée ne me viendrait pas plus de repousser modestement cette formule que d'en tirer gloire. En un sens, elle ne s'adresse pas à moi – elle voit plus loin que moi. Je la prends pour ce qu'elle est : un de ces crédits légendaires que nous ouvrent les autres, et qui donnent l'énergie de continuer jour après jour.)

Mais qu'importe, au fond, le contenu de son regard ? C'est surtout l'action que je retiens. Combien de fois cela est-il arrivé dans ma vie ? D'être ainsi étreint, englobé ? Un affolement de reconnaissance me viendra toujours au souvenir de ces quelques regards qui, passant outre à mes détails, m'ont renvoyé de moi-même une synthèse aussi problématique qu'aiguillonnante. Je pourrais écrire mon histoire, un jour, sous le seul rapport de leur force de condensation – sauter par-dessus les années, réduire, abréger, négliger, me résumer dans un souverain manque d'égard pour mes circonstances.

Au moment où notre amitié s'affermissait, un différend a surgi au sujet de la promotion qui précédait celle de Cécile. D'abord mineur, vite amplifié. Jean estimait que les responsables de formation, devançant les vœux de la direction du personnel – qu'il s'obstinait à appeler ainsi, refusant la toute récente dénomination de « relations humaines » –, avaient scandaleusement durci les conditions de l'examen de sortie, en ajoutant des épreuves techniques dont la préparation, d'après lui, condamnait nos stagiaires à un bachotage abrutissant. Plus généralement, il déplorait le néant intellectuel de nos interlocuteurs, qu'il accusait de n'avoir pas la moindre ambition pédagogique. Lors d'un déjeuner dans un des grands salons du

siège, où avaient été réunis nombre de consultants et d'intervenants extérieurs, il avait ridiculisé l'adjoint du directeur des relations humaines, le comparant aux « sacristains pétochards » de son enfance catholique. Il ne voyait plus bien, dans un tel contexte, ce que pouvaient encore signifier son séminaire et le mien. D'autant qu'il était très sollicité par de grandes entreprises publiques, où il développait des projets qui réclamaient toute son énergie. Ses interventions prenaient ainsi des airs de fin de règne déchaîné. Il poussait les stagiaires à la révolte, dénonçait les « apparatchiks » du centre de formation, stigmatisait la politique de l'entreprise. Sans doute s'attendait-il à ce que je le suive dans ce combat. Ou, du moins, à ce que je me manifeste et prenne position. Je ne l'ai pas fait. Pour deux raisons, dont l'une n'a rien de glorieux. J'avais presque tout misé, à l'époque, sur cette entreprise où je savais qu'on m'appréciait, où l'on me demandait régulièrement de nouvelles interventions, et je me trouvais lié à elle d'une manière aussi flatteuse que détestable. Si ma liberté d'enseignement restait entière, ma latitude de parole s'amointrissait à proportion des offres que j'acceptais. Je préférais d'ailleurs ne pas pousser trop loin l'analyse des gênes ou des réticences que certains changements commençaient à m'inspirer. Et puis, je ne me reconnaissais pas tout à fait dans le combat où Jean voulait m'entraîner. Ses métaphores belliqueuses me paraissaient outrées, et je n'étais pas sûr que nos interlocuteurs soient réellement « les pervers et les manipulateurs » contre lesquels il me mettait en garde. Je voyais plutôt en eux des gens qui tâtonnaient, à qui il arrivait individuellement d'avoir autant de bonne volonté que d'idées justes, et dont les décisions collectives, hélas, étaient soumises à la loi des empêchements réciproques. Jean a été déçu par mon attitude. Nous nous sommes vus, une dernière

fois, lors d'un repas où les stagiaires nous avaient invités. Notre échange est resté contraint, et j'en ai longtemps gardé un souvenir pénible. Je lui ai dit au revoir devant l'église de la Trinité, sans chercher son regard. Aucun mot n'a été ajouté de part et d'autre, et les années d'éloignement ont commencé.

La promotion de Cécile était donc la première à ne pas connaître Jean. Il avait envoyé, l'été précédent, un courrier où il annonçait son désir de ne pas reconduire ses interventions. On m'a rapporté qu'au centre de formation et à la direction des relations humaines, certains s'étaient bruyamment réjouis de ce départ, qui ouvrait une époque « enfin débarrassée du gâtisme soixante-huitard ». Je n'ai jamais su si la phrase avait été effectivement prononcée, mais l'état d'esprit était bien celui-là. Presque tous ceux qui avaient soutenu Jean étaient à présent partis dans d'autres services. Le cursus de formation avait été réaménagé, et mes interventions, auxquelles s'ajoutait désormais un volet d'expression écrite, y avaient conquis une place de premier plan. J'ai à peine besoin de dire que ces signes de consécration augmentaient mon malaise. J'en voulais à Jean d'être parti, je m'en voulais de ma position ambiguë, j'aspirais sincèrement à poursuivre le travail engagé – j'étais tiraillé, je ne voyais pas de ligne de conduite satisfaisante.

Il n'est peut-être pas anecdotique de signaler que les pires adversaires de Jean lui ont rendu un hommage involontaire en prenant acte du vide que creusait son départ, et en s'évertuant à le combler avec des formations psychosociologiques. Heureusement, la promotion de Cécile et les suivantes se sont insurgées contre chacun des consultants qu'on a voulu leur imposer dans ce domaine. Ces formations duraient au mieux un trimestre, avant d'être discrètement rayées du catalogue. Parfois, elles s'effondraient au terme d'une seule séance. Je me souviens

encore de la fuite piteuse d'une intervenante qui avait déploré devant moi, les yeux embués, que son « message humaniste ait rencontré de telles résistances ». Dans le panache avec lequel les stagiaires avaient ridiculisé sa mièvrerie et sa prétendue compétence, je n'ai pu m'empêcher de sentir quelque chose de Jean. Comme un effet retardé. Une irradiation à distance.

Je n'ai d'ailleurs pas cessé de connaître, au fil des années, en tant qu'acteur ou témoin, de ces situations toniques auxquelles je l'associais dans un grand mouvement d'évidence.

Les séparations ont mille manières de ne pas croire à leur réalité. Et cette incroyance est souvent légitime. Nous avons vraiment quitté quelqu'un le jour où aucun événement, aucune conjoncture ne vient plus se ranger sous la loi de son nom. Jean avait seulement fait un pas de côté. De ce côté que je n'ai jamais cessé d'appeler ma réserve de destin.

Je ne sais plus lequel de mes amis m'a dit, pendant nos études, qu'il aimait par-dessus tout les êtres qui relativisent la notion de caractère. Il s'est passé du temps avant que le même sentiment ne l'emporte chez moi. Et depuis, avec une inventivité qui me ravit, chaque rencontre décisive a trouvé sa manière propre de l'affermir. Tous ceux qui m'infligent le spectacle de leur caractère, qui s'y ébrouent ou s'y cramponnent avec un mélange de fatalisme et de revendication, m'accablent très vite et me donnent envie d'aller respirer à l'écart. Grâce soient rendues aux relations qui savent esquiver le pénible travail de supputation psychologique et le marchandage de susceptibilités que le caractère traîne incurablement avec lui. Marguerite Duras disait d'une de ses amies actrices : « Quand on est en face d'elle, on va droit à ce qu'elle a d'essentiel. » Exactement ce à quoi j'aspire : qu'une ligne se tende entre l'autre et moi, qu'elle nous dispense de nos petites monnaies respectives. Une ligne de monde, si l'on veut – un fil à rendre l'espace admiratif, sur lequel chacun s'avance délesté de sa part oubliable. Qui donc parlait un jour, si justement, de « relations imperceptibles avec des gens imperceptibles » ? Il y a des méandres et des épaisseurs, parés de toutes les sophistications, où je n'ai plus envie de me perdre. Ceux à qui je tiens aujourd'hui – ceux qui campent dans mon premier cercle et n'en bougeront plus – m'offrent un éventail des modes de conjuration ou de dissuasion du caractère : tantôt un souffle natif les a allégés, tantôt un rythme les a enveloppés, tantôt encore une limpidité sans égale les a préservés des morsures vulgaires de l'idiosyncrasie. Quoi qu'il en soit, c'est dans un bel et singulier anonymat qu'ils s'imposent à moi et que je tiens à eux.

Et c'est ainsi, uniquement ainsi, que je peux sentir résonner leurs traits personnels : emportés, subtilisés par une histoire qui

les traverse et les dépasse – trouvant sens et vigueur au regard de cette échappée imprenable, de cette transcendance narrative où palpite la seule vérité d'un individu.

Je suis heureux que l'occasion m'ait été donnée, tôt dans nos relations, d'aborder ces problèmes avec Cécile.

C'était, je m'en souviens très bien, trois mois après le début de sa formation.

Un livre était tombé de son sac, qu'un de ses collègues avait ramassé. Il aurait été difficile, à la couverture, de ne pas le reconnaître. Un best-seller américain, sorti récemment, qui prétendait, d'après son bandeau, « renouveler les outils de la connaissance de soi ». Je l'avais feuilleté en librairie, avant de me décider à lire un chapitre entier, persuadé qu'un jour ou l'autre il en serait question dans un stage. J'avais vite mesuré à quel point la caractérologie la plus archaïque, la plus sommaire et la plus plate, y était enrobée dans une forme soi-disant moderne et dynamique. Des anecdotes, des conseils, des méthodes modestes, des grilles de lecture insistant sur leur propre souplesse – et pourtant, affleurant à chaque instant, presque grossièrement, une manière féroce de condamner l'individu à lui-même et d'assigner l'existence à de pauvres déterminations psychologiques. J'avais admiré au passage, comme dans d'autres livres de la même veine, cet art de frôler les zones névralgiques du désarroi contemporain sans jamais se risquer à ouvrir une perspective digne de ce nom.

Cécile s'était un peu raidie quand, m'ayant demandé mon avis, elle avait eu droit à une réponse tranchée. Je ne me voyais pas ruser poliment avec elle. Il est des cas où personne ne me fera rougir de ma véhémence – où je sens bien (et tant pis pour les sourires que provoquera la naïveté arrogante de l'aveu) qu'une

sorte d'esprit de la situation s'en remet à moi pour couper court au va-et-vient tranquille des impostures. J'avance alors tête baissée, je n'ai jamais eu ni remords ni scrupules. J'ai rapidement compris, en l'occurrence, que la résistance de Cécile était pure affaire de principe. Il n'a pas été nécessaire de lutter longtemps pour la convaincre. Elle reconnaissait elle-même qu'elle n'avait pas beaucoup réfléchi au sujet.

C'était la fin de l'après-midi – la majorité du groupe s'était déjà éclipsée. Nous sommes restés à cinq devant la salle, et j'ai eu l'impression que le centre de gravité de notre journée se trouvait là, dans cette demi-heure impromptue. J'ai dit à Cécile et aux autres qu'il y avait, selon moi, des livres à balayer d'un revers de la main. Que je ne transigeais pas avec cette évidence. Des livres qui vous enchaînent à une histoire plus petite que vous. Qui vous rabattent sur vos limites, sur ce qu'elles ont de plus chétif et de plus effarouché. Qui vous engluent dans une insidieuse connaissance de vous-même et des autres, pour mieux vous asservir à des stratégies de diversion et de manipulation. – L'un des stagiaires, à ces mots, m'a rétorqué en souriant que j'exagerais un peu, qu'il ne fallait pas « brandir la menace totalitaire à tout bout de champ », ni faire « une montagne politique d'une petite souris psychologique ». Il a eu l'air très fier de sa formule. Il nous a d'ailleurs quittés là-dessus, après avoir regardé sa montre et poussé une exclamation. Cécile a fait remarquer, levant les yeux au ciel, qu'il aurait pu avoir la politesse d'attendre un peu. Et c'est tous ensemble, elle, ses deux collègues et moi, que nous avons répondu au fuyard : qu'il n'y a ni montagne ni souris dans une société – que tout se tient, tout s'enchaîne, surtout dans un monde comme le nôtre –, que l'énergie consacrée aux petits décryptages de soi a *évidemment* une résonance d'ensemble. Je crois que la métaphore vaniteuse

les avait poussés de mon côté plus vite encore que mon réquisitoire.

Cette conversation aura marqué le grand tournant des lectures de Cécile. Aussitôt après, elle m'a demandé de lui établir une liste de livres dans les domaines suivants : philosophie, politique, économie, anthropologie, ethnologie. Il m'était arrivé, au cours des séances précédentes, de citer des titres, mais ces mentions furtives ne lui suffisaient plus : elle avait besoin, à présent, d'une bibliographie « structurée et systématique ». La demande m'a laissé un peu démuni, car je n'étais pas sûr de pouvoir la satisfaire. Et puis, sans douter de ses aptitudes, je m'interrogeais sur la possibilité d'entreprendre de telles lectures dans un cursus très chargé d'apprentissages techniques. J'ai dressé, tant bien que mal, la liste qu'elle souhaitait, lui signalant les points d'entrée les plus accessibles. J'y avais ajouté, de mon propre chef, des références romanesques, mais elle m'a répondu qu'elle ne voulait pas perdre son temps à lire de romans. Le refus était si catégorique que je n'ai pas insisté, me promettant d'y revenir à la première occasion. Mais rien à faire : je me suis toujours heurté, pendant cette période, à la même opposition. Elle en commençait un, parfois, puis s'arrêtait très vite, et revenait avidement aux essais. (Le seul que j'aie réussi à lui faire lire, et qu'elle a dû dévorer en trois ou quatre nuits, c'est *Le Comte de Monte-Cristo*. Souvent un épisode précis lui revenait au cours d'une conversation. Elle gardait une étonnante mémoire des ramifications de l'intrigue, du pullulement des personnages. L'idée qu'un homme tombe comme la foudre sur des institutions corrompues la ravissait. Que cet homme ait dû se débattre avec les flots de la Méditerranée pour venir frapper la société l'exaltait. Elle savait par cœur plusieurs passages, dont un, surtout, qu'elle aimait réciter en se dessinant une fine

moustache avec ce qu'elle trouvait sous la main : « Peut-être ce que je vais vous dire vous paraîtra-t-il étrange, à vous, messieurs les socialistes, les progressifs, les humanitaires, mais je ne m'occupe jamais de mon prochain, mais je n'essaye jamais de protéger la société qui ne me protège pas, et je dirai même plus, qui généralement ne s'occupe de moi que pour me nuire ; et, en les supprimant dans mon estime et en gardant la neutralité vis-à-vis d'eux, c'est encore la société et mon prochain qui me doivent du retour. » Dans la foulée, quelqu'un avait essayé de lui faire lire *Les Mystères de Paris*. Elle avait vite abandonné : en comparaison, elle trouvait les protagonistes fades, bavards – elle détestait, disait-elle, ces auteurs qui domestiquent la violence de leur sujet et ramènent tout à une morale tiède.)

Elle aurait aimé avoir davantage de temps pour s'assurer de ne pas commettre de contresens flagrant sur tel ou tel livre de ma liste. Et elle me sollicitait parfois. Je lui répondais que je ne me sentais pas habilité à ce genre de vérification, et qu'un contresens né de l'enthousiasme vaudrait toujours mieux qu'une justesse inerte. Ce qui ne l'apaisait pas le moins du monde. Souvent, quand nous buvions un verre ou marchions dans la rue, elle s'obligeait à restituer le raisonnement d'un économiste ou d'un ethnologue pour mettre sa compréhension à l'épreuve : dès qu'un maillon lui manquait, elle se frappait le front avec les phalanges et se promettait de rouvrir le livre sitôt rentrée chez elle.

Un jour – c'était un samedi après-midi ensoleillé : nous avions pris l'habitude, une ou deux fois par mois, de nous donner rendez-vous autour du bassin du Luxembourg –, elle est arrivée le visage triomphant, m'annonçant presque sans préambule qu'elle avait trouvé une phrase de Nietzsche qui lui faisait pleinement comprendre, trois ans après, ma charge contre le

manuel de psychologie américain. Cela faisait plusieurs jours qu'elle traquait cette phrase dans les fragments posthumes de l'édition du *Gai Savoir* que je lui avais prêtée : des paragraphes tournaient autour de cette idée, elle était sûre qu'elle allait finir par la découvrir sous une forme condensée et lumineuse – son désir était si pressant qu'évidemment, la découverte avait eu lieu. La phrase disait : « J'aime les hommes soumis à un emportement qui n'est pas celui de leur caractère – qui commence au point précis où leur caractère s'efface. » Nous étions assis sur un banc, et regardions des enfants actionner un petit bateau télécommandé. L'un d'eux avait retroussé son pantalon, avant d'entrer dans l'eau pour récupérer le bateau bloqué au centre du bassin. Plusieurs fois elle m'a répété ces mots, y faisant vibrer tout ce qu'ils contenaient de réponse à un appel insistant. Elle m'a avoué que notre conversation sur le best-seller lui était restée à l'esprit dans les moindres termes, qu'elle y repensait souvent, qu'elle était presque sûre de me rejoindre, mais qu'il lui manquait le bon angle ou la bonne voie pour être de plain-pied avec moi. En somme, elle comprenait sans bien comprendre. A la faveur de la phrase de Nietzsche, elle avait enfin accès à cette conversation, à chacun de mes arguments, qu'elle pouvait associer désormais à son propre élan. (Je l'écoutais avec d'autant plus de bonheur que j'ai moi-même connu cette situation tant de fois : la compréhension retardée – celle qui restera toujours la plus belle à mes yeux. Des mots qui flottent dans l'esprit, ballottés – le pressentiment de leur importance, qui tout ensemble les distingue et les embrume – et puis, un jour, l'ancrage fulgurant, un vertige d'adéquation – tout s'illumine, d'une clarté qui tire sa vibration propre d'avoir été ajournée, et de la gratitude que lui inspire cet ajournement.)

Quand elle m'a rendu mon exemplaire du *Gai Savoir*, je me suis mis en quête de la phrase dans les fragments posthumes. Qu'importe si je ne l'ai pas trouvée.

Tout récemment, l'image m'est revenue de Cécile assise près de moi en ce samedi après-midi.

J'étais dans le train, à côté d'une jeune femme dont le profil faisait parfois écho au sien, avec cette douceur et cette insistance particulières aux rimes pauvres.

Nous avions à peine quitté Paris qu'elle a posé sur la tablette, devant elle, le dossier récapitulatif d'un stage. Les dates y figuraient : elle en sortait tout juste. Elle a d'abord feuilleté rapidement ce dossier. Je n'ai pas vu l'intitulé du stage, mais il était question de « positions de vie », de « paramètres de l'identité personnelle », et il n'était pas difficile de deviner de quoi il retournait. Elle a fini par se concentrer sur le long questionnaire intitulé « Inventaire et bilan de soi », qui occupait au moins les dix dernières pages. Son stylo s'est mis à voler d'une question à l'autre, suspendu quelques secondes, plongeant sur l'une des cases proposées. Les croix se succédaient à un rythme métronomique.

Etes-vous jaloux des autres ?

Maîtrisez-vous vos émotions en public ?

Faites-vous facilement amende honorable après un propos impulsif ?

Le silence, dans un groupe d'amis, vous met-il mal à l'aise ?

Etes-vous conscient de votre gestuelle ? Si oui, qu'est-ce qui vous frappe le plus ?

Etes-vous tourmenté par l'avenir et faites-vous partager vos soucis aux autres ?

Tantôt je regardais son profil, ses battements de paupières, tantôt je lisais, non sans mal, l'une ou l'autre de ces questions dont la formulation me désespérait.

Au nom de Cécile, au nom de l'après-midi ensoleillée du Luxembourg, de la phrase introuvable du *Gai Savoir*, j'aurais tant voulu m'adresser à elle. A ce qui, dans les angles vifs de sa présence, résistait à cet arraisonnement psychologique, ou du moins ne s'y pliait qu'au prix d'une vilaine contorsion. Comment refouler l'envie de lui dire : Jetez par-dessus bord ces questions spécieuses, où ni le sentiment de soi ni la compréhension des autres ne trouveront jamais leur compte. Est-il si décisif, franchement, que le rouge vous monte aux joues quand vous parlez en public, ou que vous regrettiez après coup certaines impulsions ? Et que le silence vous mette mal à l'aise, est-ce une affaire qui vaut qu'on y consacre une minute de sa vie ? Vous ne sentez pas que la moindre de ces questions, la plus anodine en apparence, rétrécit dramatiquement votre champ de vision ? Vous allez me répondre, je sais bien, que cet « inventaire », ce « bilan », à quoi vous vous attellez avec tant de sérieux et de sincérité, c'est le meilleur moyen de progresser, de vous améliorer, de ne pas persister dans un être dont vous éprouvez chaque jour les gênes, les limites ou les empêchements. Mais s'il vous plaît, songez un peu à ce progrès, à cette prétendue amélioration. Regardez-les en face. Ils seront

aussi exigus, aussi indigents que la situation à laquelle ils sont censés remédier. Vous croirez avoir élargi votre capacité de conscience, et vous n'aurez fait que vous placer sous la coupe d'une psychologie aussi mécanisée que les techniques industrielles ou les opérations de marketing. Oubliez cette formalisation misérable des « états du moi » et des « positions de vie ». Elle ne vous livrera jamais que des vérités exsangues, qui me rendraient presque indulgent pour les mensonges sur soi qu'on profère avec panache. Allez donc vous chercher ailleurs. Et ne croyez surtout pas que je plaisante : *Allez voir ailleurs si vous y êtes !* Vous y serez davantage, de toute évidence, que dans ces traques et ces interrogatoires où se rejouent, sur fond d'authenticité truquée, de vieilles allégeances aux coins d'ombre et aux murs qu'on rase. Quitte à répondre à des questions, ne vous soumettez pas à celles que fabriquent des officines de faussaires. Inventez les vôtres. Les précisément et les poétiquement vôtres. Des questions qui respirent, qui battent la campagne, qui délient votre langue et votre imagination. J'ai connu quelqu'un qui se demandait depuis toujours quelle pression exerçait le bleu du ciel sur sa conduite et ses pensées. Quelqu'un d'autre qui cherchait à savoir jusqu'à quel point le cours de sa vie rejouait les grands événements de l'humanité. Voilà des questions. A faire rentrer sous terre les rougeurs en public, les gestes dont on prend conscience ou les soucis qu'on fait partager aux autres. Et cherchez de vrais points d'appui. Ils sont là, à votre disposition – simplement, vous n'y avez jamais pensé. N'attendez pas que de pseudo-sciences vous soufflent leurs axiomes pompeux. Prenez votre élan sur vous-même – sur ce profil résolu, au nez droit, sur la courbe de ces paupières, sur cette façon qu'a eue votre visage, quelques secondes durant, de

se perdre dans les forêts qui filaient à toute allure, sur cet air éberlué, quand le contrôleur vous a demandé votre billet.

Vos lignes d'essor sont là.

N'en doutez plus.

Et puisque vous semblez deviner mes regards de biais, je vous en prie, ne dressez pas entre nous, par la nervosité accélérée de vos petites croix, le rappel d'un monde où chacun est censé s'occuper de ses affaires. Laissez-moi imaginer que le temps de ce voyage au moins, j'ai réussi à en défier la pesanteur.

Je dois peut-être à Cécile – et quand je dis « Cécile », ce n'est pas seulement à elle que je pense, mais à tout un complexe d'événements et de relations que son prénom unifie à merveille – de n'avoir plus accepté, un jour, de passer le moindre accord avec l'ennui.

Enfant, adolescent, l'ennui avait été mon ennemi le mieux répertorié, le plus farouchement combattu, au point qu'il m'arrivait de m'y abandonner pour retremper l'anticipation de ses attaques. Par la suite, il ne fait guère de doute que je m'étais sourdement réconcilié avec lui. Ce changement avait dû s'amorcer durant la seconde partie de mes études supérieures. L'hypokhâgne et la khâgne s'étaient déroulées dans une atmosphère de joyeux et constant rebondissement : nous étions quelques-uns à nous moquer des morosités solennelles de nos camarades, à chercher un sérieux du savoir qui n'accule pas fatalement nos vingt ans à l'inexpression ; et nous avons mis au point une formule tonique qui me restera toujours. Après quoi, la donne avait changé. Mes amis dispersés, des lieux nouveaux, le contexte redessiné, je n'avais pas su inventer le principe d'enjouement du parcours qui m'attendait : chacune de ses étapes – licence, maîtrise, concours de recrutement de l'Education nationale – m'engonçait d'avance dans une responsabilité inédite. Ce qu'il peut y avoir de fête et d'insoumission dans les études s'était évaporé. Il paraissait clair que les conditions d'avènement d'une micro-communauté insolente ne seraient plus réunies. Et cette évidence a ouvert une première brèche à l'ennui des rapports avec autrui. Très vite, les occasions de passage ou d'infiltration se sont multipliés.

Rien à voir avec l'ennui lourd et massif que j'avais réussi à tenir en échec dans mon enfance. Il s'agissait à présent de ses modalités impalpables, diffuses, ramifiées, d'autant plus insinuantes qu'elles devinaient bien les lignes de complaisance que je leur ménageais. Peu à peu, elles se sont glissées partout, à mon corps à peine défendant – études, amours, amitiés, relations sociales –, amortissant le mouvement général de la vie, déréalisant en douceur mes engagements, neutralisant les pointes et les saillies dont le monde aurait pu avoir le mauvais goût de se hérissier. L'ennui était devenu une gêne commode, une amertume ou un cynisme qui savaient se rétracter avant d'être baptisés comme tels, et qui laissaient à l'existence le bénéfice du doute. Je le raffinais, le subtilisais, m'y réfugiais comme dans une histoire connue de moi seul, à la fois vaguement décourageante et préservée du cœur grossier des choses.

J'aurais pu continuer longtemps ainsi.

Comment un tel régime de vie se défait-il ? A quelle vitesse est-il balayé ? Sur quelle base une conjoncture toute neuve peut-elle s'élancer ? Si je réserve à ces questions un accueil désinvolte, voire paresseux, c'est peut-être qu'il y a trop de réponses – j'ai dit « Cécile », mais je pourrais dire « Jean », « Edwige », « Christophe », « Valéry », « Hélène », « Christian » – et que manquera toujours la seule qui pourrait vraiment me convaincre. Peut-être aussi parce que je renonce, faute de moyens, à comprendre comment une vie fait surgir du neuf, et ne se réduit pas à une pure actualisation de possibles : je ne voudrais pas interposer, entre ma succession d'époques et moi, une réponse philosophiquement grossière.

J'ai seulement envie de dire : Un beau jour, plus question de frayer dans les voies anciennes. Plus question de m'ennuyer avec les autres, plus question de sentir passer à travers eux et moi une chaîne de langueurs et de lassitudes distillées. Là où je m'ennuie, désormais, je m'en vais, je me mets à l'écart, je m'enfuis – ou alors, je le montre tellement qu'on me dispense d'être là.

Réaffirmation, retour d'enfance ? Peut-être, mais en un sens limité. L'abrupt d'avant-hier a beau se refléter dans celui d'aujourd'hui, les choses sont tranchées d'une tout autre manière.

Si je cherche ce qui nourrit à présent mon refus de l'ennui, je ne vois pas de meilleure piste que ce fragment de citation qui me vient de très loin (la phrase devait être de Merleau-Ponty, mais je n'en suis pas plus sûr que je ne peux retrouver les morceaux perdus) : « le maléfice de l'existence à plusieurs ». Qu'importe si je plie ces mots dans un sens qui n'a rien à voir avec leur contexte d'origine. Je les ai gardés trop longtemps en réserve pour ne pas me sentir le droit d'en faire un usage complètement mien.

Ce qu'ils me disent, c'est la mécanique mauvaise, la torsion décourageante qui s'empare si souvent d'un rassemblement d'individus, et le précipite vers son expression la plus atone. Je sais trop de quelle intensité est capable la conjonction de deux, trois, quatre vies ou davantage : ce qu'elle peut enflammer, quel potentiel d'insurrection ou d'illumination est le sien. Je crois le savoir d'une manière trop douloureuse pour n'être pas accablé par ces ajustements tièdes auxquels semblent vouées tant de situations, selon une fatalité implicitement reconnue ou tolérée. Et j'espère que rien, jamais, ne me fera composer avec cet accablement. Des hommes se réunissent en un point du monde

– une idée de temps et d’espace se cherche à travers leur réunion –, et ce qui advient d’eux, à désespérer de leur présence commune, c’est le plus morne, c’est le plus exsangue. Comme si l’implication de chacun se réglait sur une moyenne – à la fois imprécisable et féroce – qui lui commande de rétrécir ses possibles expressifs et de valider le rétrécissement des voisins. Comme s’il fallait se confirmer, les uns les autres, dans l’idée qu’il est préférable *que rien n’ait lieu* – rien que le choix d’un registre de communication dont la marge de tolérance à l’ennui pourra varier, mais qui intégrera forcément le devoir d’ennui comme le prix à payer pour être immunisé contre une aventure commune. Sans qu’un quelconque formalisme, au passage, soit nécessairement en cause : il va de soi, à mes yeux, que la sociabilité la plus enjouée et la plus décontractée est porteuse d’autant de neutralisation mutuelle que les pires rigidités bourgeoises.

Je pense souvent à deux épisodes. L’un me vient de Cécile, l’autre est personnel.

Quelques années après la fin de sa formation, elle avait suivi, ainsi que d’autres personnes de son service, un stage consacré à la prévention et à la gestion des conflits. La première des trois journées s’était déroulée, selon sa propre expression, dans une ambiance « gentiment contrainte et fastidieuse ». Personne ne pouvait mettre en doute le sérieux et l’efficacité du travail accompli. Mais pour Cécile, c’était comme d’apprendre à se servir de certains muscles sans disposer d’espace pour s’entraîner ni d’air pour respirer. Elle avait décidé d’attendre la suite, de suspendre son jugement – et d’intervenir, dès le lendemain, s’il s’avérait que le stage faisait d’elle un simple réceptacle de méthodes et de techniques. La formation ayant lieu en province, elle avait longuement arpenté la ville, en fin

d'après-midi, avant de regagner son hôtel. Alors que la nuit tombait, elle avait aperçu son formateur, en train de feuilleter un livre dans une librairie qui s'apprêtait à fermer. Elle aurait pu s'éloigner discrètement, mais c'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle lui parle. Ils avaient bu un verre, puis décidé de dîner ensemble. L'une des premières choses qu'il avait dites à Cécile, après quelques phrases convenues sur cette ville qu'ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre, c'était : Je ne continue pas comme ça – demain, les choses changent.

De fait, le lendemain, il avait d'emblée déclaré au groupe qu'il lui était impossible de passer outre à son malaise – qu'il savait partagé – et de reprendre mécaniquement au point où ils s'étaient arrêtés la veille. Les mots qu'il avait su trouver, Cécile aurait voulu les noter tant ils témoignaient d'intelligence fine de la situation, tant ils laissaient entrevoir, si le groupe saisisait cette chance, la possibilité d'infléchir les choses en s'exposant réellement les uns aux autres. Cécile l'avait trouvé émouvant : sa main tremblait un peu, sa parole restait très assurée. Il avait patiemment écouté ceux qui considéraient les différences hiérarchiques, ainsi que l'appartenance de plusieurs stagiaires au même service, comme les principaux facteurs de gêne ou de blocage. Il n'était pas sûr que l'essentiel soit là, mais en laissant s'exprimer ce sentiment jusqu'au bout, il lui avait enlevé de son poids. Son hypothèse à lui, c'est qu'ils s'étaient tous ligotés ensemble. Et rien ne lui semblait plus nécessaire, à présent, que de réfléchir à la façon dont ce ficelage s'était produit, en faisant le pari que cette réflexion rejoindrait et nourrirait le travail des trois jours. Cécile se souvenait qu'au mot « ficelage », il y avait eu des mouvements de tête approbateurs, presque unanimes. C'était juste le mot qu'il fallait dire. Le mot qui lèverait beaucoup d'inhibitions en les nommant très simplement. Et les

deux jours suivants en avaient été facilités. Fini le tête à tête silencieux de chacun avec son insatisfaction. Fini l'ennui qui suinte discrètement des visages et des gestes trop contrôlés. Cécile reconnaissait que tout le monde n'avait pas joué le jeu avec le même enthousiasme, mais au moins, personne n'avait plus l'air de considérer la rétention de soi comme un gage de sérieux.

Elle m'a parlé si souvent de cet épisode qu'à mon tour je le raconte comme si j'avais été partie prenante : je vois très bien tous ces gens ensemble, complices des limites qu'ils se sont assignées, complices de leurs contraintes, de leurs embarras, et j'entends très distinctement cette complicité se défaire à mesure qu'une parole simple, droite, rend possibles des perspectives jusque-là interdites.

Que celui qui ne rêve pas à la transposition politique d'une telle situation me dise de quoi ses rêves sont faits.

Le deuxième épisode est beaucoup moins exaltant.

Je devais passer un dimanche en compagnie d'un groupe de personnes avec lesquelles j'avais été très lié, autrefois, à la fin de mes études supérieures. Je revoyais chacun individuellement, depuis des années, faisant office de messenger, jusqu'à ce que l'un d'eux émette la proposition de réunir tout le monde chez lui. Je ne veux pas chercher à savoir si c'était une bonne idée ou non. Je sais seulement que la tonalité des retrouvailles s'est décidée, très rapidement, en un sens qui m'a été pénible. Ni l'intelligence ni la sensibilité des personnes réunies n'étaient en cause. Mais seules, encore une fois, ces modalités de présence dont l'ajustement mutuel ne peut aboutir qu'à une aimable infusion d'ennui. Je me rappelle, à cet égard, un moment très précis : les différences d'itinéraires chatoyaient – tout le monde prenait plaisir à constater l'étoilement de trajectoires qui avait

succédé au giron commun des études. Il aurait pu y avoir quelque chose de drôle et de pétillant dans cette diversité, si chacun n'avait été aussi pressé d'établir sur lui-même une sorte de rapport ou de compte rendu : le même, au demeurant, d'une bouche à l'autre, qu'on aurait pu intituler « Réussites et servitudes ». Comme toujours entre gens qui s'entendent à la rhétorique, il avait fallu très peu de temps pour que les règles du jeu soient implicitement fixées et ratifiées : l'énoncé des réussites ne dérogeait qu'exceptionnellement à la factualité modeste – un éclat de lyrisme, un seul, était le bienvenu –, celui des servitudes se doublait du petit mouvement d'autodérision par où peut s'afficher la liberté intérieure. Cette comédie m'a vite fatigué. D'autant que je sentais s'élever, du fond de certains d'entre eux, une protestation qui me demandait de ne pas y croire. De ne pas me fier à ces rôles dans lesquels ils s'étaient réciproquement figés, de ne pas être dupe de cette gaieté inerte, sans enjeux ni aspérités, de cette gelée sociale délicatement vibrante qui nous avait emprisonnés dès les premières minutes. Sans doute devinaient-ils qu'il existait, pas si loin, à portée de main peut-être, une zone vive où nos retrouvailles auraient pris une tout autre allure. Un arrière-pays, auquel il suffisait de s'abandonner légèrement – juste un pas de côté, ou même le suspens d'un pas – pour balayer toutes les vanités d'itinéraires et les petites affirmations de territoires.

Qui sait ? Quelqu'un aurait pu rassembler ces protestations affaiblies, en faire un levier capable de renverser le cours de la journée. Je ne l'ai pas fait. D'abord parce que je ne m'en sentais pas l'énergie : je ne suis pas taillé pour ce genre de prouesse. Et surtout, parce que j'en ai assez de ces signaux qu'émettent les lointains ou les profondeurs d'un individu : clignotements qui m'adjurent de ne pas oublier l'ancien personnage, celui que j'ai

tant aimé, et qui n'empêchent pas le nouveau de s'en remettre aux formes les plus blêmes, les plus ennuyeuses et les plus infécondes de « l'existence à plusieurs ».

Devant cette mendicité des assis, je préfère passer mon chemin.

(Mon ami d'autrefois, si tu veux qu'on écoute ton appel d'arrière-pays, donne-lui tout son champ de résonance.

Qu'il ne soit pas filtré ou arrêté par le bail empesé que tu crois bon de reconduire avec tes semblables. Quand nous nous sommes connus, il régnait un air vif et piquant entre nous. Un air qui portait allègrement les sons et ne les trahissait pas. Débarrasse-toi, désempêtre-toi de ces mauvaises clauses que tu as fini par trouver nécessaires, tout en te faisant un alibi de ton insatisfaction.

Et alors, recommençons à parler.)

Je m'en souviens encore, comme de ces repères qui marquent discrètement l'entrée dans un nouveau régime des choses. Et dont la répétition à grande échelle, très vite, efface le soupçon de névrose qui plane sur certaines de nos perceptions.

C'était lors de la cinquième ou sixième séance avec la promotion de Cécile. Un responsable de formation récemment arrivé – homme fin, charmant, bien intentionné – avait décrété qu'à l'issue de cette journée, un « point provisoire » avec le groupe s'imposait. Je lui avais objecté courtoisement que personne n'en voyait la nécessité. Et, surtout, que ce genre de séminaire devait être jugé sur la durée, qu'il se prêtait mal aux arrêts sur image. Il avait néanmoins campé sur sa position, sans cesser un instant de me sourire.

Si son arrivée dans notre salle, aux alentours de dix-sept heures, m'est restée à ce point en mémoire, c'est qu'on n'aurait pu imaginer discordance plus radicale entre la tension du débat en cours et le pauvre, l'indigent vocabulaire évaluateur auquel il voulait à tout prix nous soumettre. Il avait besoin, disait-il, d'entendre notre avis sur trois points principaux – après quoi il s'éclipserait et nous laisserait continuer : objectifs, programmes et méthodes. Les objectifs du séminaire étaient-ils clairs pour tout le monde ? S'articulaient-ils bien sur la finalité d'ensemble de la formation ? Quels points du programme avaient déjà été abordés ? Lesquels restaient à traiter ? Les méthodes pédagogiques permettaient-elles l'implication de chacun ? Un grand cahier, devant lui, s'ouvrait sur une double page vierge divisée en trois colonnes. Les stagiaires sont restés presque

muets. Tout juste s'il y a eu quelques monosyllabes, des phrases amorcées, aussitôt abandonnées. J'avais décidé, de mon côté, de ne rien faire pour lui faciliter la tâche. A mesure que le flottement persistait, son sourire devenait plus crispé. Il se passait ce que j'ai tant de fois observé dans des situations semblables : celui qui a la parole s'enlise à vue d'œil dans l'entêtement des autres à la lui laisser – et c'est avec une justesse dévastatrice, une accélération très sûre du naufrage, qu'il trouve le registre auquel il est absolument exclu de faire écho ou de donner suite. Les trois colonnes du cahier restaient vides. Je voyais les stagiaires, même les mieux disposés au départ, se rétracter davantage à chaque sonde qu'il lançait. Il s'est vu obligé, finalement, de répondre à ses propres questions pour s'épargner une défaite complète. Plus jamais, par la suite, il ne nous a importunés.

Dix ans après, je l'ai rencontré par hasard au restaurant d'entreprise. Au bout de quelques minutes, il m'a reparlé de cet épisode. L'émotion était intacte, encore à vif, mais il n'en avait tiré aucune conséquence, rien qui ressemble de près ou de loin à un enseignement. Pas même un semblant de question. C'en était presque ahurissant. J'ai bien vu, m'a-t-il dit, que je tombais au mauvais moment, ce jour-là. Et il m'a gratifié d'un sourire, un de plus, qui signifiait sans doute que chacun a sa dose de mécomptes professionnels, et que j'avais dû avoir la mienne comme tout le monde. L'éclairer ? Tâcher de lui faire comprendre ? J'ai été tenté, quelques secondes, d'accepter son invitation à boire un café. Et puis, non, inutile. Sa gentillesse infroissable le mettait désespérément à l'abri.

Quoi qu'il en soit, la petite victoire remportée par le groupe de stagiaires et moi ne devait pas faire illusion. Un processus s'amorçait, contre lequel les forces de mutisme et d'inertie ne

pourraient à peu près rien. Vaste dispositif infiltré partout, qui viserait à « faire parler les gens », à ses conditions et selon ses catégories. Qui s'acharnerait à tout exposer au grand jour – aux rayons de *son* grand jour, naturellement. Le délire évaluateur qui faisait alors ses premières armes n'en était qu'un des aspects : il avançait encore prudemment – il s'attaquerait bientôt au foyer même de toute activité, y logeant une insatiable compulsion de bilan, au point qu'il deviendrait impossible d'agir sans exhiber, à tout moment, l'intelligence comptable de ses faits et gestes. Quand nous étions sortis de la salle, ce jour-là, Cécile avait dit : Je préfère me taire, et être prise pour une idiote, que d'en passer par des mots comme ça. Je me sentais évidemment dans les mêmes dispositions qu'elle. Pas un instant il n'était venu à l'esprit de notre responsable que sa simple arrivée parmi nous, son petit préambule mi-rosissant mi-sûr de lui, après une journée de réflexions et de discussions passionnées, constituait une de ces chutes de tension qui rendent éminemment difficile, pour ne pas dire impensable, toute reprise de parole. Quand les mots « programme », « objectifs » et « méthodes » avaient surgi, plus personne n'avait cherché à masquer son recul. Transiger avec ces mots, même du bout des lèvres, c'était trahir ce que nous venions de vivre ensemble. Je suis heureux que les quelques mouvements esquissés en ce sens soient très vite retombés.

C'est qu'il y a, tout simplement, des mots auxquels la vie ne peut s'identifier. Et personne ne me fera croire que je cède à l'emphase si je résume ainsi les choses.

D'autant que je n'ai plus cessé, au fil des années, d'être confronté à d'innombrables variantes de cet épisode : la forme et l'échelle des situations pouvaient être différentes, les contextes éloignés, les dénouements contrastés – la donne

fondamentale restait la même. D'un côté : des expériences où l'individu veut courir le risque de ne plus refouler sa voix, d'exister avec les autres, d'engouffrer un élan commun dans un vocabulaire qui n'a peur ni de sa pauvreté ni de ses tâtonnements – des fêtes, des libérations fragiles, qui déjouent l'appareil organisateur des échanges sociaux pour retrouver ce que l'idée de société enveloppe de plus poignant. De l'autre : un langage qui s'est lui-même mutilé sur l'autel de l'efficacité technicienne, qui prétend parler au nom du bien des gens et du cours des choses – langage sans racines ni horizon, qui fantasme son propre engouffrement dans une modélisation glacée du monde. On me dira que je force le trait, que je me laisse aller au plaisir des antithèses. Peut-être. Je reste persuadé, cependant, qu'une part non négligeable des maux qui affectent nos sociétés depuis un quart de siècle peut se ranger dans l'un ou l'autre des scénarios issus de cette confrontation. Il me suffit de regarder autour de moi, de lire les journaux, d'écouter ce qu'on rapporte ici et là, pour être frappé par la récurrence de certains enchaînements. Et je regrette qu'il ne se trouve pas davantage de plumes pour mettre à nu ces trames où se révèlent les ressorts et les combinaisons spécifiques d'une époque.

Celle-ci, par exemple : les manœuvres d'intimidation, les parades de séduction des discours qui se prévalent de leurs opérations au sommet – l'échine de plus en plus courbée de ceux qui rougissent de leurs velléités de résistance, qui s'en veulent de leurs perceptions, intuitions ou sentiments à la singularité hérissée – leur acquiescement final à une langue qu'ils n'aiment pas, mais qui leur épargnera au moins les affres de la rumination solitaire, en les entraînant dans la grande dynamique de l'inéluctable.

Et celle-là : les raidissements de l'expérience authentique devant les langages châtrés – la rage de sentir qu'aucun des idiomes qui battent le pavé politique, médiatique ou culturel ne prendra jamais en charge, sans les trahir ou les vicier, les ressorts fondamentaux d'une manière de voir ou de sentir – les colères rentrées, enfoncées, nouées sans espoir de débouché – les profondeurs de for intérieur qu'on se découvre tristement – et cette société bruissante de communication où les gens apprennent chaque jour à se taire un peu plus fort sur l'essentiel.

Celle-là, encore, que je n'ai pas envie d'oublier : les exclus des palabres dominantes qui finissent par se forger un langage démagogique pour gagner leur place sous le grand chapiteau – et qu'on n'aille pas leur dire, surtout, qu'ils sont devenus les faire-valoir ou les complices de leurs adversaires, à qui ils ne manquent jamais d'administrer une leçon de réalité – désormais le cirque peut se vanter d'avoir absorbé tous les terrains vagues alentour, plus personne ne reste dehors, la piste se confond avec le monde.

J'ai retrouvé récemment ces lignes de Simone Weil écrites en 1937 : « Eclaircir les notions, discréditer les mots congénitalement vides, définir l'usage des autres par des analyses précises, c'est là, si étrange que cela puisse paraître, un travail qui pourrait préserver des existences humaines. Ce travail, notre époque y semble à peu près inapte. Nous n'accordons à la superstition, dans le domaine de la pensée, aucune place réservée, analogue à la mythologie grecque, et la superstition se venge en envahissant sous le couvert d'un vocabulaire abstrait tout le domaine de la pensée. »

Ces mots auraient pu être écrits aujourd'hui, hier soir, ce matin, et nul doute qu'on pourra les écrire encore longtemps. Ils dessinent, à mes yeux, le seul front sur lequel je continuerai à me battre – je veux dire le seul où j'estime avoir authentiquement ma place. Ce combat, il faut le reconnaître, est le plus souvent décourageant. Parce que les seules ressources de l'argumentaire n'y suffisent pas. Parce qu'il est difficile de rester mobilisé sans tourner au prédicateur enflammé et risquer de lasser tout le monde. Parce que les alliés potentiels marchandent leur implication, sous prétexte que des drames plus terriblement *concrets* nous appellent ailleurs. Comment faire comprendre que l'un des principaux ressorts de la suffocation de ce monde est affaire de langage ? Comment faire toucher du doigt la superstition dévastatrice des « programmes », des « méthodes » et des « objectifs » ? (Non que je m'oppose à l'emploi de ces termes, bien sûr : mais je refuse que les instruments circonscrits de la rationalité envahissent et polluent tout le champ du pensable et de l'imaginable.) Et comment réinstaller dans ses droits la seule superstition digne et féconde qui soit, celle qui nous souffle que nos mots décident de nous, de notre forme, de notre orientation ?

Quelqu'un à qui je racontais un jour l'épisode du responsable de formation m'a répondu que c'était faire beaucoup d'honneur à une saynète sans conséquence. La répartie m'a manqué. J'ai brièvement pensé – pour exclure aussitôt de le mentionner – au livre de Victor Klemperer sur la langue du III^e Reich, où l'auteur consigne les expressions de tous les jours pour mieux traquer les dérives et la distorsion générale de la pensée : mon interlocuteur n'y aurait vu que la confirmation d'une tendance, chez moi, à la dramatisation boursouflée. Je l'avoue, je sais de moins en moins comment me tirer de ce genre de situation. Je

ne suis même pas sûr qu'il existe un bon angle d'attaque. Celui qui ne sent pas d'emblée que le sens et le sort d'une société se jouent *aussi* dans l'exonération quotidienne des manières de parler – dans l'extension illimitée de la rubrique des « saynètes sans conséquence » –, je ne vois plus bien par quels mots je pourrais l'atteindre. L'écart entre nous n'est pas simplement affaire de distance : il atteste qu'une communauté de monde est ruinée.

Je me suis souvent demandé sur quels principes, sur quels partis pris communs se seraient fondées mes relations les plus intenses, si j'avais vécu, par exemple, dans les années vingt ou trente.

J'essaye parfois de deviner.

L'horreur de la facticité bourgeoise, sans aucun doute. Le pacifisme au risque de l'illusion, très vraisemblablement. Et puis, j'imagine, l'effroi devant l'avènement de la société de masse. L'aspiration au dépassement des systèmes rationalistes. La confrontation – fascinée, terrifiée – avec les idéologies qui offraient une réponse tonitruante au désenchantement de la vie.

Spéculations un peu vaines ? Pas tout à fait. Car les bases d'alliances d'aujourd'hui ont plus d'un point de contact avec celles d'hier. Et puis, le présent se nourrit aussi de ces hypothèses rétrospectives : on aime découvrir qu'on n'est pas seul à faire le détour par des questions qui ne se posent plus, ou qui se posent désormais dans d'autres termes. Au point que je me demande, parfois, si les plus belles alliances ne consistent pas à s'entendre sur les combats révolus dont il importe de ne pas laisser mourir l'onde de choc.

Il serait évidemment ridicule d'explicitier, avec une clarté de programme, les positions qui unifient aujourd'hui mes amitiés.

D'autant, j'en ai bien conscience, qu'il arrive à certains de mes amis de tenir des propos ou d'adopter des attitudes qui déplairaient à d'autres, voire les heurteraient. Si cohésion il y a, elle tremble, s'agite, m'échappe, passe par des écartèlements problématiques. Pourtant, je sais que je peux tabler sur elle : sur son courant agissant, son énergie communicative, plus que sur l'accord des idées, des sentiments ou des élans qu'elle charrie. Et de quelque côté que je l'envisage, de quelque manière que je veuille en rendre compte, ce sont toujours des questions de langage que je retrouve. Chez ceux que j'aime, pas d'absolution accordée au verbiage universel. Un entêtement à serrer de près, à prendre à bras-le-corps les discours ambiants jusqu'à en obtenir des aveux – les aveux du monde que nous sommes en train de commettre. Un vertige face à l'énormité de cette tâche. Un à quoi bon, certains jours. Un accablement. Un grand retour d'énergie, les autres jours. La volonté passionnée de ne pas se relâcher. De ne pas tolérer ce cours des choses trop habile à rendre digestes, assimilables, son pire lexique et sa syntaxe la plus effarante.

Je pourrais continuer longtemps, s'il n'était évident qu'aucun inventaire ne rendra jamais compte d'une sensibilité partagée.

Et surtout, si je n'avais l'impression de laisser échapper l'essentiel.

Au fond, quelque chose de très simple est en jeu, qui commande la diversité parfois contradictoire des attitudes, et que je voudrais parvenir à formuler sans l'alourdir.

Je ne m'en suis rendu compte qu'assez tard : je ne peux décidément me lier qu'à des individus capables d'opposer, à ce qui arrive aujourd'hui, l'intégralité de ce qu'ils sont. Des êtres qui savent, sans rien esquiver de la complexité du présent, garder le sens des affrontements élémentaires et ne pas faire de

cette complexité un alibi. J'ai toujours gardé en mémoire la phrase sur laquelle s'ouvre l'*Histoire d'un Allemand*, le témoignage écrit par Sebastian Haffner en 1938 : « Ce livre est l'histoire d'un duel. » Phrase exemplaire, que je refuse d'enfermer dans les limites de la période tragique qui l'a suscitée. Je crois en effet à la nécessité, pour l'individu, de savoir se résumer et résumer son temps dans la même opération vive et simple, sous peine de n'être qu'un reflet ou une agitation de nuances à la surface des événements. C'est désormais la pierre de touche de mes relations. On pourra m'offrir les maillons les plus subtils de l'analyse critique, les éclairages spécialisés les plus pénétrants, viendra toujours un moment – si attentif, si reconnaissant que je sois – où je les échangerai sans hésiter contre la *tenue* globale d'une manière d'être. Contre la *hauteur* d'un regard qui fait avouer au détail des choses sa trame nerveuse. Et je préfère de loin, à des perspectives adroites en mal de souffle, un regard vaste qui ne se monnaie que péniblement en focalisations pertinentes. Je me suis fait la remarque si souvent, ces dernières années – et si souvent la frustration a été au rendez-vous. A quoi bon les critiques justes, à quoi bon les dissections subtiles de l'ignominie ou du malheur contemporains, si elles donnent l'impression d'esquiver les passions et les attitudes fondamentales ou d'en être tenues désespérément quittes ? Peur, colère, courage, défi, orgueil – j'ai besoin qu'on aille frayer de ce côté-là quand on s'adresse à moi. Qu'on me raconte une histoire, une histoire d'un seul tenant, une histoire aux prises avec des forces capables de la broyer – et qu'on m'épargne ces diagnostics et ces ordonnances émis du haut d'une santé qui se ressent cruellement de n'avoir jamais trempé dans aucune maladie. J'aime par-dessus tout celui qui reconnaît, sans opposer aucune butée artificielle à son désarroi, sans l'inscrire

prématurément dans je ne sais quelles catégories en vigueur, qu'il ne sait pas du tout comment vivre dans ce monde. Et qui œuvre jour après jour, avec autant de modestie que d'énergie, à donner une forme d'exemplarité au devenir de cette question.

Chez tous ceux dont la rencontre a été marquante, j'ai vite deviné cette aptitude, au point de ne plus pouvoir, à présent, en imaginer dépourvues les amitiés à venir.

Et ce qui me touche le plus, peut-être ? Sentir que la saisie globale de soi et du monde fait résonner, dans les propos les plus déliés et les plus fins, quelque chose de sourd, de violent, d'inarticulé, qui menace parfois de les déborder. Si aucune démesure ne s'agite sous l'articulation intelligente des choses, celle-ci n'est qu'un jacassement de salon. Et je suis le plus passionnément attentif à ce que disent mes amis – plus solidaire d'eux que jamais – quand le bouillonnement, le grondement ou le frémissement d'ensemble de leur « duel » avec l'époque bouscule l'étiquette des échanges éclairés – quand il rend énigmatique une formule, autorise des raccourcis extravagants, des synthèses ou des survols déliés de toute prudence. « Faire la part des choses », comme on dit si frileusement, ce serait aller au rebours de notre pacte. Mon accueil et mon amitié ne sélectionnent, ne marchandent ni ne relativisent. J'écoute, et je sais que tout se tient : ce qui me frappe par sa justesse n'aurait pas le même éclat s'il ne se fondait sur l'impossibilité de réprimer la réponse *totale*, forcément excessive, forcément hérissée d'injustices, à ce que nous vivons aujourd'hui.

La plus grande colère de Cécile – je parle d’une de ces colères concentrées, sans éclats, où tout l’individu se rassemble dans la certitude qu’on lui fait un procès indigne –, c’était à l’occasion de l’examen de sortie de sa promotion. Quelques semaines auparavant, elle s’était élevée contre l’ajout d’une épreuve à l’écrit ; elle avait objecté, avec justesse, que les règles du jeu étaient changées tardivement, dans un parfait arbitraire, et que la préparation de cette nouvelle épreuve augmenterait une charge de travail déjà insensée. Seuls deux collègues s’étaient associés à sa protestation. Les autres s’étaient inclinés. (Le groupe, à ce moment-là, n’existait plus en tant que tel : certains se détestaient au point de ne plus assister ensemble aux mêmes séminaires. Et puis, la fin du cursus se profilait : les stratégies de négociation des futurs postes aiguisaient les rivalités, balayant les dernières velléités de cohésion. Dans ce groupe dont j’avais accompagné les débuts avec tant de ferveur, pour lequel je m’étais efforcé, à chaque séance, de faire preuve d’inventivité, certains laissaient clairement voir que la course aux places était entamée, et que les séminaires ne constituaient plus que des immobilisations forcées ; tout juste s’ils ne me demandaient pas d’apprécier à sa valeur la maîtrise de leurs piaffements. Deux syndicalistes, surtout, me mettaient hors de moi. Cécile avait d’ailleurs fini par les haïr : jamais en mal de phraséologie marxiste, invoquant à tout propos l’humanité laborieuse, la lutte des classes, pour mieux faire oublier qu’ils savaient, comme

personne, donner aux mots « partenaires sociaux » leur sens le plus grassement convivial et le plus fructueux. – Ce spectacle pitoyable, je ne l'avais pas du tout anticipé durant les six premiers mois. Naïveté de ma part ? C'est possible, mais je ne veux pas me contenter de cette explication. J'ai souvent observé ces phénomènes de basculement d'un groupe, que je ne peux pas réduire à l'actualisation d'un potentiel « mauvais » enfoui chez quelques-uns de ses membres. Le principe des dérives malignes n'est pas forcément écrit en filigrane au départ et dissimulé aux regards. Il arrive qu'un ensemble d'individus soit soumis à un entraînement vers le pire alors que les postulats étaient très prometteurs. Comme si l'apport de chacun se nouait à celui des autres de manière à produire l'effet le plus contraire à ce qu'on pouvait en attendre isolément. Curieux phénomène, qui m'a toujours glissé entre les doigts. Et sur lequel la psychosociologie ne m'éclaire pas davantage, en définitive, que le recouvrement magique de toute explication au nom de la « mystérieuse alchimie » des groupes.)

Les protestations de Cécile n'ont pas été entendues. J'ai tâché de la relayer, mais sans succès. L'examen de sortie s'est déroulé conformément à ce qui venait d'être décidé.

L'oral ressemblait moins à un examen, cela dit, qu'au couronnement mondain d'un parcours initiatique. Il avait lieu dans un des grands salons du siège, sur fond de moulures, de boiseries dorées et d'ornementations baroques. Le directeur des relations humaines – et président du jury – interrogeait le candidat sur ses dix-huit mois de formation, résumait les rapports établis par chacun des responsables qui l'avaient accueilli, après quoi les principaux directeurs des services fonctionnels et commerciaux y allaient de leurs questions et commentaires. On m'avait demandé d'y assister la première

année. J'avais décidé de ne pas renouveler l'expérience : je préférais rester à l'écart de cette parade, qui donnait à mes stagiaires des airs tellement empesés qu'ils en devenaient méconnaissables. Je me souviendrai toujours du regard suppliant, accompagné d'un haussement de sourcils interrogateur, que l'un d'eux m'avait adressé alors que l'entretien durait depuis une heure. Une façon de me demander – toutes questions rassemblées en grappe angoissée : « Est-ce que je joue bien le jeu ? Est-ce que mon tempérament anxieux, mes airs d'être toujours aux abois, ne ressortent pas trop ? Est-ce que je ne te fais pas trop honte ? Est-ce bon ou mauvais signe, d'être ici depuis une heure ? N'est-ce pas que je me suis bien tiré des dernières questions, n'est-ce pas que j'ai essayé d'appliquer tes conseils ? » Je ne pouvais pas plus détourner la tête que répondre à cette apostrophe muette, où se rejouaient pathétiquement les culpabilisations de l'enfance.

Le jour de l'oral, cette année-là, j'attendais les stagiaires dans une petite salle attenante, en compagnie de deux responsables de formation. Je ne redoutais d'échec pour personne – la chose n'était arrivée qu'une fois, et il était peu probable qu'elle se renouvelle. Mais j'étais curieux, vu le climat tendu, et parfois délétère, qui commençait à régner dans l'entreprise, de savoir quel discours on allait leur tenir avant de les proclamer « lauréats » et de les propulser vers des fonctions d'encadrement. Les trois premiers à subir l'épreuve du feu ont été reçus avec les honneurs. A vrai dire, leur sort m'était indifférent, et je les ai félicités du bout des lèvres. Quand le tour de Cécile est venu, l'entretien a duré nettement plus longtemps. Près d'une heure et demie, ce qui était complètement inhabituel. Lorsque enfin elle est sortie, j'ai été frappé par son allure : elle se tenait droite et écarlate, le visage tendu à éclater. Il lui a fallu

plusieurs minutes pour se remettre, et parvenir à me raconter. Elle avait l'impression que pendant tout ce temps, les huit membres du jury s'étaient relayés pour marteler une seule phrase : « Vous devez changer. » Changer de façons de penser, de considérer les autres, changer de méthodes de travail, changer d'attitude vis-à-vis de la hiérarchie, adopter des manières nouvelles, une allure nouvelle, un langage complètement revu et corrigé. Avoir été déclarée lauréate au terme de cette longue humiliation, c'était pour elle la plus cinglante des ironies. Je veux bien qu'on me gifle, m'a-t-elle dit, qu'on me traîne par terre, qu'on me piétine, mais au moins qu'on soit cohérent. Qu'on ne me dise pas, après ça, que j'ai bien gagné mes galons de petit chef. Je suis ce que je suis, je le resterai. J'ai travaillé pendant un an et demi, je me suis démenée sur tous les fronts, j'ai donné tout ce que je pouvais – et on voudrait qu'en plus, je fasse table rase de moi-même ? Que je jette par-dessus bord ce que j'ai toujours été ? Hors de question. S'ils veulent des gens pour qui le monde est un jeu de rôles, ça ne sera pas moi.

J'étais aussi scandalisé qu'elle. L'injonction qu'on lui avait faite outrepassait des limites qui, à ma connaissance, n'avaient jamais été remises en question dans cette entreprise. Prudence et éthique mêlées, l'exercice du pouvoir y avait toujours suscité ses propres crans d'arrêt.

Pourquoi ce déchaînement brusque, et concentré sur une seule tête ?

J'avais des éléments de réponse, mais je crois que je préférais assourdir la question. A la fois par tact – impossible, vu l'état où Cécile se trouvait, de l'amener à prendre la mesure de la violence qu'il lui arrivait d'induire autour d'elle – et par frilosité – je n'avais pas envie d'entamer le procès de cette entreprise

très généreuse avec moi. Ce n'est donc pas sans malaise que je l'ai accompagnée sur les grands boulevards, durant cette fin d'après-midi. A la nuit tombante, elle titubait presque d'épuisement, et m'a entraîné dans un café. J'ai eu l'impression, tout ce temps, d'assister à sa colère. D'en être le témoin un peu falot. Je plaçais un mot ici et là, convaincu aussitôt de ne pas trouver le bon registre. Je me disais que Jean aurait été capable, dans ces circonstances, de lui renvoyer une image finement articulée de sa colère, de desserrer l'étau des émotions pour concentrer la pensée sur des points décisifs. J'en étais très loin. Je tâtonnais, je reprenais ses formules en écho – non seulement je n'y ajoutais rien, mais je crois que je leur retranchais l'essentiel. Le sentiment que je garde de ma défaillance, je ne peux pas, avec le recul, l'apaiser en cherchant à me convaincre que Cécile ne souhaitait que ma présence. Elle attendait forcément autre chose, même si cette attente ne se formulait pas comme telle.

Ce que j'ai au moins réussi à faire, c'est lui donner rendez-vous : un rendez-vous sans lieu ni date – mais l'engagement vibrant d'affronter ensemble, un jour, cette colère laissée en suspens.

Il nous aura fallu plusieurs années pour y parvenir. Des fragments, des éclairages partiels nous venaient peu à peu, au fil de nos conversations, et puis, un après-midi – c'était un samedi, de nouveau, dans les jardins du Luxembourg : Cécile avait choisi l'ombre d'un platane, tout près de la fontaine Médicis –, quelque chose comme une logique d'ensemble s'est déroulée en pleine lumière.

Elle revoyait encore ce qu'elle appelait « sa colère des grands boulevards ». Elle la revivait, en un sens, mais sur un tout autre

mode. Elle m'a dit : Il faut faire la part des choses. Mon tempérament, d'abord. Je suis impétueuse, je suis extrême – je me connais. Pendant ces dix-huit mois, j'ai accumulé des maladresses, notamment dans deux services où je suis passée. J'ai été tranchante, j'ai tenu tête à des gens qui en savaient davantage que moi, je suis allée droit à l'échec quand on m'a laissé faire à mon idée. Mais ça ne justifie pas qu'on répète à quelqu'un, avec cet acharnement : Vous devez changer. Ce qu'ils n'ont pas supporté, à mon avis, c'est que je prenne les cartes que m'offrait la formation, et que je joue mon jeu à moi – tout en respectant complètement les règles du leur. J'avais de bons résultats aux épreuves du contrôle continu, j'étais toujours la première à avoir assimilé les masses de documents qu'on nous distribuait, et malgré ça, je ne correspondais pas à leur idée d'une stagiaire bonne élève. Encore moins d'une future cadre. Je faisais tache. D'une manière pas scandaleuse, mais gênante quand même. Je pense qu'ils ne supportaient pas ça. Et qu'ils se sont vengés le jour de l'examen de sortie.

Je lui ai donné entièrement raison.

Nul ne hérisse davantage les critères communs que celui à qui on ne peut rien reprocher – ni tricherie, ni mauvaise volonté, ni rage de vaincre trop voyante –, mais qu'on soupçonne, sans pouvoir avancer la moindre preuve, d'infléchir le jeu dans un sens qui n'appartient qu'à lui. Cette appropriation, on ne peut la laisser passer, même si l'on reconnaît par devers soi le caractère déplacé de toute sanction. C'était d'ailleurs, plusieurs années après, ce qui continuait d'arriver à Cécile. Dans chacun des projets, chacune des missions qu'on lui confiait, elle atteignait l'objectif fixé au prix d'un décentrement des manières de voir et des procédures habituelles : l'accomplissement scrupuleux d'une tâche n'était pas concevable, à ses yeux, sans qu'elle cherche à y

infiltrer des ambitions d'un tout autre registre. Monotonie et répétition étaient ainsi tenues en respect, mais on lui faisait payer la difficulté de la blâmer en multipliant les freins à son déroulement de carrière.

J'ai fini par lui dire que je n'avais jamais repensé sans trouble à sa « colère des grands boulevards ». Et que je mesurais, aujourd'hui, à quel point ma langue était liée durant cette période. Le fameux « Vous devez changer » condensait de façon cinglante tous les signes convergents auxquels je m'efforçais de ne pas accorder trop d'importance. Impossible d'y voir un écart de langage ponctuel et d'oublier l'incident : il s'agissait d'une sommation collective, préméditée et martelée. Impossible, également, de dévider jusqu'au bout le fil ravageur de ces mots pour prendre la mesure du piège doré où je m'étais laissé enfermer. J'avais suivi, en conséquence, cette voie intermédiaire frayée par tant d'autres avant moi dans de pareilles circonstances : élan sincère d'indignation, cantonnement de la pensée. J'ai fait remarquer à Cécile qu'à la lumière de cette expérience pénible, je comprenais le phénomène d'« hémiplegie intellectuelle » que certains polémistes de droite comme de gauche avaient dénoncé chez les intellectuels communistes des années cinquante ou soixante : l'esprit incroyablement agile dès qu'il s'agissait de démonter les mécanismes d'oppression en Occident – le même esprit tétanisé devant les variantes mondiales de l'Etat socialiste. La comparaison l'a fait sourire. Elle la trouvait tout de même un peu excessive.

Elle s'est souvenue, à ce propos, d'une phrase qu'elle-même avait prononcée à l'époque de sa formation : J'ai l'impression d'aller et venir entre l'abbaye de Thélème et une école des cadres du Parti sous Brejnev. Je me souvenais de cette phrase. C'était moi, cette fois, qui avais trouvé la formule outrée. Avec

le recul, j'ai dû reconnaître qu'au contraire, c'était très bien senti. Nos analyses, désormais, se rejoignent complètement. Cette formation commençait à souffrir, au moment où Cécile s'y était inscrite, d'une contradiction restée en sommeil jusque-là. D'un côté, un projet éducatif auquel on ne pouvait dénier une réelle cohérence : acquisition de savoirs fondamentaux, de connaissances techniques, culture de l'expression et de la discussion, regard réfléchi sur l'organisation du travail. De l'autre, une logique d'élection qui arrachait les individus à leur condition d'origine, et leur imposait une série d'épreuves destinées à favoriser chez eux l'identification à la caste supérieure. Pendant des années, les deux dimensions avaient pu coexister pacifiquement : pour des raisons qu'il faudrait analyser en profondeur, mais qui tenaient largement à une certaine bonhomie des relations sociales, facilitée par une clémence relative du climat économique. Dans un contexte plus tendu, la seconde dimension s'est exacerbée. L'entreprise a commencé à se dire que ces salariés déclassés par le haut ne maîtrisaient pas toujours leur nouvelle partition, qu'ils coïncidaient de manière imparfaite avec la silhouette sociale qu'on souhaitait leur donner – bref, que les relents de leur ancienne condition n'avaient pas tous été chassés, et qu'ils les accompagneraient fatalement sur les nouveaux champs de bataille, où il n'y aurait plus de place, bientôt, que pour des champions affranchis de l'humanité ordinaire. Cette élite technico-commerciale, il fallait en améliorer le mode de production. C'est pourquoi on n'a plus cessé, au fil des années, de multiplier les procédures de contrôle, de relever les critères de qualification, de tester à chaque phase le potentiel d'excellence du produit. Nul doute qu'à l'époque de Cécile, l'évolution était entamée. Elle s'est poursuivie et accentuée avec les promotions suivantes. Ce qui n'empêchait

nullement les responsables d'insister sur l'importance des « humanités », sur la place de l'ouverture culturelle et de la libre réflexion, dont j'étais devenu l'emblème choyé et adulé. Je sentais que mes interventions n'étaient plus, à bien des égards, qu'une coquille évidée, le supplément d'âme qui permettait d'inféoder le cursus à une stricte logique économique. J'aimais toujours ces séances, bien sûr. J'y rencontrais des gens agréables et intelligents. J'avais le sentiment de leur apprendre quelque chose et de stimuler leur réflexion. Mais la « révolution de parole » que Cécile et sa promotion m'avaient fait connaître, c'était ailleurs, désormais, qu'elle se poursuivait.

Pour la première fois, j'ai parlé à Cécile de ce qui s'était passé avec Jean. Le sentiment de déception que lui avaient inspiré mes illusions. Son agacement de me découvrir si sensible aux sollicitations flatteuses. Sa manière de claquer la porte, que j'avais trouvée théâtrale et pauvre de signification – pure bravade, à mes yeux, qui revenait à abandonner les stagiaires au milieu du gué, à ne pas les juger dignes d'une explication.

Mais peu importaient, après toutes ces années, les formes de mon aveuglement et la tonalité de sa rupture. J'ai dit à Cécile (et je ne me mêlerais pas d'expliquer pourquoi, dans son écoute passionnée, visage tendu vers moi, sourcils froncés, j'ai senti que Jean et moi touchions au terme de notre éloignement) : La façon dont les choses se sont produites avait sa nécessité. Il fallait que je continue sans lui. Quitte à recroiser un jour son chemin. Et aujourd'hui seulement, je comprends cette nécessité : si vive qu'ait été notre sympathie mutuelle à cette période, nos rythmes ne pouvaient pas s'aligner. Il y a des précipitations de tempo dommageables. Le suivre aurait eu cet effet-là : accélérer certaines choses en moi sans pour autant me faire avancer. A vouloir partager trop vite des conclusions

qu'un autre a déduites du cours de sa vie, on est toujours perdant. Je devais faire mon apprentissage. Inventer ma propre durée. Même si c'était pour retrouver au mot près ce qu'il disait alors.

Cécile m'a rappelé, en souriant, que j'avais dit un jour en stage : On peut avoir intellectuellement tort, existentiellement raison. Je lui ai demandé : J'ai vraiment dit ça ? C'était curieux : cette phrase, je l'aurais volontiers attribuée à quelqu'un d'autre. Christophe – Valéry, peut-être.

Mais elle a hoché vigoureusement la tête.

Difficile de lutter sur ce terrain avec elle : il n'y avait pas de mémoire des formules et de leurs auteurs plus fiable que la sienne.

A l'époque où elle secondait ponctuellement une de ses meilleures amies, secrétaire d'une Université populaire, Cécile m'a demandé si je n'aurais pas envie, à l'occasion, de faire des conférences dans ce cadre. La suggestion m'a laissé un peu désarmé. Et je n'y ai jamais donné suite. J'aurais dû lui en reparler, lui dire les raisons de mon embarras. Cet éclaircissement, comme d'autres, aura été coupé net par sa disparition.

J'ai réfléchi, depuis. Je le lui dois bien. Et je sais à peu près ce que je lui dirais, même si je continue à me débattre avec le problème que soulève cette demande d'apparence anodine.

Je lui répondrais, d'abord, que celle-ci s'adresse à un personnage qui a cessé d'exister. Un personnage comme la puissance d'inertie de nos avatars successifs en laisse flotter dans notre sillage, mais que toute possibilité de rematérialisation a déserté depuis longtemps. Un rôle si tranquillement condamné qu'il ne lui viendrait pas à l'idée de profiter des occasions de procès en appel. Autrefois – dans quelle vie ? je finis par me demander – , j'ai parlé de choses que j'étais censé savoir. Les opportunités s'enchaînaient, elles allaient de soi. J'ai donné des cours d'agrégation pendant plusieurs années, j'ai fait des conférences occasionnelles, j'ai participé – rarement – à des colloques où j'ai pris la parole. Je crois que l'équation toute simple de cette époque tenait en trois mots : savoir, c'était parler. Le savoir se confondait avec le langage en vigueur dans

une petite communauté de pairs. Apprendre une chose, ou simplement en prendre connaissance, revenait à la projeter d'emblée dans cette forme d'articulation finement socialisée qui seule pouvait lui rendre justice ; son usage à venir réglait son mode d'acquisition. J'étais un colloque à moi tout seul avant même de me trouver en situation de communication effective. En somme, je savais tout de suite *comment* savoir. Fort d'une telle assise, on peut parler de beaucoup de choses avec vraisemblance. Avec cette assertivité – je l'ai trop observé chez d'autres pour ne pas mesurer à présent mon ridicule – où éclatent des innocences de parvenu : on manie, comme s'ils nous étaient substantiellement attachés, des objets dont on vient tout juste de se rendre acquéreur.

J'ai à peine besoin de dire qu'aujourd'hui, je me sens aussi éloigné que possible de cette confiscation prématurée du savoir par la parole. Je crois, d'ailleurs, que je n'aurai jamais autant désappris qu'au cours des dernières années. Pas seulement au sens banal de l'oubli, mais parce que je ne dispose plus des voies d'accès naïvement automatiques à ce que je continue de savoir. Deleuze disait un jour : « Je ne me sens aucune réserve de savoir. » J'en suis exactement au même point. Rien que je puisse mobiliser à volonté, au gré des occasions sociales. Juste des éclats, des pièces et des morceaux disséminés. Des nappes difficiles à localiser. Des connaissances obliques, tâtonnantes, trouées – dans lequel je vois mal ce qui pourrait faire l'objet d'une conférence ou même d'une libre causerie. Un savoir incapable, en somme, de se délivrer spontanément la plus petite forme d'habilitation.

Quelqu'un avec qui j'évoquais le sujet, un jour, m'a dit que la raison de cette situation était simple : depuis l'époque de ma thèse avortée, je n'ai rien approfondi, creusé aucun sillon,

comme peut le faire un chercheur ou un essayiste. Ce n'est pas faux. Ce n'est pas vrai non plus. J'ai eu l'occasion d'affronter au moins un « sujet », quand j'ai écrit mon livre sur Kleist. Entre l'intuition initiale et son achèvement, il se sera passé dix ans. Dix ans durant lesquels je me suis plongé, jusqu'à l'obsession, jusqu'à la suffocation, dans cette Allemagne du dix-neuvième siècle naissant – premier romantisme, rayonnement de Goethe et de Kant, guerres napoléoniennes, effervescence philosophico-littéraire : il a fallu que je dissipe beaucoup de mes ignorances pour pouvoir serrer au plus près la trajectoire d'un homme engagé dans un débat aussi vif avec son temps. J'ai bel et bien appris, découvert, scruté, approfondi. Tout ce « savoir », je me sens pourtant incapable, aujourd'hui, de le réveiller et de le mobiliser. Il n'avait de sens qu'au regard d'un livre – il s'y est déversé, engouffré sans le moindre reste. Faire une conférence, une communication de colloque sur Kleist, comme on me l'a suggéré un jour ? L'idée me scandaliserait presque par sa dérision. Ce que j'ai « su », je ne le savais que dans le feu d'une écriture dont les plus petites articulations m'ont énormément coûté : rien n'a été engrangé, mis de côté dans je ne sais quelles régions de mon esprit qui auraient échappé à cette consommation.

Je retrouverai peut-être un jour, je ne l'exclus pas, la nécessité d'explorer un pan entier d'histoire ou de culture pour les besoins d'un livre. Et il est clair que les choses se dérouleront de la même façon : je « saurai » comme un forcené, je « saurai » au regard d'une nécessité ardente – et quelque temps plus tard, je ne « saurai » plus rien.

Je crois qu'il m'aura fallu ce livre sur Kleist pour que se défassent sans retour les liens entre savoir et parole. Ou, en tout cas, pour que l'équation antérieure se dénude et que l'impossibilité

d'y souscrire devienne flagrante. (Kleist lui-même avait pris la mesure douloureuse du problème. Je repense souvent à ces lignes écrites en 1800 à sa fiancée Ulrike : « Si je viens d'approfondir un théorème de mathématiques dont la grandeur et l'élévation m'ont transporté, si je parais dans le monde avec cette impression, auprès de qui pourrais-je m'épancher, de qui me faire comprendre ? Je ne dois pas laisser deviner la moindre des pensées qui me traversent l'âme. Aussi vaut-il mieux, de temps en temps, avoir un air vide, exempt de toute idée, même si ce n'est pas le cas. ») Il m'arrive bien sûr, aujourd'hui, d'avoir à transmettre des connaissances – lorsque l'ignorance de mon public sur un sujet est telle, par exemple, qu'elle compromettrait une visée pédagogique d'ensemble –, et il n'est pas question que je me dérobe à cet impératif ponctuel. Mais d'une manière générale, je laisse la tâche à ceux qui s'y sentent à l'aise, et s'en tireront infiniment mieux que moi.

Cette évolution, j'aurais aimé avoir le temps de l'expliquer à Cécile. Je reste convaincu qu'elle aurait compris tout de suite, sans me soupçonner de coquetterie comme d'autres l'ont fait.

J'ai eu l'occasion, tout récemment, de reprendre ces questions d'un point de vue au premier abord éloigné, mais qui leur donnait une nouvelle profondeur.

C'était avec Jean. Il s'étonnait que je n'aie jamais eu droit à son anecdote dite « de la rue du Soleil », qu'il était persuadé d'avoir racontée dix fois à chacun de ses amis. A vrai dire, il ne s'agissait même pas d'une histoire : à peine une saynète, des images et quelques mots. Il venait d'emménager dans le vingtième arrondissement, rue du Soleil. Un samedi après-midi, il était resté accoudé à son balcon, à regarder les gens, à rêvasser sur l'animation de la rue. Un conducteur s'était garé au-dessous de

chez lui, très pressé de toute évidence. Il avait presque couru, une fois sa portière claquée. Dans sa hâte, il avait oublié d'éteindre l'autoradio. Quelques instants plus tard, la *Symphonie fantastique* éclatait derrière les vitres de la voiture, si fort qu'on devait l'entendre à l'autre bout de la rue. Des gens se penchaient aux fenêtres, des familles qui passaient s'arrêtaient en riant. Le boucher-charcutier d'en face avait fini par jaillir de son magasin, furibond, bras ouverts, poings crispés. Jean était resté saisi devant cette colère. Les passants aussi : ils ne souriaient plus, à présent, et préféraient accélérer le pas. Enragé, l'homme s'était mis à tourner autour de la voiture, à la frapper du plat de la main ou du pied, répétant : « Incroyable ! C'est incroyable ! »

Aux yeux et aux oreilles de Jean, cette formidable colère, dont la puissance d'orchestration ne faisait de doute pour personne – gestes, visage, exclamations : elle finissait par déborder la voiture, la musique, elle visait un scandale global auquel le boucher-charcutier semblait décidé à se mesurer – rendait davantage justice à Berlioz que « les caquetages savants des musicologues patentés ». Elle, au moins, était à la hauteur de la *Symphonie fantastique*.

Je lui ai laissé, pour ce cas précis, la responsabilité de sa conclusion.

Mais je l'ai suivi sans réserve lorsqu'il a ajouté : « Avec les grandes choses, on se bat. Comme Jacob avec l'Ange. Pas d'autre rapport possible. »

De fait, je n'imagine pas un savoir des grandes choses qui ne serait traversé par la question du mode d'affrontement qu'elles réclament. Qu'il s'agisse de la musique de Berlioz, de la civilisation de la Renaissance, de la philosophie allemande ou de la théorie des quanta. Ne pas se battre avec ce qu'on étudie, ne pas être en lutte avec ce qu'on approfondit, c'est se vouer à la molle

malédiction du commentaire, à un savoir évidé de tout drame et de toute passion. « Je voudrais, disait Nietzsche, qu'on manifeste des dispositions héroïques et guerrières pour la science. » Voilà pourquoi, sans doute, la conjonction du savoir et de la parole m'est devenue si étrangère aujourd'hui : je ne vois pas comment la *dramatiser* – je n'arrive pas à l'imaginer sous un autre régime que celui de la neutralisation, de la pacification monotone.

Je reconnais, dans cette impossibilité, ma tendance un peu trop prompte à radicaliser certains points de vue ou attitudes dès que l'imagination me manque.

Mais il ne s'agit pas seulement de moi – même s'il est difficile de faire la part des choses.

Peut-on croire encore que les lieux d'enseignement, les opportunités de transmission que la société multiplie, comme aucune autre avant elle, favorisent une quelconque dramatisation du savoir ? Les empoignades, les assauts, les embrasements, où sont-ils ? Peut-on attendre autre chose, désormais, que la sempiternelle reconduction d'une paix de mauvais aloi, où il n'y aura plus jamais ni Ange ni Jacob ?

J'avoue que je rêve, parfois, de foyers d'ensauvagement de la connaissance.

C'est le genre de rêve qui s'arrête vite : il vient buter de tous les côtés. Et d'abord contre la certitude que personne ou presque ne s'y laissera entraîner avec moi.

J'ai des nostalgies, aussi, tenacement accrochées à certains carrefours de l'Histoire : Vincennes après mai 68, pendant la dizaine d'années qui a suivi – le Collège royal sous François I^{er}, pas encore Collège de France, point de ralliement de tous ceux qui voulaient être les bénéficiaires fervents du legs gréco-latin – l'Université d'Iéna, à cette charnière de siècle où poésie et philosophie redessinaient la situation de l'homme dans l'univers.

Je ne parviens pas toujours à empêcher ces nostalgies de se transformer en bouffées de colère contre une époque qui ne sait plus quoi faire de ce qu'elle a érigé en « objets de savoir ».

Mais je me méfie un peu des colères grandiloquentes.

Et au fond, je veux rester aux aguets. Attentif aux autres autant qu'à moi-même – à ce qu'ils savent, à ce que je sais, à l'instabilité toujours frémissante de nos manières de savoir. Suffisamment confiant pour croire à ces brusques débrayages de circonstances où, d'un coup, notre savoir des choses s'effarouche, se cabre, prend le maquis, nous fait narguer ensemble tous les apprivoisements.

Trois ans après la fin de sa formation, Cécile, qui venait d'être nommée dans une succursale de la proche banlieue, m'a annoncé abruptement son mariage. Nous étions au printemps : la cérémonie était fixée au début de l'été. J'en suis resté tout surpris, un peu désarmé aussi, tant ce plan de nos existences avait échappé jusque-là à nos échanges. Le mariage se déroulerait dans un petit village du sud-ouest, à une cinquantaine de kilomètres de Toulouse. Je m'étais déjà engagé ailleurs, mais il n'aurait pas été difficile de modifier mon calendrier. Je ne l'ai pas fait, et j'ai fini par décliner l'invitation. Il faut dire que Cécile y avait mis un tel sens de la formalité – dans le faire-part pompeux, je ne reconnaissais rien d'elle – que le refus me semblait presque aller de soi : je ne crois pas m'être trompé en concluant qu'elle en a été soulagée.

Après le mariage, ils ont habité chez elle. Pour rien au monde elle n'aurait quitté son appartement voisin de la Bastille. La chose n'a jamais été abordée entre nous, mais j'ai cru comprendre que cette obstination, très vite, est devenue un sujet de friction dans le couple. Ils ont fini par acheter une petite maison en banlieue proche. Je ne suis jamais allé chez eux, et n'ai jamais eu l'occasion de connaître son mari. Luc travaillait comme prestataire de services informatiques pour un grand groupe industriel. Chaque fois que j'ai interrogé Cécile à son sujet, ou sur leurs projets communs, elle a répondu avec une réticence dont j'ai pris le parti de ne pas m'émouvoir. Après tout, l'écart qu'elle maintenait entre sa vie conjugale et notre

relation me convenait parfaitement : j'ai toujours aimé qu'on trace des lignes de séparation, qu'on cherche des combinaisons délicates qui s'accommodent sans peine de certains silences et de certaines omissions – bref, qu'on résiste à ce grossier principe de décroissement au nom duquel tant de gens multiplient les brassages malvenus. Nous avons continué de nous voir comme avant – légèrement moins, peut-être : au café, au restaurant, de temps à autre au théâtre ou au cinéma. Je continuais à établir des listes de livres, m'amusant d'avoir à stimuler sa demande faiblissante. Elle reconnaissait qu'elle était moins disponible, que son travail entamait beaucoup ses réserves d'énergie, que les transports en commun – une nouveauté, pour elle qui avait toujours bravement marché d'un bout à l'autre de Paris – se prêtaient bien plus difficilement à la lecture qu'elle n'aurait cru. Je la trouvais moins tonique, en effet. Même si elle compensait les accès de lassitude par des déclarations théâtrales qui prédisaient « le retour prochain de Cécile, telle que vous ne l'avez jamais vue ». Cette situation en demi-teinte s'est prolongée pendant plusieurs mois. Jusqu'au jour où elle m'a dit, au beau milieu d'un silence : J'ai l'impression d'être prise au piège – de me tromper de vie. Elle a regardé en l'air, fait un mouvement de la main, tapoté son menton du poing, et n'a pas continué. C'était la première fois que je lui voyais des larmes aux yeux. Nous étions dans un salon de thé situé à l'étage, dont elle aimait le petit balcon qui donnait sur une rue piétonne. Quelques instants, elle est allée s'y réfugier. Je la voyais de dos, sa main passait et repassait sur son visage. Elle a simplement dit, au moment de me rejoindre : Je t'en parle une prochaine fois – pas aujourd'hui. L'occasion a tardé à venir. Plusieurs rendez-vous ont été annulés : trop de travail, des horaires impossibles, des obligations familiales. Je

me suis retenu de spéculer sur la part de ces différents motifs dans le « piège » dont elle m'avait parlé. Ce mot, j'ai préféré le laisser en instance. Un jour, elle m'a envoyé un message très bref pour me demander de la retrouver dans un petit café, situé au fond d'une impasse, qu'elle venait de découvrir en flânant à la pause de midi. Je suis arrivé en retard, elle y était depuis longtemps. Fébrile, la voix affectée. Il était exceptionnel qu'elle ne finisse pas ses phrases, qu'elle me réclame le mot ou l'expression juste d'un mouvement de doigts un peu impatient. L'histoire qu'elle a racontée m'a laissé stupéfait.

Elle avait accepté une mission professionnelle de deux semaines, qui devait la conduire successivement dans deux filiales africaines de l'entreprise. Son chef de service, avec lequel elle s'entendait très bien – et qui était d'ailleurs passé par le même cycle de formation qu'elle, dix ans plus tôt – la lui avait proposée en affirmant qu'elle lui paraissait la plus qualifiée. Il n'avait pas eu à la convaincre : elle s'était tout de suite montrée enthousiaste. La façon même dont il lui avait posé la question – « L'aventure te tente ? » – donnait exactement à cette perspective la coloration dont Cécile avait besoin. Dès qu'elle en avait parlé à son mari, il s'était hérissé, sans faire cependant de commentaire. Au fil des semaines, il n'avait pas cessé de la harceler pour l'obliger à renoncer : tantôt en douceur, tantôt menaçant, tantôt au bord des larmes. Invariablement, elle lui répondait qu'elle s'était engagée, qu'elle ne pouvait plus revenir en arrière, qu'elle n'avait pas imaginé un seul instant que ce voyage poserait un problème – vu que lui aussi était amené à se déplacer, parfois plusieurs jours d'affilée. Il n'avait pas désarmé. Il arrivait même qu'il la réveille en pleine nuit pour exhaler l'angoisse que ce voyage avait fini par lui inspirer. Cécile n'en pouvait plus. La date du départ approchait. Un soir, en rentrant,

elle a trouvé, déchirés en tout petits morceaux et étalés sur la table basse du salon, les certificats de vaccination qu'elle avait reçus la veille. Son mari avait une curieuse position, les mains appliquées sur ses genoux, en pleurs. Le lendemain, elle était allée voir son chef de service pour lui annoncer qu'elle ne partait pas. Apparemment, elle avait essuyé une salve qu'elle n'était pas près d'oublier. Quant à son mari, non seulement l'annulation du voyage ne l'avait pas apaisé, mais il se montrait de plus en plus irritable, soupçonneux, exigeant qu'elle rende un compte précis de ses horaires quotidiens.

Cécile m'a regardé en disant : Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce qui m'attend ? Je dois ressembler à quelqu'un qui ne sait plus par quel bout reprendre sa vie, c'est bien ça ?

Elle ne dormait presque plus, elle avait peur de son mari, les conseils qu'on lui donnait ici et là ne lui semblaient avoir aucune prise sur ce qu'elle vivait. Je me suis demandé, au passage, par quel miracle notre relation avait pu échapper à cette tyrannie. Elle m'a répondu, par la suite, qu'elle avait toujours menti à mon sujet : j'étais « une amie d'enfance », un « coin secret qu'elle tenait à préserver » – mais il était clair que cette protection ne tiendrait plus longtemps, car il voulait mettre un nom et un visage sur toutes les heures qu'elle ne lui consacrait pas.

Deux mois ont passé. Avant qu'elle ne m'annonce d'une voix neutre, un matin, qu'elle était partie : la veille, elle avait fait sa valise, s'était réfugiée chez une amie qui habitait Montparnasse. J'ai pris alors de ses nouvelles chaque jour. Son mari avait découvert l'adresse, surgissait en pleine nuit, criait, frappait à la porte, si bien que par égard pour l'amie en question, Cécile a fini par demander à une tante de l'héberger. Il n'a pas tardé à la retrouver, à laisser des messages délirants sur son téléphone, à

lui envoyer des courriers de menace au bureau, à appeler ses supérieurs hiérarchiques. Un moment est venu où Cécile m'a dit : J'arrête de raconter – c'est trop sordide, je me salis avec ça, et je n'ai pas envie de t'éclabousser.

Je n'ai eu aucune nouvelle pendant quelque temps. Et puis, un jour, un message court : son mari venait d'accepter le divorce, après une lutte qui la laissait sans force. Un autre message, le lendemain, qui disait simplement : Je me recompose, j'ai besoin d'un peu de temps, rendez-vous bientôt.

J'ai attendu. Je lui ai envoyé quelques livres, dont celui d'un ami qui m'avait beaucoup touché. Quand nous nous sommes retrouvés, un après-midi de printemps, au Luxembourg, j'ai mesuré, pour la première fois de ma vie, ce qu'il peut y avoir de douloureusement intact dans l'apparence d'un proche : les sourires, les mouvements de tête, l'allure et les gestes sont bien là, au rendez-vous, mais ils donnent l'impression d'être passés par un goulot d'étranglement, et de ne retrouver leur place qu'en enchérissant fiévreusement sur eux-mêmes. Cécile n'avait pas envie de rester assise. Nous avons marché, et très vite nous sommes sortis des jardins. Elle m'a dit : Il y a si longtemps que je n'ai pas arpenté Paris. Le ciel était très bleu, l'air très doux, avec des poussières de pollen qui flottaient par nuées dans certaines avenues. Il faut que je me reprenne, a-t-elle ajouté tandis que nous traversions le pont au Change. Elle regardait droit devant elle. Tout le chemin jusqu'au Sacré-Cœur, j'ai aimé sa façon d'empoigner ce qui venait d'arriver sans en ressasser les péripéties. En ne gardant que la trame nécessaire à un nouvel élan. Elle m'a dit l'horreur de découvrir qu'on s'est trompé de vie, qu'on a gentiment tendu les pieds et les poignets pour se faire ligoter, les efforts accumulés, chaque matin, pour débarrasser l'atmosphère de toute occasion de heurt ou de

conflit, la dispute qui éclate quand même, la façon dont un individu se révèle, il suffit d'un peu de vie commune et toutes ses retenues tombent, ce mélange, chez lui, de férocité petite-bourgeoise et de jalousie psychotique, à ne plus pouvoir faire la part des deux – je lui ai soufflé l'expression de Jean : « pathologie de la normalité », elle m'a répondu qu'il y avait beaucoup de ça, en effet –, la lutte quotidienne pour ne pas perdre pied, l'anticipation angoissée, dans les transports, de ce qui vous attend à la maison, au point que ces trois mots, « à la maison », finissent par concentrer tout ce qu'il faut fuir à toutes jambes, les réserves de vigilance sur lesquelles on croyait compter pour ne jamais sombrer, aucun jour de la vie, et cette énormité d'erreur avec quoi on se retrouve à la fin. Elle a souri quand, sur la terrasse du Sacré-Cœur, je lui ai proposé de reprendre son souffle. Depuis la tour Saint-Jacques, elle ne s'était quasiment pas arrêtée.

Je lui ai offert une glace, et nous avons regardé Paris sous le soleil scintillant.

En descendant, il m'a semblé qu'elle souriait.

Elle a eu envie, soudain, de revoir les belles villas au sud de Montparnasse, où elle aimait se promener autrefois, à l'époque où elle venait d'arriver à Paris. Elle ne voulait prendre ni bus ni métro, et nous y sommes allés à pied. Place Denfert-Rochereau, elle m'a raconté qu'elle avait travaillé comme gardienne de nuit aux Catacombes. Je l'ai regardée, j'ai demandé si c'était une plaisanterie. Mais non : quand elle avait dix-neuf ans, la mère d'une amie, qui occupait cet emploi, s'était fait hospitaliser d'urgence, et il avait fallu trouver quelqu'un très vite. Cécile s'était présentée, et avait assuré le remplacement pendant un mois. Détrompe-toi, m'a-t-elle dit, ça n'est pas un emploi décoratif : les catacombes dépendent de l'inspection des

Carrières de Paris, et centralisent, la nuit, tous les appels relatifs aux tassements ou aux effondrements de terrain.

Plusieurs nuits d'affilée, un plaisantin l'avait appelée, lui décrivant minutieusement la cuvette qui se formait dans son appartement, au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble. Le plancher fléchissait, les lattes grinçaient, bientôt il y aurait un véritable cratère qui engloutirait tout l'immeuble. Cécile avait fini par le rencontrer, et ils avaient bu un verre ensemble. Il l'appelait « Aurore » sous prétexte qu'il l'avait chaque fois appelée à l'aube, et il n'avait pas tenu à connaître son prénom. Elle souriait encore en y pensant. Elle n'avait pas réussi à savoir jusqu'à quel point sa folie était douce et légère. Il racontait en permanence, d'une voix très posée, des histoires de sol qui se dérobe, de failles qu'on bouchait soigneusement pour ne pas affoler la population, de tassements de terrain imperceptibles, de cavités naturelles qui menaçaient des monuments connus.

Nous avons fini l'après-midi dans le parc Montsouris, où nous nous sommes promenés jusqu'à la fermeture.

Cécile m'a rapporté ce qu'elle y avait entendu, quelques années plus tôt, en se joignant à une visite guidée. Une histoire digne de son correspondant des catacombes : le jour de l'inauguration, sous le Second Empire, le lac s'était vidé de manière inexplicable. L'ingénieur s'était-il suicidé sous le coup de la honte et du désespoir ? Avait-elle imaginé cette conclusion ? Elle ne se rappelait plus, mais elle penchait pour la réalité de ce drame, qui décidément la faisait bien rire.

Christophe et Cécile ne se seront jamais vus. A chacun j'ai beaucoup parlé de l'autre, pourtant, et plusieurs fois j'avais évoqué l'idée d'une sortie commune – théâtre, cinéma ou restaurant. Je ne peux pas croire que ce rendez-vous manqué soit pure affaire de contingence : Cécile a dû préférer jusqu'au bout s'en remettre à mes évocations, et conserver à Christophe ce statut vivement, gaiement désincarné qu'il avait acquis entre nous. Elle attendait toujours avec impatience ce qu'elle appelait son « prochain épisode ».

Christophe et moi nous étions connus à la fin des années quatre-vingts. Il y avait eu, de moi à lui, une sorte de passage de relais à la Banque de France : je ne souhaitais plus animer de séminaires au même rythme, et un appel à candidatures avait été lancé. Nos parcours étaient similaires, avec un décalage de cinq ans : il venait tout juste, à ce moment-là, d'obtenir une disponibilité de l'Education nationale.

Durant ses quelque dix années d'animation de stages à la Banque de France, il avait parallèlement enseigné la littérature à la Sorbonne, en tant que chargé de cours, et travaillé au service du dictionnaire de l'Académie française, où il rédigeait des notices étymologiques. Après trois ans passés à plein temps à l'Académie, il était devenu rédacteur des débats à l'Assemblée nationale. Cécile m'avait demandé un jour en riant : Et après, ce sera quoi ? Le Sénat ? L'Elysée ? Même si j'excluais ces hypothèses, je spéculais moi aussi sur les étapes à venir – ou sur l'éclosion d'activités secondaires –, avec la certitude savoureuse de tomber toujours à côté. « Comme toi, m'a-t-il écrit un jour,

j'ai vu des gens faire carrière ici et là, sans parvenir à être autre chose que des fleurs en pot ou des chiens en laisse. Je serais bien ingrat si je méconnaissais ce que certaines institutions ont de confortable, et ce qu'elles recèlent aussi de passionnant. Mais je pense qu'elles n'abritent personne. On ne peut se soustraire à l'obligation d'aller vers soi, ce qui suppose de laisser la place à certaines discontinuités. On se trompe souvent en voulant suivre sa voie. Les lignes droites se brisent ou ne mènent nulle part. »

Je n'ai jamais échappé, devant certains êtres, à la tentation de chercher un motif logiquement premier d'où tout le reste pourrait se déduire. Et jusqu'à présent, rien ne m'a démontré que ce mode d'approche, si sommairement unificateur qu'il paraisse, le cédait en pertinence à d'autres plus sophistiqués. J'ai dit un jour à Cécile : S'il y a bien un mot que je loge au cœur de mon image de Christophe, c'est *préservation*. Naturellement, j'avais anticipé son froncement de sourcils. Elle qui aimait sentir chez les gens le « cal des besognes quotidiennes », comme elle disait souvent, le mot n'était pas fait pour lui plaire. J'aurais voulu disposer d'un autre terme pour désigner ce qui m'apparaît à la fois comme une qualité intrinsèque et une prévenance supérieure du réel, mais je n'en trouve pas. Je ne suis d'ailleurs pas sûr qu'il faille chercher. Les approximations nous poussent, mieux que de chimériques mots justes, à réécrire et enrichir sans cesse la légende des êtres chers.

Par « préservation », je ne voulais pas dire – Cécile l'a vite compris – que Christophe se serait protégé, plus habilement qu'un autre, des laideurs et des turpitudes du monde. Ni qu'il aurait bénéficié d'une accumulation de hasards heureux propre à amortir les rudesses de la vie. Les bastions et les asiles, qu'ils

soient stratégiques ou providentiels, m'ont toujours vaguement dégoûté. Non seulement je n'ai pas l'impression que Christophe soit plus à l'abri qu'un autre, mais sa réceptivité aux questions du présent et sa volonté de n'en esquiver aucune me paraissent exemplaires. Pourquoi parler de préservation, alors ? Peut-être parce qu'il est l'un des rares êtres chez qui il m'ait été donné d'admirer un système d'échanges remarquablement fluide et harmonieux entre la conscience et le monde – soit dit pour réactiver une dualité tombée en désuétude. Et il n'est pas nécessaire d'ajouter que ce genre d'opération est devenue hautement improbable de nos jours. J'ai vu tant de gens, ces dernières années, ne pas pouvoir, ne pas savoir répondre à la violence du monde sans lui opposer, sous forme d'angoisse, d'amertume, de ressentiment ou de colère, une contre-violence dont ils ne devinaient pas qu'ils étaient les premières victimes – et certains jours, comment leur jeter la pierre ? comment ne pas se sentir solidaire de leurs aveuglements ? – que j'aurais pu, sans l'exemple de Christophe, finir par croire à la fatalité universelle de ces mécanismes. Ce que l'époque peut avoir de dureté abrasive ou de vulgarité brutale s'est toujours résolu, chez lui, en envols de langage qui ont valeur d'allègements de vie – aphorismes, tournures scintillantes, problèmes posés avec un brio confondant, qui m'avaient paru, au départ, briller de leur seule virtuosité, et que le fil des années m'a révélés comme autant de viatiques, de leviers et de boucliers malicieusement efficaces. Ses bonheurs d'expression ont aménagé, entre le jeu social et lui, un milieu souple, à bien des égards espiègle, favorable à une cristallisation tranquille des exigences : c'est ainsi qu'il a évité les pièges symétriques du retrait hautain et de l'allégeance à la frénésie ambiante. – Je pense souvent à nos conversations. J'en réécoute mentalement des pans entiers. Je

m'y réfère dans les moments de moindre dynamisme. Pas un élan de formulation, chez Christophe, qui ne laisse entrevoir une cartographie du monde en cours, qui n'y fraie des chemins, n'y circonscrive des dangers, ne se livre à un calcul poétique des chances de chacun. Que le langage fasse corps à ce point avec une science allègrement mondaine du salut, j'en reste toujours émerveillé.

Et ce qui me ravit le plus, depuis des années, c'est la faculté de ne jamais laisser quelque conjoncture que ce soit durcir en structure protectrice : d'y circuler en toute liberté, d'en éprouver toutes les zones de souplesse, d'aller au bout des joies qu'elle peut procurer – et de la quitter ou de la mettre en quarantaine dès qu'elle risque de tourner au bloc de tranquillité ennuyeuse. Christophe a toujours su partir à point nommé. S'éclipser avec élégance. Ne pas s'attarder au-delà du seuil où les prudences inertes prennent le relais des ruses, des coups d'audace et des fantaisies de la raison. Et échapper, du même coup, à cette malédiction tellement répandue aujourd'hui – et tellement flagrante que sa méconnaissance générale a de quoi ahurir – qui veut que tout figement d'une situation au nom de la sécurité, toute amélioration du dispositif d'assurances et de prévoyances, ouvre davantage les vannes à l'angoisse, au sentiment de médiocrité et pour finir au dégoût.

(J'ai souvent remarqué que l'évocation de sa trajectoire avait un effet revigorant, même sur ceux qui n'en connaissent que les grandes lignes. Cécile ne m'a-t-elle pas demandé plus d'une fois de lui « raconter Christophe » ? Je pouvais choisir l'épisode que je voulais, aussitôt l'euphorie était au rendez-vous. Surtout dans les périodes où elle avait l'impression de se débattre avec une dureté prosaïque sans issue. Pourquoi cette infusion immédiate d'énergie ? Difficile à dire. Sans doute parce que

l'existence de Christophe n'a rien d'une utopie. Rien d'un rivage lointain et inaccessible, rien d'un rêve aristocratique où les conditions de la vie ordinaire seraient suspendues. La hauteur de ses contenus ne l'a jamais empêchée d'être infiniment proche des élans et des possibilités de tout le monde. Chacun peut s'y refléter. S'y retrouver. Etre amené à se dire – qu'ensuite, l'aveu perce la carapace, c'est une tout autre affaire : « Au fond, ça ne serait pas si difficile. De ne plus contribuer de tout mon poids à la lourdeur de ce qui m'écrase. De ne pas écouter, au moins une fois, l'appel de la sécurité. De ne pas prendre systématiquement le parti des rythmes sociaux. De voir que le chemin n'est pas là – certainement pas, en tout cas, dans cette fuite en avant des bonnes raisons que je n'ai même plus le temps de regarder en face. D'oser reconnaître que mes désirs ont été exaucés d'une manière qui m'a pris en tenaille. D'oser prononcer le mot de liberté, sans l'accompagner du sourire de celui qui a tout vu, à qui plus rien ne peut arriver. »)

Mon argument le plus fort contre l'intellectualisme, c'est que certaines idées ne peuvent s'épanouir que dans la chaleur d'une relation. Et qu'elles resteront toujours solidaires de cet élément, où il leur faut régulièrement se retremper. Sans Christophe, sans l'orientation prise par nos échanges dès le début, l'idée de métier – et toutes les notions désormais afférentes : carrière, motivation, épanouissement, réalisation de soi, reconnaissance – ne se serait pas dépouillée aussi vite de son évidence et de sa légitimité. Peut-être se fait-il la même réflexion de son côté. Notre évolution, sur ce point, a été si remarquablement commune que je ne songerais plus à distinguer son apport du mien. Elle aura été précipitée, en tout cas, par le spectacle qu'offraient certains des stagiaires que nous formions. Nous en

parlions souvent – au moment des pauses, du déjeuner, le soir quand nous rentrions ensemble. C'était une matière inépuisable, indéfiniment ramifiée. Un peu déprimante, aussi, par son empressement à confirmer nos classifications et catégories.

Ce qui nous a toujours frappés, Christophe et moi, c'est l'énergie féroce avec laquelle les gens sont capables de « croire » à ce qu'ils font – ou plus précisément à leur rôle conjoncturel dans un dispositif dont on se demande ce qu'il peut avoir d'exaltant. Notre « mécréance » commune, à cet égard, n'a jamais procédé d'aucun a priori philosophique : elle s'est tout bonnement éveillée et affirmée devant le théâtre pathétique des manières de croire ; il n'est d'ailleurs pas sûr qu'avant la seconde moitié des années quatre-vingts – période de toutes les autocélébrations en forme de verrouillage –, nous nous serions engagés dans les mêmes voies. Christophe me rappelait récemment ces conversations redoutables que nous avions avec de nouveaux croyants. Leur adhésion, notamment, à un verbiage professionnel qui relevait d'une pure intoxication – et dont les « concepts » n'auraient jamais osé poindre dans une société où la critique sarcastique aurait conservé ses droits. Leur acharnement, plus étrange encore, à « croire » haut et fort à des aspects, à des dimensions de leur métier dont l'évidence objective n'appelait pas plus la croyance que son contraire. Certains, je m'en souviens, avaient le don d'entraîner la factualité la plus plate dans un courant de ferveur qui nous laissait à la fois épuisés et consternés. Un plombier illuminé nous aurait dit : « Les canalisations, j'y crois de toute mon âme », nous aurions pu au moins en rire. Difficile de rire, en revanche, quand les employés et les cadres des grandes entreprises se laissaient aller, dans un élan commun, à solenniser ce qui va de soi, à articuler le vide en catéchisme, à

trouver dans la trivialité des opérations quotidiennes matière à grandes controverses théologiques.

Je repense souvent à la jolie formule que Christophe m'avait murmurée, alors que nous venions de prendre un café avec un de ces convertis : « Décidément, les gens ne peuvent pas s'empêcher de brandir ce qu'ils ont de moins crédible ».

A quoi j'avais répondu, le lendemain, par cette phrase que je venais de lire dans un roman de Thomas Bernhard : « Le métier, aujourd'hui, a été remplacé et dévoré par la rhétorique du métier. »

Non seulement ma position sur ce sujet n'a pas varié en vingt ans, mais elle s'est durcie au contact des professions de foi ambiantes : tout métier, à mon sens, exhale quelque chose d'insupportable s'il n'esquive pas élégamment une certaine rhétorique de la croyance. Je suis le premier, bien sûr, à admirer le déploiement de n'importe quelle activité professionnelle quand je la vois jouer avec les résistances du réel, les retourner à son profit, distribuer autour d'elle les dividendes de ses victoires, et engager une image discrète du bien commun. Reste qu'aujourd'hui, ce genre d'admiration se fait de plus en plus rare. Tout simplement parce que l'organisation socio-économique – et l'énorme superstructure verbale qui se confond avec elle – tend à exclure ou à marginaliser le système de ruses et de pudeurs par lequel un individu échappe à l'idiome grossier de ce qu'il fait. Faire quelque chose, désormais, ce doit être dérouler, au vu et au su de tout le monde, le commentaire justificatif des plus petites étapes de son travail. Au point que celui-ci est happé par sa propre explicitation, envahi par ses métastases bavardes avant d'avoir pu trouver ses marques. Et qu'on peut se demander ce qui restera du travail lorsque chacun

ne fera plus qu'en connecter le dialecte frénétique à la grande palabre mondiale.

J'ai souvent pensé qu'une activité professionnelle n'avait de tenue qu'à la condition de ne pas parler tout à fait sa langue – d'entretenir des zones de mutisme, des points d'étrangeté à son propre vocabulaire et à ses tours d'expression. Je me souviendrai toujours, entre autres exemples, de ce cadre d'une collectivité territoriale, très compétent, apprécié de tous, qui m'avait dit : Mon travail, je l'accomplis du point de vue de l'enseignant que je n'ai pas été. Aucune amertume, aucune trace d'aigreur dans ces mots : mais la certitude tranquille, pas même formulée, que ce qu'on fait, on le fait d'autant mieux qu'un décalage ou un glissement de perspective s'introduit dans l'exécution des tâches quotidiennes. J'aime les gens capables de mobiliser sans réserve leur talent, leur sérieux, leur rigueur, tout en conservant, avec l'objet de leur travail, cette légère relation d'éloignement et d'incrédulité mêlées sans quoi le jeu social devient intolérable. (Le cadre en question a fini par se heurter à sa hiérarchie, et par démissionner. Dénouement auquel je me garderais de donner une portée trop vaste – les généralisations sont hasardeuses, dans ce domaine –, mais qu'il me paraît difficile de ne pas méditer.)

Qu'un métier, désormais, doive coïncider impitoyablement avec lui-même, qu'il faille sans cesse verbaliser ses modes opératoires, afficher leur conformité à l'intérêt général, dévider les signes de l'implication et de la motivation, c'est sans doute ce qui nous en a le plus écartés, Christophe et moi.

Mais sitôt cette raison énoncée, je me sens un peu mal à l'aise, et je suis persuadé qu'il éprouverait le même sentiment. Car la ligne sinueuse qui a été et continuera vraisemblablement d'être la nôtre perdrait toute séduction à nos yeux si elle s'assortissait

d'un argumentaire trop précis. Nos « raisons », comme je les appelle faute de mieux, n'ont pas cessé d'évoluer et de glisser au fil des années, de se remettre elles-mêmes en question – elles ont essayé des formulations diverses, elles ont rameuté des expériences, des images et des anecdotes que nous n'avons pas cherché à rassembler dans une posture sociale, encore moins dans de quelconques décrets de vie. Cécile m'avait dit, un jour de fatigue et d'agacement : Mais tout le monde ne peut pas vivre comme vous deux – on a besoin de médecins, de garagistes et de boulangers. J'ai tâché de lui faire comprendre, au fil des conversations que nous avons eues sur le sujet, que tout mon problème – et celui de Christophe, j'imagine – était là : comment vivre la vérité d'un itinéraire dont l'élargissement à d'autres vies, sans parler évidemment de sa généralisation sociale, reste à peu près inenvisageable ?

Ce problème a fait plus que m'accompagner ces dernières années – il est tissé à la matière même de mon existence.

Et je crois qu'il reste en suspens. Seule change, au fil du temps, la forme du suspens.

C'est pourquoi je me sens toujours gêné chaque fois qu'on me soupçonne de donner subrepticement des leçons de liberté et de singularité. Avec certaines personnes, il me suffit de parler de mon itinéraire heurté, discontinu, dépourvu d'ancrage professionnel, pour qu'aussitôt l'atmosphère se tende. Mes interlocuteurs me ramènent alors à de soi-disant évidences que mes revendications romantiques m'auraient fait perdre de vue (« Mais si, tu as un métier : tu es formateur et consultant en entreprises »). Ou bien ils protestent de leur propre liberté, dont ils me font toucher du doigt les manifestations indéniables. Ou bien encore ils traquent tout ce qui limite la mienne et le

brandissent comme un trophée. Bien des échanges en sont irrémédiablement pollués.

Par bonheur, cette crispation n'est pas une fatalité. Beaucoup de gens sont capables d'écouter le récit d'une trajectoire diamétralement opposée à la leur sans y flairer l'affirmation d'une secrète supériorité – et surtout sans soupçonner une profession d'insolence dont l'absurdité éclate sitôt formulée. Je me rappelle toujours ces conversations que nous avons avec les stagiaires, Christophe et moi, quand les formations nous conduisaient, cinq jours d'affilée, dans un château à la campagne. Étaient-ce les conditions, la levée des contraintes ordinaires ? Peut-être. Les repas du soir s'allongeaient, des choses importantes se disaient. Nous interrogeons les gens, eux-mêmes nous interrogeaient – notre singularité dialoguait avec leur conscience de n'avoir jamais dérogé à la loi commune. Personne n'aurait été effleuré par la pensée de tirer gloire ou d'avoir honte de quoi que ce soit. Et c'est avec une passion d'égalité que les trajectoires se mettaient mutuellement en perspective.

S'il existe quelque chose comme une vérité tâtonnante, en pointillés, de ma ligne de vie, c'est à de tels moments que je l'ai le mieux sentie.

Christophe et moi avons évoqué plus d'une fois nos rencontres inopinées avec d'anciens stagiaires. La plupart du temps, ces réapparitions valaient surtout par l'incongruité de leur contexte : l'échange était chaleureux, mais difficile à poursuivre au-delà de quelques minutes. Lorsque Patrick a recroisé mon chemin, après des années d'éloignement, j'ai immédiatement senti qu'il ne s'agissait pas d'un de ces hasards à la fois pittoresques et vite embarrassants. Patrick appartenait à la même entreprise que Cécile, où il avait suivi un cycle de formation similaire, mais plus court que le sien de six mois. Je me rappelais très bien son groupe. Une promotion hétérogène, difficile, et cependant attachante. Certains débats avaient l'air, parfois, de frôler des matières inflammables et de laisser tout le monde suspendu, en haleine, dans l'attente de la déflagration. Celle-ci n'avait pas eu lieu, pourtant. En tout cas pas avec moi. La présence de Patrick était de celles qu'on n'oublie pas : tendue, aux aguets, signifiant clairement que des questions irréductibles à l'entreprise et à la carrière professionnelle se jouaient pour lui dans cette formation.

Je devais faire, un samedi après-midi, une lecture de quelques chapitres de mon dernier livre dans un théâtre parisien. C'était une très belle journée d'automne : comme j'étais en avance, je suis allé marcher au bord de la Seine. Le public est arrivé doucement – les gens étaient clairsemés dans le foyer avant l'ouverture des portes de la salle. Le soleil donnait en plein sur les vitres d'une grande fenêtre. Quelqu'un était assis sur le large

rebord, et paraissait me suivre du regard. Mais difficile d'être sûr, avec cette lumière. J'ai eu un vague sentiment d'appel, d'aimantation, vite oublié car les organisateurs sont venus m'accueillir et s'excuser de leur retard. Un moment après, j'ai regardé de nouveau dans cette direction. Le soleil s'était déplacé, le contre-jour avait faibli. J'ai alors reconnu Patrick, qui souriait en hochant la tête. Je suis allé droit vers lui. Nous ne nous étions pas revus depuis la fin de sa formation. Il n'avait pas perdu ma trace pendant toutes ces années : il avait lu mes livres, et tenait impérativement à être présent ce jour-là. Nous avons eu peu de temps pour parler, avant le début de la lecture. Impossible de nous voir après, car je devais prendre un train pour la province. Juste un échange d'adresses, et l'engagement de nous écrire très vite.

Nous n'avons pas tardé à tenir notre promesse.

Douze ans s'étaient passés depuis la dernière fois : Patrick l'a rappelé dans son premier message. J'avais eu au moins le temps de lui demander, au théâtre, s'il n'avait pas quitté son entreprise. La question semblait l'amuser tristement. Non, il n'était pas parti, mais à bien des égards, il ne considérait plus qu'il travaillait encore dans « la même entreprise ». Quatre fusions avaient eu lieu, les activités s'étaient déplacées, le personnel s'était considérablement étoffé en même temps qu'il avait rajeuni – comme me le disait souvent Cécile, il ne subsistait plus rien ou presque du contexte dans lequel nous nous étions connus. Patrick m'a raconté que les rares fois où il évoquait son cycle de formation devant des nouveaux venus, on le regardait comme le rescapé d'un âge obscur. J'ai eu plaisir à évoquer avec lui cette époque déjà lointaine. Avec Cécile, curieusement, je ne le faisais jamais. Autant elle aimait rappeler le contenu d'une discussion, un thème que nous avions abordé, autant

l'ambiance, les gens, leurs parcours ultérieurs, lui étaient devenus complètement indifférents. Patrick n'a pas eu à rafraîchir beaucoup ma mémoire pour que les figures dominantes de sa promotion me reviennent : presque tout le monde était parti – certains avaient pris une retraite anticipée, d'autres avaient tenté leur chance ailleurs – et il ne restait que lui, à présent, et un couple que j'avais vu avec attendrissement se former pendant mes séminaires.

Je dois l'avouer – et Christophe partage mon sentiment : la façon dont les gens ressurgis à l'improviste résumant dix ou douze années de leur vie me paraît souvent accablante. Beaucoup ont tendance à verser dans la fatuité mal contenue ou le dolorisme sans issue. Je ne veux accabler personne, mais qu'on ne me demande pas de supporter l'une ou l'autre de ces attitudes, que je finis d'ailleurs par renvoyer dos à dos. Rien de tel dans les messages de Patrick. Ils m'ont d'emblée retenu par leur ton, par l'espèce de lucidité blessée mais toujours debout qu'on y sentait. Je me suis pris au jeu : je l'ai interrogé, il m'a répondu – chaque fois de manière très détaillée, avec une passion à vif dont il s'efforçait, le plus honnêtement du monde, de ne pas rester prisonnier.

Patrick m'a écrit, dès son second courrier, qu'il avait entrepris cette formation avec l'idée de revenir dans le service où il se trouvait alors. Il avait alors la responsabilité d'une section composée, lui y compris, de quatre personnes. Il avait vu, dans cette responsabilité, la forme d'un début de reconnaissance. Tout se passait bien, et ses collègues étaient ravis de l'ambiance. Il s'était dit, en conséquence, qu'il avait déjà un pied sur le chemin qui le mènerait vers l'encadrement. Il ne connaissait pas grand-chose de l'entreprise, à peu près rien des autres métiers, mais il était confiant en ses capacités, et sincèrement désireux

d'en savoir davantage sur son environnement professionnel. Cette longue formation, il ne l'entreprenait pas dans le seul but d'accéder à un échelon supérieur. Il voulait croire qu'il avait fait ses preuves sur le terrain, comme il disait, et que ce cursus lui vaudrait la confiance redoublée de sa hiérarchie.

A son retour, les difficultés avaient commencé. Non seulement il n'avait pas retrouvé son service, mais on l'avait affecté à un poste dépourvu de toute responsabilité, auprès d'une personne nettement caractérielle. Il pensait encore, à ce moment, récolter dans un délai proche le fruit de son engagement. Et cela malgré les doutes qui commençaient à s'insinuer. A mesure que le temps passait, il avait été de plus en plus choqué par le malin plaisir qu'on prenait à multiplier les obstacles artificiels sur son chemin, alors qu'il était censé avoir fait la preuve de ses capacités.

Finalement, il avait eu la sensation de devoir payer pour son audace. L'audace d'avoir cru qu'il pouvait « accéder aux étages supérieurs ». L'audace, ou l'innocence, d'avoir imaginé qu'une « récompense » attendait ceux qui savent prendre des risques, se remettre en cause, ne pas se contenter des situations acquises. Il reconnaissait lui-même qu'il s'était montré naïf, idéaliste à pleurer.

« J'ai été quelques mois durant, à la fin des années quatre-vingt dix, technico-commercial, m'a-t-il écrit. Terme qui ne signifiait plus grand-chose en ce moment-là. Métier non défini. Appellation pompeuse et trompeuse. Comme une pièce qui ne trouve nulle part où s'emmancher. J'ai souffert énormément durant cette période. La pire de ma vie professionnelle. Des lundis matins à me demander comment j'allais pouvoir atteindre le vendredi soir sans m'écrouler, sans m'effondrer, sans tout casser autour de moi. Sans qu'il m'arrive un accident de santé.

Ça me rappelle que pour parer à cette éventualité, je me lestais d'un livre de poche et passais très régulièrement un quart d'heure dans les toilettes au bout du couloir qui menait à mon bureau. Chaque jour. C'était mon rituel de survie. »

Je n'ai pas pu m'empêcher de demander à Patrick comment il voyait, avec le recul, son année de formation.

« D'un point de vue professionnel, m'a-t-il répondu, l'apport de cette formation aura été totalement nul. Je t'ai déjà parlé des « perspectives » qu'elle m'a ouvertes : n'y revenons pas. En termes de contenu de la formation, je trouvais qu'il y avait beaucoup de remplissage, même si certaines choses étaient loin d'être inintéressantes. L'unique apport, finalement, ç'aura été tes journées et celles de Jean. J'ai adoré chacune de ces heures. Sans flagornerie. Et je les ai d'abord adorées parce qu'elles m'apparaissaient comme un détournement de l'axe « utile » de cette formation. Je les ressentais comme décalées par rapport à ce qu'« ils » en attendaient. J'aurais pu me croire parti en voyage, à certains moments. Je trouvais – mais cela me convenait parfaitement ! – que vos interventions ne « cadraient » pas. Je me disais (avec une jubilation de petit garçon qui a fait un bon coup dans le dos des adultes) : et si un de nos chers hiérarchiques était là, avec nous, devant nous ou au fond de la salle, qu'est-ce qu'il en penserait ? Est-ce qu'il ne trouverait pas que l'argent de l'entreprise est bien mal dépensé ? Est-ce qu'il ne se rendrait pas compte, au bout de quelques minutes, que certaines phrases qui sont prononcées ici ont de quoi faire sauter non seulement cette entreprise, mais toute la société dans laquelle on vit ?

« C'est bien agréable d'avoir un point de vue critique, et merci encore, infiniment, à Jean et à toi de me l'avoir donné. Mais ça ne suffit pas. Un jour (c'était vers la fin, je crois que je

commençais à aller vraiment mal), je me suis demandé comment « tout ça » – je te parle du cycle de formation – tenait ensemble : des séminaires complètement inutiles, creux à mourir, d'autres qui ressemblaient à de la propagande managériale, des cours techniques, des séances où tu sens qu'on t'offre honnêtement la parole, où chacun peut enfin sortir de la carapace de sa bagnole et de sa télé – oui, comment est-ce que tout ça pouvait « tenir » ensemble et faire un beau cursus bien ficelé, au bout duquel on te déclarait lauréat ? Mais c'était peut-être moi qui ne « tenais » plus, à l'époque, moi qui commençais à me fissurer. A découvrir que je n'étais pas à ma place. A comprendre que ce « monde » n'était pas fait pour moi. Que je n'étais absolument pas en accord avec moi-même. Qu'il fallait que j'écoute mes maux de tête, mes nuits blanches, mes douleurs d'estomac, la sécheresse de ma gorge et surtout la montée d'une vague qui me menaçait de l'intérieur. Le matin, au réveil, je contemplais un type affublé d'un habit d'employé propre dans le miroir de la salle de bains et qui n'était pas moi. C'est tout juste si je le reconnaissais, et je m'apprêtais à lui demander ce qu'il fichait là !

« Ne m'interroge pas sur la période qui a suivi, je préfère la passer sous silence. »

Avec l'autorisation de Patrick, j'ai fait lire ses courriers à Cécile. Elle se souvenait assez bien de lui, même s'ils n'avaient jamais eu l'occasion de travailler ensemble. Ils s'étaient croisés, se connaissaient de vue. D'emblée, Cécile a éprouvé le besoin de frotter sa perception des choses à celle de Patrick. Sans qu'il s'agisse d'une réponse à proprement parler. Un croisement de voix, plutôt. Un dialogue qui ne s'affichait pas comme tel, et qui est d'abord passé par moi. Ensuite, ils se sont rencontrés à plusieurs reprises, mais je n'en sais pas plus.

« C'est curieux, m'a-t-elle écrit dans son premier courrier, j'ai l'impression, en y réfléchissant aujourd'hui, que je ne suis pas « passée loin » de Patrick. Je n'en avais jamais eu conscience à ce point. Sa colère, son amertume, ce porte-à-faux très douloureux, j'aurais pu connaître tout ça. Je crois que je l'ai frôlé : au moment de mon oral de sortie, et dans les semaines qui ont suivi, j'en étais vraiment tout près. Quelque chose était prêt à exploser, à craquer en tout cas, à m'entraîner dans ce sens. Et puis, je ne sais pas, il y a eu un tournant, et je suis partie sur une voie qui n'a pas été la sienne. Mais je te répète : c'est très troublant – ce qu'a connu Patrick, je le sens en moi comme une possibilité qui n'a pas été jusqu'au bout, qui ne s'est pas déroulée, pas concrétisée. Il y a vraiment une dévastation psychologique par laquelle j'aurais pu passer. Etrange comme on peut sentir vivre et palpiter en soi, des années après, ce qui nous a été épargné. Tu m'expliqueras ça à l'occasion. Tout ce qu'il dit me touche, évidemment. Quand il dit, par exemple, que les différents aspects de la formation ne « tenaient » plus ensemble, qu'ils se défaisaient dans sa tête, je t'assure que je comprends très bien. J'ai beaucoup de mal (et peut-être aussi beaucoup de scrupules) à creuser nos similitudes et nos différences, parce que je ne voudrais surtout pas faire croire que je me targue d'une force qu'il n'a pas. Mais je sens qu'il faut le faire, parce que ça raconte quelque chose sur moi qui n'est pas de l'ordre du « tout petit moi », comme tu dis souvent.

« Si je réfléchis, j'ai l'impression que dans toutes les situations où je me suis trouvée, je suis arrivée à faire « tenir les choses ensemble », à me fabriquer une image d'elles qui les empêche d'éclater, de partir dans tous les sens, qui m'évite d'être réduite à courir après des pièces et des morceaux. Et quand je dis : me fabriquer une image – ça n'a rien à voir, à toi je n'ai pas besoin

de le préciser, avec les illusions, se raconter des histoires, ne pas regarder la réalité en face. Ou alors c'est une illusion active, qu'on remplacera un jour par une illusion encore plus active. Je ne sais pas bien. J'ai l'impression que je m'avance sur un terrain que je maîtrise mal. Ce dont je suis sûre, c'est que j'arrive (comme toi, je le sais bien) à lier les choses, à leur insuffler une espèce d'unité qui tient debout, qui ne me donne pas l'impression de me mentir à moi-même ni de mentir aux autres, à qui j'essaie de la communiquer, et qui permet d'avancer. Je le répète, ça n'est pas une supériorité sur Patrick : je n'ai aucune espèce de mérite là-dedans, c'est comme la couleur de mes cheveux ou de mes yeux. D'ailleurs, c'est peut-être un manque de sensibilité à certaines choses que je laisse échapper et que lui voit mieux que moi.

« Dans toutes les situations où les choses étaient menacées de se défaire, d'éclater, de ne plus rien avoir à faire les unes avec les autres, je me suis dit qu'il y avait quelque part (pas quelque part à l'extérieur : quelque part dans la situation) un point d'appui, un point vif, une réserve, une poche de vitalité qui allait me permettre de m'en tirer au mieux. Ce n'est pas toujours facile, loin de là. Et je n'ai jamais su s'il fallait simplement le découvrir ou carrément l'inventer. Mais je crois, aussi fort que j'existe, qu'à l'intérieur des choses, il y a une alternative à ce qu'elles ont de pire. Je l'ai toujours trouvée, et j'espère que ça continuera. »

(« Comme toi, je le sais bien ». Je ne pourrai jamais lui dire qu'elle a eu raison, éperdument raison, de parler pour moi. Même si je ne suis pas sûr que l'épreuve de l'unité, chez nous deux, emprunte des voies semblables. J'aurais tant voulu, à mon tour, m'adresser à elle en parlant pour elle. L'engager

pleinement dans ma perception et mon histoire les plus intimes. Lui raconter comment, depuis l'adolescence, je n'ai plus cessé de me répéter, avec cet étonnement où se retrempe l'envie de connaître la suite : « Ma vie tient ensemble. » Lui dire quelle puissance d'apparement, plus mystérieuse chaque année qui vient, circule d'une forme ou d'un contenu de vie à l'autre, et scelle leur destin commun par des raccourcis à peine vraisemblables. Lui dire enfin, lui dire surtout, quel vertige ou quel miracle de cohésion emporte ces simples mots : « Ma vie » – à en briser, résolument, les dernières résistances qui m'empêchaient de penser que rien n'est isolé ou flottant, que le hasard est une des hypothèses les plus pauvres qui soient, que tout se répond et s'implique, qu'un foyer d'énergie unique, qui ne m'appartient pas plus qu'il ne m'est extérieur, qui procède de la force dont les événements et moi nous créditons mutuellement, nourrit sans se lasser le cycle des rencontres, des aimantations et des coïncidences.)

« Moi, je veux de toutes mes forces qu'on m'instruise », m'avait dit un jour Cécile. De fait, je n'ai jamais connu personne qui ait aspiré, avec la même obstination, presque la même véhémence, à se laisser guider par ceux qui pouvaient la faire profiter de leur savoir. Ce qu'elle préférait dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, c'est le moment où Sartre, juste avant l'année d'agrégation, déclare à Beauvoir : « A partir de maintenant, je vous prends en charge. » Le mot « maître » ne lui faisait pas peur : si ombrageuse qu'elle ait pu se montrer dans certaines circonstances, elle trouvait que le libre-arbitre doit se taire devant le bonheur de céder complètement à quelqu'un. (Nous nous sommes toujours merveilleusement entendus sur ce point : les plus belles libertés, à mes yeux, sont celles qui ont commencé dans les interstices que leur laissent des pétrifications de timidité.)

Ses dix-huit mois de formation avaient attisé des exigences qui ne pouvaient être satisfaites dans un contexte professionnel : elle reconnaissait qu'elle avait lu, accumulé les découvertes, échangé des idées comme jamais, mais le cadre s'était révélé trop contraignant, et surtout trop fébrile vers la fin, pour qu'une sérénité d'apprentissage puisse s'y déployer. Depuis, elle suivait des cours ici et là, parfois en auditrice libre, le plus souvent de manière « sauvage et décousue », comme elle disait. Elle rêvait d'une vie professionnelle organisée tout autrement, où les périodes de travail alterneraient avec des retours sur les bancs de l'école, selon un rythme qui briserait les mornes sentiments d'appartenance.

Je souhaitais vivement qu'elle n'en reste pas à cette rêverie, qu'elle n'hésite pas à ouvrir une brèche dans sa vie professionnelle pour suivre la formation de son choix.

Alors que s'achevait la fusion de son entreprise avec un groupe international, elle s'est brusquement décidée. Elle m'a dit en riant : Je crois que c'est le pire moment pour le faire – d'ailleurs, toute ma hiérarchie est consternée. Apparemment, on pensait à moi pour remodeler l'équipe, accueillir les nouveaux arrivants, favoriser les croisements de cultures. Un très sale travail pour lequel les candidats se bousculent, dans le contexte actuel. J'ai l'impression qu'en demandant ce congé-formation, je me saborde. On m'a lancé des regards qui voulaient dire qu'on se souviendrait de moi, mais tant pis. C'est maintenant que je devais le faire. Attendre plus longtemps, c'était composer, d'une certaine manière capituler. Maintenant, je sens que c'est juste.

Sa demande a finalement été agréée – il a fallu, néanmoins, qu'elle fasse appel à une commission de recours, car aucun obstacle ne lui a été épargné –, et trois mois plus tard, elle a pu partir en congé. Elle s'était inscrite dans un institut de formation aux pratiques sociales dont le programme l'avait immédiatement séduite, et que plusieurs personnes de sa connaissance lui avaient conseillé : les cours proprement dits s'accompagnaient d'un cycle de séminaires itinérants – elle aurait ainsi l'occasion de voyager à travers la France – où les spécialistes les plus divers intervenaient tour à tour sur des questions générales. Dès le début de cette formation, elle a éprouvé un enthousiasme qui ne s'est jamais démenti. Elle m'a répété, pendant ces mois privilégiés, qu'elle était exactement à sa place, qu'elle savourait chaque jour l'immensité de sa chance. L'exact opposé de ce qu'elle avait connu durant ses deux années universitaires en « Gestion des entreprises », et dont elle gardait

un souvenir désastreux. Elle avait l'impression, cette fois, d'un rendez-vous sans défaut avec le contenu des enseignements, la sensibilité des gens, le travail exigé.

L'un des exercices qui l'a finalement le plus passionnée – et qui m'a le plus intrigué quand elle m'en a parlé –, c'est cette « autobiographie raisonnée » qu'un des enseignants leur a demandé de rédiger au cours des deux premiers mois. Aucune longueur n'était imposée, pas question de s'égarer dans l'anecdotique ou de se livrer à une introspection maniaque : chacun devait élucider les points de son parcours au regard desquels la formation actuelle trouvait toute sa nécessité. Cécile y a passé beaucoup de temps – beaucoup plus de temps, sans doute, que l'exercice ne le requérait, mais précisément, il ne s'agissait pas d'un exercice à ses yeux : l'occasion lui était donnée, enfin, sous une forme intelligemment contraignante, de revenir sur ces années que l'entrée dans la vie professionnelle avait rejetées dans l'ombre et réduites au silence. Elle a énormément écrit, supprimé de nombreux passages, m'a demandé de relire une partie de la version finale, préférant que ma lecture du reste soit un peu ajournée.

L'une des règles de ce travail était d'établir, sur un point du parcours, un parallèle avec une personne qui aurait connu des expériences très différentes, et de tirer tout le parti possible de la comparaison.

Cécile m'a demandé si je voulais être cette personne, et réagir, oralement ou par écrit, aux extraits qu'elle me ferait lire. Elle ne m'a pas dit, au départ, sur quoi porterait le parallèle.

(J'aurai l'occasion de dire, plus tard, pourquoi je ne me fais pas scrupule de citer ces extraits.)

« Mes parents n'ont jamais porté sur moi un regard confiant, empreint de la moindre fierté. Le seul sentiment qu'ils s'autorisaient était la gratitude d'avoir des enfants en bonne santé. *Pourvu qu'ils survivent, ce sera déjà bien.* L'éducation religieuse en vigueur dans la campagne champenoise où ils sont nés tous les deux leur a fait beaucoup de mal. Ils se définissaient comme des personnes « humbles », ce qui signifiait, à leurs yeux, qu'on ne pouvait compter sur rien et même pas sur soi-même. A travers leurs yeux, le monde paraissait effrayant. Vivre consistait à trouver une manière de se terrer dans un coin en espérant que rien ni personne ne vous remarquera. Ce sont des gens qui ont grandi (ou qui se sont rapetissés) dans la peur d'un Dieu cruel qui aurait pu leur renvoyer à la figure la moindre de leurs tentatives d'affirmation ou d'affranchissement. Au départ, il y avait la honte. La honte d'être soi, la honte d'être quelqu'un, la honte de penser qu'on pouvait avoir quelque chose à dire ou à faire. Un jour, un peu bêtement, à huit ans, je dis à ma mère que je suis « une artiste accomplie », sans soupçonner une seconde ce qu'il pouvait y avoir sous ces mots – je crois même que j'ignorais complètement ce qu'ils voulaient dire. Elle m'a regardé avec un mépris effroyable en me traitant de sale petite prétentieuse. Toutes les tentatives que je faisais pour sortir de l'ornière de l'effacement se soldaient par des remarques désagréables. On me redonnait un coup de marteau sur la tête et je n'avais plus qu'à tout recommencer, recommencer à faire l'effort de croire que je pouvais être autre chose que ce qu'ils me disaient. Je pensais toujours que je venais d'ailleurs, que j'avais égaré mes vrais parents quelque part. Le personnage qu'ils me construisaient avait un aspect très grossier. Pour mon père, je devais être une fermière et épouser un garçon des environs. Mes frères et mes sœurs ont eu un traitement à peu

près semblable, mais c'est sur moi que le destin le plus lamentable semblait peser : j'étais de loin le cas le plus désespéré – j'avais des difficultés à l'école, je n'étais pas très belle, je ne respirais pas la perspicacité.

« Il a bien fallu, un jour, que j'aie demandé à mon père de me signer une autorisation pour que je puisse poursuivre mes études dans la filière générale. Mes parents m'ont dit tous les deux, et avec beaucoup de gravité, que je me trompais de voie, que je serais plus à ma place dans une voie technique qui prépare à un métier bien concret. Je n'étais pas taillée pour les choses de l'intelligence, j'étais bien trop angoissée pour supporter l'assaut incessant des devoirs surveillés. Ils n'avaient pas vu que j'avais changé, et je leur en ai beaucoup voulu. Il a donc été nécessaire d'insister. Et cela, mon père, aujourd'hui encore, ne l'a toujours pas compris. Il continue à penser que « quelque part en chemin », je me suis perdue. Je ne sais pas si, pendant mes années de lycée, ils se sont dit une seule fois que ce n'était pas aussi catastrophique qu'ils l'avaient prédit. »

« Le premier enseignant à avoir retenu mon attention était mon professeur de français en quatrième. Le premier à nous avoir confrontés avec des explications de textes. Je découvrais alors un territoire jamais envisagé. Un territoire qui m'indiquait ma place réelle. J'ai eu un autre professeur très exigeant, en seconde. Mais au total, je ne suis pas sûre pendant ces années d'avoir rencontré de réels *professeurs*. Des gens qui m'ont aiguillé sur telle ou telle voie, sans aucun doute, mais personne qui ait incarné l'idée que je recherchais. Je pense avoir croisé le chemin de gens qui ont assumé le rôle de professeurs, sans en être à proprement parler. Cependant, ils sont très peu nombreux, et il s'agissait de rencontres fortuites, rapides. »

« A bien réfléchir, je me dis que j'ai toujours eu l'impression de voir double : de voir les choses de manière locale, de mon point de vue personnel, lié au temps et à l'espace dans lesquels je me trouve ; et simultanément, de percevoir un déroulement beaucoup plus vaste, beaucoup plus large, qui prend en compte de nombreux éléments, de nombreuses perspectives dont je peux imaginer le foisonnement mais dont je n'ai pas une idée bien nette. Trop souvent j'ai senti que le second point de vue rendait le premier dérisoire. Ou que le premier était le seul dont je pouvais faire état dans mes relations avec les autres, dans les situations courantes de la vie, et que je devais oublier un peu le second parce qu'il n'avait pas de valeur d'échange. Ce que j'aurais aimé d'un professeur, et ce que je n'ai quasiment jamais eu, ni au lycée ni après à l'université, c'est qu'il fasse communiquer ces deux points de vue, le « local » et le « grandiose », qu'il leur apprenne à se compléter, à s'enrichir. Les enseignants que j'ai eus, ils m'ennuyaient très vite par leur existence purement locale. Je ne vois pas comment ils m'auraient appris à circuler en moi : ils ne circulaient même pas en eux. »

« Il y a une phrase que j'aime beaucoup dans *Domicile conjugal*, c'est lorsque Claude Jade dit à Jean-Pierre Léaud : « Je ne connais rien du tout à la littérature, mais je suis sûre d'une chose, c'est qu'on n'écrit pas pour se venger. » L'idée ne me viendrait pas de me venger de mes parents ou de régler des comptes. Ce serait trop lamentable. J'espère ne pas donner cette impression. Quelqu'un m'a dit une fois que je ne pouvais pas me permettre de les juger. J'en ai assez d'entendre ce genre de phrase à chaque instant. Tout le monde émet des jugements de

valeur en permanence, et tout le monde répète qu'il faut s'abstenir de juger. J'ai trouvé après coup la réponse que j'aurais pu faire, et je crois que je la ferai un jour à quelqu'un. Oui, je juge mes parents. Et vu qu'ils se sont condamnés depuis longtemps, j'ai l'impression, en les jugeant, de leur offrir quelque chose qu'ils ne se sont jamais accordé : des audiences, des débats, une délibération, la possibilité que leurs raisons transparaissent dans ce que j'écris aujourd'hui. Je crois qu'au fond, en les jugeant, je les remets dans le circuit de la vie. »

Chose étrange, il m'aura fallu attendre le récit de Cécile pour prendre la mesure de certaines bénédictions natives : et, d'abord, cette aptitude du regard parental à vous créditer d'une force – à faire planer d'emblée au-dessus de vous des attributs qui vous éviteront, par la suite, d'être platement ou désespérément acculé à vous-même. J'ai eu, avec elle, de longues conversations à ce sujet. Elle a d'ailleurs dû forcer, en douceur, mes réticences à l'aborder. Au point que je me suis retrouvé dans cette position curieuse pour un homme qui avait passé quarante ans : articuler avec étonnement ce qui, à mes yeux, avait presque fini par relever du tout venant de mon existence. Il est vrai que pendant des années, je me suis essentiellement lié avec des individus dont on avait à la fois nourri et admiré le « génie » propre dès la venue au monde. Et cette donne initiale, je n'avais jamais eu l'idée de la mettre en perspective. Je le fais encore avec difficulté aujourd'hui. Comme je disais régulièrement à Cécile – manière de couper court au débat : Je n'ai pas envie de dresser l'inventaire de mes chances. Elle me répondait qu'il ne s'agissait pas de ça, de se prévaloir de quoi que ce soit, mais seulement de se poser des questions, d'essayer de mieux comprendre. Elle avait raison. S'il y a une

interrogation que je lui dois, c'est bien celle-ci : je ne suis pas sûr que j'aurais cru aussi fermement à ma propre histoire si le regard familial ne m'avait pas inscrit dans une légende – si, de lui à moi, n'avait pas circulé ce courant où chaque privilège qu'on accorde à vos faits et gestes est l'autre nom d'une exigence.

Cécile n'a pas manqué d'être surprise – un peu choquée, même – quand je lui ai dit qu'en matière de professeurs, mon expérience et ma sévérité rejoignaient les siennes. Sur les années de lycée, sur les années d'études supérieures, je porte au fond le même regard qu'elle. Mon obstination à ne pas en démordre a fini par l'agacer : elle trouvait un peu facile, c'était son expression, « qu'on fasse le délicat avec les filières d'excellence par lesquelles on est passé ». Je lui ai dit qu'il n'était pas question de dédaigner, encore moins de mépriser, des années d'apprentissage dont il est toujours difficile, au demeurant, d'évaluer l'apport réel. Mais que je me voyais mal passer sous silence l'irresponsabilité ou la médiocrité globale des enseignants, de la sixième à l'agrégation. Comme elle, j'aurais aimé avoir des maîtres, qui assument ce rôle avec le sérieux théâtral dont je n'ai jamais cessé de rêver. Des maîtres à qui l'on continue de répliquer tout le reste de sa vie, parce que le débat qu'ils ont amorcé un jour faisait éclater les limites du cours, du programme, de la salle de classe, et qu'il faut bien une vie entière pour prendre la mesure de cet éclatement.

Dans le meilleur des cas, j'ai eu de bons professeurs : des gens dont la rigueur méthodologique aura certes constitué une leçon, mais dont l'apport étroitement circonscrit faisait désirer sans espoir les horizons qu'ils n'ouvraient pas. Les autres ? J'ai à peine envie de mentionner cette gamme d'attitudes qui allait du

demi-sérieux, plus affligeant que toutes les démissions, au nihilisme de fin de carrière articulé en mépris des élèves et de la matière enseignée. Je ne peux pas m'empêcher de me répéter qu'une dimension à laquelle j'aspirais éperdument m'a été refusée. Et contre ce refus, je garde une colère qui ne s'est jamais tout à fait éteinte.

Je ne suis pas persuadé d'avoir réussi à convaincre Cécile qu'il s'agissait d'autre chose que d'une plainte de nanti.

Je ne sais pas ce qu'il est advenu, dans la version finale de son texte, de tout ce que j'ai pu lui dire à ce sujet.

Il est possible qu'en rejoignant le sien, mon point de vue l'ait privée de ce repoussoir dont elle avait besoin pour son travail. Et qu'elle ait choisi, en conséquence, d'interroger quelqu'un d'autre.

L'« autobiographie raisonnée » de Cécile devait revenir au premier plan trois ans plus tard, à la faveur d'un projet que Jean nourrissait depuis longtemps.

Il avait la même passion que moi – mais c'était lui, sans doute, qui me l'avait inoculée – pour les itinéraires dont la singularité intransigeante offre paradoxalement la plus belle échappée sur les tendances générales d'une époque. Là où le particulier a vue sur le vaste, disait-il. Il se méfiait des trajectoires, humbles ou prestigieuses, qui subodorent trop tôt leur valeur représentative et se laissent entraîner dans un jeu inauthentique. Je partageais désormais avec lui ce postulat et cet élan : s'il existe quelque chose comme une langue sourde que tout le monde devine, une langue commune dont chacun tâche d'articuler des bribes sans en connaître ni la syntaxe ni le vocabulaire, c'est dans les mouvements les plus farouchement idiomatiques des existences qu'il faut la chercher, dans leurs ressorts et leurs combinaisons les moins traduisibles, les moins transposables. A mes yeux, le romanesque est là, autant et sans doute davantage que dans ses formes consacrées.

Jean rêvait de petits « livres de vies » dont la somme idéale aurait raconté la société française d'aujourd'hui – des « romans de formation » après la lettre, à la croisée de la sociologie et du récit d'expérience, débarrassés des pesanteurs de l'une et des futilités qui grèvent trop souvent les autres. Il avait rédigé quelques pages en ce sens, une déclaration d'intentions qu'il avait adressée à plusieurs éditeurs. Un jour, un petit éditeur de province lui a fait savoir que l'idée le séduisait énormément. Ils

se sont rencontrés dans la foulée, et le projet a pu prendre corps. Le principe de la collection serait simple : pour chaque livre, une centaine de pages, à peine, dans lesquelles Jean interrogerait une personne sur les aspects les plus divers de son itinéraire.

La première fournée de quatre titres – dont je faisais partie, moi qui ne pensais pas, au début, être le moins du monde concerné – a rapidement vu le jour. J'avoue que je n'y croyais pas beaucoup. Le caractère lunatique et imprévisible de l'éditeur m'a fait penser, jusqu'au moment où les livres sont sortis de l'imprimerie, que l'aventure n'irait pas à son terme. Les premiers titres étaient à peine achevés que Jean s'est mis à envisager la suite, en me demandant de lui faire des suggestions, et de bien vouloir me charger, à l'occasion, du travail de questionnement. J'ai tout de suite pensé à deux noms. Valéry, d'abord, qui avait été mon étudiant durant la dernière année où j'avais donné des cours d'agrégation : seule amitié que je gardais de cette période lointaine – exception fervente à la règle qui m'avait empêché de nouer les moindres liens dans ce milieu. Il y avait chez lui un sens trop vif et trop angoissé de sa trajectoire – l'Université, en tant qu'assistant normalien, les collèges de banlieue, de nouveau l'Université, cette fois en tant que maître de conférences – pour que l'entretien ne soit pas chargé de cette vibration particulière que Jean voulait donner à la collection. Et puis, j'ai pensé à Cécile, bien sûr. J'avais fait lire à Jean les parties de son « autobiographie raisonnée » auxquelles j'avais eu accès, et il s'était montré d'emblée enthousiaste. Il m'a laissé le soin de conduire l'entretien avec Valéry. Dans le cas de Cécile, il nous a paru préférable que ce soit lui qui mène le dialogue. L'éditeur, à ce moment-là, nous adressait toutes sortes d'encouragements et de signaux optimistes. Rien ne s'opposait à ce que la collection

croisse indéfiniment, aussi d'autres personnes étaient-elles d'ores et déjà pressenties : un directeur de maison de retraite, un viticulteur bourguignon, une journaliste, un employé de banque et un ingénieur des eaux. Il y avait quelque chose d'infiniment réjouissant dans le pêle-mêle totalisateur que la collection contenait en puissance.

Cécile a éprouvé une joie dont je me souviendrai toujours quand je lui ai soumis l'idée. La question de savoir si elle accepterait ou non ne s'est même pas posée. Je me suis obligé à taire, devant elle, les craintes que m'inspirait l'aboutissement de cette seconde fournée : l'éditeur, à qui l'on pouvait difficilement reprocher son manque d'enthousiasme, lançait sans cesse de nouvelles idées de collections, les soumettait à Jean, en débattait pendant des heures, alors qu'il fallait se concentrer sur celle-ci et défendre les titres déjà parus, qui avaient bien du mal à trouver leur place en librairie. Après tout, mon pessimisme avait déjà été contredit une fois. Je me suis mis à la tâche avec Valéry, et Jean avec Cécile.

Le contraste entre les deux régimes de travail était flagrant. Valéry tenait – comme j'y avais tenu pour mon propre texte – à ce que je lui envoie des questions auxquelles il consacrerait tout le temps nécessaire, affinant, approfondissant ses réponses sans chercher à entretenir la moindre fiction d'oralité. Je me retrouvais très bien dans ce parti pris. Même si je lui ai demandé, un jour qu'il tardait à m'envoyer son texte, de ne pas être « hanté par le fantasme de la réponse parfaite ». A quoi il m'a répondu, avec un peu d'agacement, qu'il s'accommoderait très mal du sentiment de n'être pas allé au bout des enjeux qu'une question lui faisait pressentir : il s'agissait moins, m'a-t-il dit, de viser une hypothétique perfection que d'élever la réponse à la hauteur de ce pressentiment.

Jean et Cécile, de leur côté, avaient choisi d'enregistrer leur dialogue, quitte à devoir affronter, à la fin, un énorme matériau qu'il faudrait élaguer et orchestrer. Chacun des tandems avait trouvé la manière de procéder la plus favorable à l'expression. J'ai vu Valéry à peine une fois, le temps qu'a duré cet échange. Jean et Cécile, eux, se rencontraient régulièrement à Paris, ou bien Cécile allait passer un week-end dans la maison de campagne de Jean et Sonia, aux confins de la Bourgogne et de la région parisienne. J'ai préféré ne les interroger ni l'un ni l'autre, pendant cette phase du travail. Jean m'a dit plus tard que Cécile s'y était éperdument impliquée, arrivant avec des notes abondantes, de peur d'oublier des choses dont elle voulait à tout prix parler, abandonnant ces notes au bout d'un moment, se lançant dans d'immenses monologues qu'il avait parfois du mal à endiguer. Plusieurs passages de son « autobiographie raisonnée » ont été intégrés : elle ne voyait pas, sur certains points, ce qu'elle aurait pu changer ou ajouter.

Des liens d'estime se sont d'emblée noués entre eux, et renforcés au fil des séances. Chacun ne voyait pas toujours où l'autre voulait en venir, mais c'était une perplexité en éveil, qui leur donnait envie de poursuivre, de relancer le dialogue. Peu à peu, Cécile a lu quelques-uns des livres et des textes publiés par Jean ces trente dernières années. Elle notait des extraits sur un grand cahier dont elle me lisait parfois des extraits, le samedi après-midi, quand nous nous retrouvions au Luxembourg.

A mesure qu'avancait mon dialogue avec Valéry, des lignes se dessinaient. Mais je ne voulais pas précipiter l'ordonnance de ces textes encore disparates.

Un jour d'été où j'allais rendre visite à Sonia et Jean, je leur ai lu un passage, que j'ai souvent relu depuis.

Dans la ferveur qu'il m'inspire, je ne chercherai pas à faire la part de l'amitié : c'est évidemment impossible – et c'est très bien ainsi.

J'avais interrogé Valéry sur les deux années d'enseignement en collègue qui avaient précédé son élection à l'université de Bordeaux.

« Je ne voudrais pas que mon tableau soit trop sombre. Après tout, je garde des souvenirs rares de ma première année en collègue, des souvenirs tels que l'université n'a pu m'en donner depuis. Je m'étais attaché à ces gamins de la Garenne-Colombes, de la même banlieue où j'avais grandi. Et j'ai connu ces moments de grâce qui donnent sens à tout le reste : la résonance d'un poème de Michaux chez un rebelle de quinze ans en guerre contre les livres et la culture autorisée ; l'émotion que, dans une rédaction ravagée de fautes d'orthographe, quelques mots suffisent à susciter, parce que se livre brutalement la vérité d'une vie rêvée, subie, confusément crainte ; une insolence bien sûr qui inspire l'humour le plus salutaire. Seulement, très vite vient l'usure des combats dérisoires, honteux d'insignifiance, mais qui à la longue coûtent la force dont on aurait eu besoin pour préserver l'attente. Car tout ce qui fait le prix de ce métier, tout ce qui fait la richesse d'un dialogue que j'aurai entrevu assez pour savoir qu'il en est peu d'aussi précieux, tout ce qui, je le répète, donne sens à tout le reste, tout cela est à défendre pied à pied, jour après jour.

« Comment dire ? Il n'est pas facile d'assumer ces propos, tant il est admis qu'on ne répète pas ce qui se dit dans une salle de professeurs. Et puis mon expérience très limitée m'interdit de généraliser, cela va de soi. Tout de même : comment pourrais-je sincèrement rendre compte de mon expérience, si je

devais taire l'autorité mesquine de tel principal de collège, petit chef d'autrefois promu par l'idéologie du moment chef d'entreprise, régnant d'un côté sur ses enseignants à rentabiliser, courtisant de l'autre des parents-consommateurs ; les programmes et les méthodes obligées qui feraient détester sa propre discipline – et trop peu osent passer outre ; la hiérarchie implicite entre les matières, on se doute que le prestige n'est plus depuis longtemps pour l'enseignement du français. De mes deux années en collège, je retiens l'image d'une vie de brimades, une vie contrainte à chacun de ses sursauts. C'est pourquoi j'admire profondément tous ceux qui gardent la force de résister : dès la deuxième année, je l'avais perdue.

« La deuxième année : un autre collège, une autre banlieue surtout. Qui, sans rire, parlerait encore de « ville nouvelle » ? Une nouveauté qui n'était que le prélude à la plus triste désuétude : un vrai paysage de désolation – et il y a encore tellement pire... Cela a tout changé : au malaise que je commençais à éprouver, s'est brutalement ajouté le malaise social d'une ville tout entière, tel qu'il se répercute sur un collège. Avec quelle violence. Je dois bien reconnaître que je n'ai pas assez *cru* à ce combat-là. Et que, en conséquence, je n'ai jamais su me libérer du sentiment paralysant d'une posture : la posture d'autorité, de bonne conscience méritante, de réussite dédaigneuse, dans laquelle on se retrouve figé malgré soi par des regards auxquels on ne sait pas répondre, parce que *ça* on ne l'a pas vécu. Figé, donc vulnérable à toutes les dérisions. Même à la sienne, quand on sent l'adolescent en soi qui remonte – et qui juge.

« En tous cas, j'ai su cette année-là que je ne pourrais pas continuer. Seul dans une salle de classe face aux convulsions des adolescences sacrifiées – et il faudrait ne rien ressentir ?

« C'est dire la longueur vécue de ces deux ans, et le soulagement d'obtenir un poste en université. Même si l'on ne saurait regretter une telle occasion d'ouvrir les yeux, un peu, sur une réalité qu'il peut être facile d'ignorer – nous vivons dans un monde si soucieux de ses frontières... Même si, parfois, manque l'irrévérence narquoise d'un collégien qui ébranle les discours trop ronflants. Et l'enseignement supérieur réserve son lot d'amertumes. Le malaise change : la violence se fait moins visible, l'autorité moins présente, on réapprend une parole plus sereine. Mais cette fois, il faudrait dire le statut dégradé des études littéraires, les budgets risibles, les luttes de pouvoir stériles entre collègues – que l'on me pardonne : il est de bon ton de parler de fonctionnement démocratique. Le malaise change, mais la satisfaction d'une journée de travail reste la même, aussi fragile et aussi rare : le poème que devant une classe on aura réussi à faire entendre, le rendez-vous donné avec un texte qui comme nul autre répondra aux accidents d'une vie, une heure où il se sera enfin passé *quelque chose*. Ce n'est pas rien. Mais on rêve d'un monde où cela se paierait moins cher. »

Chaque fois que je relis ce passage, je repense à ce que m'avait écrit Cécile à propos de Patrick : qu'il est étrange de sentir palpiter en soi, des années après, le point de bifurcation où il s'en est fallu de peu que la trajectoire d'autrui ne devienne la nôtre. Cette palpitation empêchera toujours de se livrer à des hypothèses abstraites sur les circonstances qui ont actualisé chez les uns ce qu'elles ont écarté ou étouffé chez les autres. Passé la croisée, les chemins continuent de communiquer charnellement. Ce que Valéry a connu, ce qu'il traverse aujourd'hui, je le sens se dérouler en moi, se tendre, vibrer et

frémir comme ma propre ligne de vie. Sans doute parce que je n'ai jamais pu assumer, avec la plénitude de soulagement que j'ai observée chez certains, ma démission de l'Education nationale. Une partie de moi-même reste engagée, par le biais de Valéry, dans la ligne de vie que je n'ai pas suivie. J'ai bien conscience, en faisant cet aveu, de prêter le flanc à l'accusation de pose : il est toujours facile, quand on a abandonné un certain front social, de prétendre qu'une dimension de soi – qu'on se garde bien de préciser – demeure fidèle à la lutte et solidaire des combattants. Je ne veux pas essayer de dissiper ce soupçon. Tout ce que j'ai à dire sur le sujet est au fond assez simple – et chaque fois que je l'ai abordé, ces dernières années, je l'ai fait avec des interlocuteurs capables de comprendre, d'emblée, que cette simplicité ne cherchait pas à s'inscrire dans une attitude commode. Pas question pour moi, par exemple, de céder à une quelconque culpabilisation. Un jour, un proviseur à la retraite, qui ne m'avait pas vu depuis vingt-cinq ans, m'a demandé, après m'avoir écouté avec une condescendance un peu goguenarde : Si je comprends bien, vous êtes un déserteur ? Je lui ai répondu tranquillement : Non. *Non* – et rien d'autre. Qu'on ne me demande pas de juger mon parcours à l'aune de vertus que je veux bien respecter, mais auxquelles je n'aurais pu assujettir mes envies de vivre. Si, très tôt, je me suis éloigné du métier d'enseignant, c'est au nom d'un pressentiment dont la vérité n'a jamais souffert aucune contestation. Difficile en effet, dès les premiers temps, de ne pas deviner que je n'avais pas ma place dans la structure, et que je me perdrais à allonger la période d'essai pour tâcher d'y voir plus clair. Difficile aussi de ne pas sentir que le désastre social qui commençait à poindre me condamnerait à une lutte dont la violence rendrait d'autant plus dérisoires les avantages et les faveurs de l'institution.

Impossible, surtout, de ne pas me dire, au contact de certains enseignants en fin de carrière, que je n'attendrais pas leur âge pour que l'amertume, les crispations sans issue et les colères légitimes transformées en poison quotidien ne finissent par l'emporter. Je ne veux pas prétendre naturellement qu'à vingt-cinq ans, la vision de ce qui m'attendait s'est imposée dans une lumière aussi crue. Tout au plus s'agissait-il d'un remous d'intuitions, que les années ultérieures ont transformé en vagues de raisons. Reste que j'ai pleinement senti, à ne pouvoir discuter aucun de ses maillons, la nécessité qui m'a d'abord poussé à faire un pas de côté, puis à approfondir l'écart jusqu'au divorce. Une nécessité tellement tissée à moi, désormais, que toutes les leçons civiques qu'on serait tenté de m'infliger tomberaient à plat.

Mais formuler les choses avec ce tranchant n'empêche pas le problème de demeurer à vif.

Valéry a beau m'avoir dit, un jour, que je pouvais me réjouir d'être parti à temps de l'Education nationale, je ne le ferai jamais. Et il le sait bien, au fond. Revendiquer un enchaînement d'existence qui s'est imposé, ce n'est pas s'y ébrouer avec bonheur – surtout quand les choix individuels ont été à ce point traversés par un sentiment de crise générale. J'éprouve un dégoût insurmontable devant ceux qui savourent et arrondissent dans leur bouche les logiques qui leur ont permis d'échapper aux fronts les plus exposés de cette société. Et je me garderai toujours férocement, dans les mots et les formules que m'inspire mon parcours, de tout ce qui pourrait pencher de ce côté-là.

En somme, je ne peux pas plus avoir honte des voies qui m'ont assuré une certaine forme de préservation que je ne peux me sentir béatement en paix avec elles. Entre ces deux attitudes

que je récusé également, le défilé est étroit, incommode, et il le restera. Mais c'est par ce genre d'étroitesse et d'inconfort que je tiens au monde qui m'entoure – et c'est par là seulement que je peux espérer, de loin en loin, déboucher sur un carrefour authentique où mes choix et mes exigences se frottent à ceux d'autrui.

Nous étions bien avancés dans notre travail, Valéry et moi, quand j'ai commencé à recevoir de Jean quelques signaux d'alerte. Il ne voulait pas m'inquiéter, mais le comportement de l'éditeur lui inspirait des doutes : il devenait à peu près impossible de le joindre, sinon quelques minutes, de loin en loin, pendant lesquelles il se désolait de n'être pas plus disponible. Au sujet de la collection, rien que des formules vagues, hâtives, sans qu'on sache s'il s'en remettait en toute confiance à Jean ou si, déjà, elle avait commencé à ne plus figurer parmi ses priorités. La seule fois où je l'avais rencontré, dans la maison de campagne de Sonia et Jean, à l'occasion de la sortie des premiers titres, j'étais resté partagé : difficile de ne pas le créditer d'une bonne volonté sincère – impossible de ne pas craindre les conséquences d'un amateurisme et d'un manque d'organisation qu'il exhibait en toute candeur. Mes inquiétudes, malheureusement, n'ont pas tardé à être confirmées. Durant deux mois, Jean est resté quasiment sans nouvelles. L'annonce d'un mystérieux voyage au Maghreb avait été suivie de quelques messages très brefs, totalement allusifs, envoyés tantôt d'Algérie, tantôt du Maroc, et qui auraient presque laissé croire que notre éditeur tentait d'échapper à un complot international.

Bientôt, il est devenu clair pour tout le monde – c'est-à-dire pour le petit nombre de gens qui s'étaient passionnément engagés dans l'aventure – que la collection n'existait plus, et que la chance d'une seconde fournée ne lui serait pas offerte.

Comme moi, Cécile et Valéry ont voulu croire jusqu'au bout que les choses ne s'achèveraient pas aussi absurdement, dans

cette déliquescence à quoi n'importe quel couperet aurait été préférable. Valéry se sentait d'autant plus affecté qu'il avait renoué, à cette occasion, avec une dynamique d'écriture qui lui faisait défaut depuis l'achèvement de son dernier livre. Mes questions, notre amitié, la nécessité où je le mettais parfois de reprendre certaines réponses, c'était exactement l'élément de relance dont il avait besoin. Et même si ma responsabilité n'y est pour rien, mon malaise reste immense d'avoir dû lui signifier la fin de cet épisode providentiel. Je ne veux pas renoncer complètement à l'espoir de voir un jour notre dialogue achevé et publié. Je lui ai suggéré de rassembler ses réponses et de les agencer dans une forme qui ne soit pas celle du dialogue. Sans grande conviction, je l'avoue. Je sais trop bien, pour l'avoir maintes fois éprouvé, qu'on ne passe pas d'une forme à une autre par simple décret personnel ou suggestion amicale : ce qui a été pensé et articulé au regard d'une certaine idée organisatrice ne peut être récupéré comme un « matériau » qu'on mettra à volonté au service d'une nouvelle cause. Le recyclage, c'est bon pour les faiseurs de livres. J'ai toujours aimé ceux qui ne peuvent et ne *savent* rien faire de leurs constructions inachevées. Valéry avait écrit, dans son précédent livre, qu'il laissait volontiers la parole à qui juge bon de se battre pour la garder. Je ne le trahis pas, je pense, en ajoutant comme corollaire qu'il ne gardera jamais la parole là où les conditions qui lui prescrivaient sa nécessité ont disparu : il préférera abandonner la partie plutôt que de forger à la hâte une assise bancal. C'est un signe supplémentaire de sa hauteur de vie, à mes yeux, de n'avoir pas cherché un usage possible de ces mots que nous sommes seuls à avoir habités. A une époque où la moindre combinaison de langage est dévorée, dès les premiers tâtonnements, par le critère de sa projection dans l'arène sociale, il y a du panache à

ne pas vouloir se battre. (Même si Valéry, je le sais bien, m'objecterait qu'il ne s'est pas senti beaucoup de panache pendant les deux années qui ont suivi. De fait, cette période aura été la plus difficile que je lui ai connue : état dépressif, paralysie de l'écriture, horreur croissante que lui inspirait son milieu professionnel, maladie. Au point qu'aujourd'hui, lancé comme il est dans un nouveau livre, il me donne l'impression d'avoir magnifiquement réchappé d'une fatalité où humeurs et événements s'empoisonnaient les uns les autres. A présent que cette mauvaise période est close, je crois que je peux en parler – et que serait un livre s'il ne donnait une seconde chance à des envies de parole qui n'ont pas trouvé leur bon angle ? Jamais, je crois, le sentiment de solidarité fraternelle qui m'unit à lui n'aura été si fort que pendant ces années où nos dispositions psychologiques offraient un contraste si flagrant. J'écrivais, je travaillais, j'avais l'impression d'avancer sur la voie que je m'étais fixée, je me sentais alerte et conquérant – je m'en voulais presque, parfois, de lui infliger l'image de mon dynamisme. Et pourtant, même dans les moments de gêne, je n'ai pas cessé de sentir qu'au travers de l'humeur dominante de chacun circulait une vérité à laquelle l'autre participait pleinement. Nous nous croisions, en quelque sorte. Ce que me disait la pire noirceur des états de Valéry, c'était – pour formuler les choses abruptement – que les faveurs de cette société ne sont pas le moins du monde désirables, qu'elles ont irrémédiablement cessé de l'être, et qu'il est hors de question de faire le moindre effort pour les attirer. Ce que mon dynamisme lui signifiait, c'est qu'il continue d'exister, si minces soient-elles, si menacées, des possibilités d'offrir aux autres le résultat de son travail qui ne soient pas aussitôt happées par des logiques de défiguration. – Il faut peut-être de temps en temps, au risque de

la simplification poétique, raconter en quelques phrases une période refermée. J'aime penser que pendant ces deux années, j'ai écrit, j'ai noirci des pages, j'ai raturé à n'en plus finir, avec l'horreur profonde de ces mécanismes presque fatals qui font aujourd'hui de tout émetteur de discours le publiciste de sa pensée ou de ses émotions. Et j'aime croire que Valéry s'est replié dans un silence déchiré sans jamais se déprendre de cette image dont il m'avait parlé un jour – cette image qui condense tant de bonheurs et réveille tant d'élans : l'apparition, le surgissement complètement impromptu du lecteur ou de la lectrice plongé dans votre livre.)

En un sens, la réaction de Cécile a été différente, même si l'abatement était le même. Tout au long des séances de travail avec Jean, elle n'avait cessé de se demander si c'était « bien vrai », si ça n'était pas « trop beau » : si, réellement, quelqu'un l'interrogeait sur le mouvement de sa vie, l'obligeait à approfondir ce qu'elle avait toujours laissé de côté, l'amenait à valoriser ce qu'elle ne trouvait pas intéressant – et si cet échange magique de questions et de réponses n'allait pas brusquement s'évaporer. Elle avait traversé la période avec le sentiment que ce miracle ténu pouvait à chaque instant céder à un mauvais retour de réalité : elle m'a raconté, à ce propos, avoir rêvé d'une convocation qu'on lui adressait, lui demandant de « tout arrêter sans délai » de revenir à son « existence sans histoire ». La conscience de cette fragilité, curieusement, ne l'avait pas préparée à la fin de l'aventure : peut-être parce qu'elle redoutait une dissipation subite de la magie, et que jamais, même dans ses plus mauvais rêves, elle n'aurait envisagé cet effilochage où aucune sanction n'était vraiment tombée.

Une petite partie du dialogue de Cécile et Jean a été non seulement retranscrite, mais retravaillée. Tout le reste demeure sous forme d'enregistrement.

On peut considérer que l'enchaînement de répliques qui suit aurait été publié tel quel dans la version finale.

Je le relisais il y a encore quelques jours.

Et je revoyais Cécile autant que je l'entendais : cette conviction très belle et très juste qu'elle avait, quand elle parlait, d'être la seule à pouvoir dire chaque chose comme elle la disait – et moi qui sentais, dans l'alliance toujours étonnante de ses mains et de son visage, ce point où l'unicité d'un être se nourrit de sa plus grande solitude.

« – Tout à l'heure, quand nous sommes allés marcher dans la forêt, il s'est produit une curieuse coïncidence. Vous m'avez parlé de ce passage de *Tristes tropiques* que vous avez recopié un jour, et qui vous a accompagné pendant des années. Un passage que j'ai moi-même cité à plusieurs reprises ces derniers temps : « ... passion, folie, duperie des récits de voyage. Ils apportent l'illusion de ce qui n'existe plus et qui devrait être encore, pour que nous échappions à l'accablante évidence que vingt mille ans d'histoire sont joués. Il n'y a plus rien à faire : la civilisation n'est plus cette fleur fragile qu'on préservait, qu'on développait à grand-peine dans quelques coins abrités d'un terroir riche en espèce rustiques, menaçantes sans doute par leur vivacité, mais qui permettait aussi de varier et de revigorer les semis. L'humanité s'installe dans la monoculture ; elle s'apprête à produire la civilisation en masse, comme la

betterave. Son ordinaire ne comportera plus que ce plat. » Je vous disais tout à l'heure comment je voyais les choses. Dans cette « accablante évidence », une charge, un fardeau énorme, bien sûr. Mais aussi, paradoxalement, la seule possibilité d'élan de toute réflexion sérieuse. Or, qu'est-ce qui se passe, aujourd'hui ? Lucidité oblige, on se garde bien de la nier en bloc, cette « accablante évidence ». On pratique le déni partiel. Élégamment partiel, mesuré, relatif. On s'arrange pour ne pas lui reconnaître la place qui est la sienne. Je crois que ce refus sème la confusion, qu'il conduit à l'impuissance.

– Oui, je vois les choses comme vous. Même si je les formule sûrement de manière moins philosophique. Moi, sur ce genre de sujet, j'ai un peu de mal à parler avec votre ampleur. J'ai des images qui me viennent, des souvenirs de conversations ou de lectures, des idées qui m'ont traversée à un moment donné. Tout ça est décousu, a un peu de mal à s'articuler. Est-ce qu'il faut le relier ? Je ne sais pas. En vous écoutant, dans la forêt, j'ai pensé à la question de l'optimisme et du pessimisme, dont j'ai souvent parlé avec des amis. Mon point de vue, j'ai toujours eu beaucoup de mal à le faire comprendre. Peut-être parce que je le formule mal. Je me souviens, un jour, d'un magazine qui avait publié un numéro spécial en deux parties : il y avait, dans la première partie, les énormes problèmes qui risquent de nous exploser à la figure, dans la deuxième les raisons d'espérer. Les uns et les autres sous forme de beau catalogue. Un article sur chaque problème, un article sur chaque bonne raison d'y croire encore. J'en avais parlé à quelqu'un pour lui dire que je trouvais cette présentation idiote. Pas seulement idiote, d'ailleurs : moralement, elle me répugnait. J'aurais eu envie de dire aux journalistes qui avaient concocté ce numéro : le monde où nous vivons ne relève pas d'un inventaire. Une liste de problèmes et

une liste de solutions ou de petites lucarnes, ça n'a jamais fait avancer personne, changé quoi que ce soit. Et puis, surtout, il n'y a pas le pessimisme d'un côté et l'optimisme de l'autre. C'est là, je pense, que je vous rejoins. C'est parce qu'on est allé jusqu'au bout du pessimisme qu'on peut trouver des ressources d'optimisme. Ce ne sont pas des colonnes séparées, comme dans un bilan comptable. Il en va de même dans la vie privée, individuelle. On ne se dit pas : « Voilà ce qui va, voilà ce qui ne va pas »...

– Malheureusement, si. Je crois que beaucoup de gens se le disent.

– Je sais bien, mais il faudrait tellement apprendre à penser autrement. A regarder en face les « accablantes évidences », à essayer de ne se cacher aucune de leurs facettes, et à prendre son essor à partir de là. Je ne voudrais pas paraître arrogante en disant ça. Je suis comme tout le monde : je me débats, je tâtonne, je m'enlise, je me trompe en grand et en petit. Mais s'il y a bien une chose dont je suis sûre, comme vous, c'est que les élans de lucidité coupés à mi-chemin, ça ne marche pas, ça ne conduit nulle part. On va jusqu'au bout ou on reste chez soi. Je pense à tous ces discours, aujourd'hui, qui ont l'air de prendre la mesure globale des choses, de raisonner large, d'ouvrir des perspectives, et qui n'ont rien de plus pressé que de confirmer leurs petites cases toutes prêtes. Qui ne sauront jamais dire : On ne sait plus du tout où on en est. Et qui, faute de savoir le dire, ne font que touiller le marasme. Je peux parler d'un exemple précis ?

– Bien évidemment.

– Promis, je ne citerai aucun nom.

– Vous pouvez citer tous les noms que vous voulez.

– Il y a quelque temps, je suis allé au cinéma voir un documentaire sur la mondialisation financière. Le réalisateur s’est promené un peu partout sur la planète : les quartiers déshérités en Inde, la Suisse, les paradis fiscaux, les délires de la spéculation immobilière en Espagne, les délocalisations, et j’en oublie. Accablant, même s’il y a beaucoup de choses qu’on sait déjà quand on est un peu informé. L’amie qui m’accompagnait et moi, nous sommes sorties assommées. Elle m’a proposé d’aller boire un verre, et nous avons passé un long moment sans parler. Au bout de quelques instants, la même phrase ou presque nous est sortie de la bouche : à une telle accumulation, il n’y a pas de réponse possible – ni en termes d’idées ni en termes d’émotions. Les petits positionnements qu’on se forge au fil d’une conversation intelligente et indignée : non et non, inutile même d’y penser. Pas plus que moi, mon amie ne se serait vue assister au débat qui suivait, dans le cadre d’une semaine consacrée au « cinéma citoyen ». Personne n’a rien à opposer à ça, personne ne peut trouver la bonne attitude. Toutes les deux, nous avons bu rapidement notre verre, et nous nous sommes quittées. Ce film m’a poursuivie pendant des jours. Elle aussi, d’ailleurs. Et puis, ça devait être deux ou trois semaines après, je tombe sur un documentaire, à la télévision, consacrée à un économiste américain. Du genre : autorité anti-libérale qui a conseillé certains grands de ce monde ces dernières années. L’émission suivait un peu la même trame que le film, en moins bien : des reportages aux quatre coins de la planète – le tout entrelardé de commentaires de l’économiste. Et là, j’ai failli devenir violente. Rien que des banalités pompeuses, générales : « La mondialisation doit être plus équitable », « Il faut que les pays riches raisonnent moins égoïstement », « Le capitalisme financier doit se moraliser », et

j'en passe. J'ai vraiment eu envie de crier : c'est ça qu'on nous propose en guise de réponse à « l'accablante évidence » ? Qu'il aille se faire pendre (j'ai été plus grossière) avec son équité, son altruisme et sa morale ! Est-ce qu'il ne vaut pas mieux se taire, je veux dire se taire féroce, durcir son silence, chacun de son côté aller au bout de son désespoir, plutôt que d'ajouter un chapelet de poncifs au bavardage ambiant ? Et ils sont légion, comme lui...

« Je me souviens, il y a quelques années, on m'avait fait lire un livre qui m'avait beaucoup frappée : *La culpabilité allemande*, de Karl Jaspers. Ce livre a été écrit juste au lendemain de la guerre. Il contient beaucoup de considérations morales et philosophiques très riches. Certaines, je l'avoue, me dépassaient un peu. Mais je me souviens qu'il y était question des attitudes de l'esprit face à un désastre de très grande ampleur. Il parlait, notamment, de la nécessité absolue de « suivre les lignes de faille du désastre » et de se méfier comme de la peste des « conceptions générales, idées nobles et autres édifications émouvantes ». J'ai retrouvé le passage exact, je peux vous le lire à l'occasion. J'aurais juste envie d'ajouter : suivre les lignes de faille du désastre en restant muet autant qu'il est nécessaire. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Je ne veux pas dire qu'il faut s'interdire de parler, bien sûr, s'incliner, courber l'échine. C'est même tout le contraire. Mais qu'à la base de ce qu'on dit, il y ait du mutisme, de l'humilité. Qu'on n'aille pas prématurément se tailler des habits dans les grandes causes et les grands principes. Je crois que s'il n'y a pas ce mutisme buté, et tous ces mutismes butés qui se serrent les uns contre les autres, il n'y aura jamais que des poses, des postures, des jacassements. Et le désastre continuera. »

Au moment où la crise frappait toutes les entreprises, et la sienne beaucoup plus durement que celles du même secteur, Cécile m'a annoncé qu'elle pourrait profiter du plan social et partir dans des conditions très avantageuses : elle venait de se renseigner auprès des Ressources humaines, où on lui avait répondu, après examen de sa situation, qu'elle « remplissait l'ensemble des critères ». Selon toute probabilité, ce premier plan serait suivi d'un ou plusieurs autres, nettement moins généreux, et c'était maintenant qu'il fallait se décider. L'entreprise offrait, aux salariés qui pouvaient justifier d'un projet de reconversion professionnelle, une aide financière ou une formation longue dans le domaine de leurs choix. Cécile m'a appelé, un soir, pour en discuter avec moi : selon ses propres mots, elle ne voulait pas « céder à la tentation la plus forte, mais vraiment choisir ». J'ai eu l'impression, cependant, que le choix était fait, et qu'il lui fallait s'assurer avec moi de tous les aspects de sa décision. (J'avoue que j'ai toujours aimé ce rôle : la tendresse que m'inspirent certains êtres me paraît trouver une de ses expressions les plus pures quand ils m'envoient en reconnaissance dans le paysage de leurs raisons.) Nous avons parlé très longtemps, ce soir-là. Elle a dû avoir, comme moi, l'impression de tracer des cercles de plus en plus larges autour du problème qu'elle me soumettait. A plusieurs reprises, nous sommes revenus sur les années passées : les dix-huit mois de formation, la charge de travail considérable qu'elles avaient représenté, les affectations successives, les combats pour s'affirmer, les découragements, et puis les

moments où l'on sent bien que les conditions d'existence se détachent des raisons de vivre, les tentatives douloureuses pour réduire l'écart, les belles périodes, aussi, celles où elle avait eu l'impression que ses tâches quotidiennes épousaient l'intérêt collectif, l'année de congé et ses bonheurs d'apprentissage, les évolutions de cette entreprise – société aux dimensions presque familiales quand nous nous étions connus, à présent énorme structure ramifiée à l'excès, en état de quasi-faillite. Je me souviendrai toujours du moment où Cécile a lancé : Mais qu'est-ce qui est arrivé, à la fin ? Je n'ai pas su si la question visait son parcours ou le devenir collectif. Sans doute la différence, à ce point de brassage des choses, n'avait-elle plus lieu d'être. L'un comme l'autre, nous n'avons plus rien dit pendant quelques secondes. Une faille s'est ouverte, qui a rendu difficile la reprise de la conversation – comme si la décision de Cécile avait été exposée à un espace trop vaste qui en faisait éclater les contours, la volatilisait à nos propres yeux. L'a-t-elle senti comme moi ? Je ne saurai jamais. Le trouble s'est étendu sur toute la fin de notre échange. (Il a dû exister un monde – elle et moi, tous les gens de notre génération, nous n'en connaissons jamais que le scintillement d'astre mort – où décider était une belle chose : opération drue, hymne à la puissance de rassemblement du sujet. Un monde où prendre une décision, l'imposer autour de soi, c'était nouer le présent, le passé et l'avenir – configurer, selon les règles d'un art toujours à réinventer, certitudes, risques calculés et tâtonnements d'ignorance. Inutile de rêver, la belle dramaturgie de la décision nous a été ravie. Irrémédiablement : il faut désormais lire des romans ou des livres d'histoire pour prendre la mesure poignante de ce qu'elle a été. Ne restent plus, pour occuper la scène, que des accès volontaristes artificiels, de soudaines

désinhibitions qui veulent pathétiquement croire à leur force de rupture, des verdicts sur fond de complexité sans recours, et qui n'engrènent que sur le vide, des choix pollués par l'anticipation permanente de leurs effets secondaires. Bref, le fantôme fébrile, caricatural, de ce qui s'est autrefois déployé sous le nom de décision – sa survie, sous forme de recettes opératoires délivrées par les cabinets de consultants et les manuels de développement personnel. Comment ne pas comprendre, dans ces conditions, que les êtres les plus fins rusent autant que possible, désormais, avec l'acte de décider et la rhétorique disgraciée qui l'auréole ? J'aime ceux qui disent que les choses leur parlent et qu'ils les écoutent. Ceux qui remettent à des signes le soin de disposer d'eux. Ceux qui circulent dans leur vie avec une attention rêveuse et se laissent emporter par des flux d'évidence. Christophe m'avait déclaré il y a longtemps, de façon un peu inattendue : Je n'ai pas l'impression d'avoir décidé grand-chose, ces dernières années. Cette phrase, je ne l'ai pas appréciée à sa valeur sur le moment. Des conversations ultérieures l'ont éclairée. Elle refusait, à sa manière toute simple et pudique, le mauvais théâtre où s'agitent aujourd'hui les dépouilles de la décision. Elle me disait qu'on ne peut compter, pour aiguiller sa vie, que sur d'espiègles et poétiques transferts de responsabilité. Sur une passivité aux aguets, seule capable de susciter la prévenance des choses. De toutes les grâces qui peuvent alléger l'existence, j'ai appris, avec les années, à mettre celle-là au-dessus des autres. Et ce n'est pas par simple goût du paradoxe que j'appelle « libre indisposition de soi » ces délégations de pouvoir enchantées – et très sûres – qui soulagent de leur dramatisation inutile les grands carrefours de la vie. Qui sait, peut-être Cécile a-t-elle compris, au moment où s'amorçait un tournant important, que cette grâce lui avait

toujours été refusée. Et qu'elle resterait éternellement à mi-chemin : trop lucide pour se jouer la comédie de la décision, sentant bien les tréteaux du volontarisme craquer sous ses pieds – trop marquée par des années d'affrontements têtus et d'empoignades avec la rudesse des choses pour qu'un suspens magique de son libre-arbitre puisse intervenir.)

Il est difficile d'oublier une conversation qu'un tel vertige a fait vaciller. Surtout quand il s'agit de la dernière où se soit débattue l'orientation d'une vie.

A l'occasion d'un examen médical de routine qui en a déclenché d'autres, Cécile a appris qu'elle était atteinte d'une maladie très rare – tout juste si elle porte un nom, m'a-t-elle dit le jour où elle me l'a annoncé. Nous ne nous étions pas vus durant plusieurs semaines, après le long échange au téléphone. J'attendais patiemment des nouvelles, je ne voulais pas avoir l'air de la presser : elle tenait sans doute à annoncer son départ au moment et selon la forme qu'elle aurait choisis.

Pendant quelque temps, il lui a été possible de continuer à travailler. Mais bientôt, l'énergie lui a manqué. Sans rien changer à son apparence, le processus de dégradation de sa vitalité a été effarant. Ses gestes, ses paroles, la façon de mouvoir son corps avaient quelque chose de spectral. Les bouffées de fatigue lui venaient d'un seul coup, implacables, accompagnées de suées, d'étourdissements – et puis des pensées à pleurer, me disait-elle, comme elle n'aurait jamais imaginé d'en avoir, des blocs ou des pointes qu'on lui aurait introduits dans la tête. Pas d'autre ressource, alors, que de se coucher dans une obscurité totale.

Bientôt, elle a passé ses journées chez elle, avec un séjour à l'hôpital toutes les deux ou trois semaines. Sa mère est venue s'occuper d'elle. Une femme aux traits burinés, active, remuante, qui a affiché, dès la première fois qu'elle m'a vu, une

méfiance agressive. Cécile et elle, apparemment, se heurtaient souvent. Un après-midi – sa mère venait de sortir faire des courses, et nous avions devant nous une heure en toute tranquillité –, Cécile s’est mise à établir, avec mon aide, un programme de lectures. Cette fois, rien que des romans. De tous siècles, de tous horizons. Lire était à peu près la seule activité qui ne lui coûtait pas. Elle était seulement obligée, après un quart d’heure, de fermer les yeux pendant une minute pour se reposer la vue, et surtout pour « rassembler au milieu de son esprit », comme elle disait, ce qu’elle venait de lire.

Elle a tenu, chaque fois que je lui rendais visite, à me faire un compte rendu précis de ce qu’elle avait lu les jours précédents. Il lui arrivait même d’apprendre des phrases entières, qu’elle s’obligeait à me réciter, et qui lui arrachaient des larmes dès qu’elle avait un bredouillement ou une hésitation. Un jour, une scène a éclaté quand sa mère, qui se trouvait dans la pièce d’à côté et entendait tout, a surgi en lui reprochant de s’épuiser stupidement. J’ai été frappé par l’élocution martelée, le vocabulaire choisi de cette femme, dont je n’avais connu, jusqu’alors, que des monosyllabes plus ou moins bougons.

Des amis avaient proposé de l’emmener quelques jours loin de Paris, à la montagne ou au bord de la mer, comme elle voudrait. Elle avait réfléchi, et finalement refusé l’un et l’autre. J’en ai reparlé avec eux un jour que nous sortions ensemble de chez elle et nous attardions à discuter sur le palier. Ils m’ont demandé d’insister : qu’elle abandonne, même pour peu de temps, cet environnement où se concentrait toute la fatalité des derniers mois. Je leur ai promis d’essayer. La semaine suivante, j’ai pris soin d’arriver chez elle à un moment où je savais sa mère absente. Elle était debout, marchait dans l’appartement, et

s'était habillée avec une recherche inhabituelle. Un moment, elle a même fumé une cigarette devant la fenêtre ouverte. J'ai profité de ce regain pour lui ôter allègrement toute possibilité de réfléchir ou de négocier. Le samedi d'après, nous partions pour la pointe Saint-Mathieu, une des seules parties de la Bretagne qu'elle m'avait avoué ne pas connaître. Tout le trajet en train, j'ai été incapable d'imaginer que la trêve miraculeuse qui lui était accordée ne se prolongerait pas durant ces quatre jours. Elle m'a répété, d'ailleurs, qu'elle éprouvait le reflux de la fatigue dans tout son corps. Et que ce reflux, c'était une « sensation de mouvement immobile » infiniment agréable, qu'elle écoutait, qu'elle savourait, qu'elle accompagnait sans pour autant se faire d'illusion. Nous avons pu marcher, malgré les fortes pluies intermittentes, sur le sentier des douaniers, entre Le Conquet et Brest. Et nous nous sommes fréquemment réfugiés dans des cafés et des crêperies de la côte, où Cécile m'a reparlé, sans émettre aucune plainte, de sa tristesse de n'avoir pas vu publié l'entretien avec Jean. Et plus encore de n'être pas allée jusqu'au bout. De toutes les choses qu'elle regrettait, c'était celle-là qui la tourmentait le plus. Le dimanche, nous sommes allés passer la journée dans l'île de Molène. Le temps était plus clément, il y a même eu quelques belles ouvertures de ciel bleu.

Le seul moment de pluie intense, nous l'avons mis à profit pour visiter le petit musée consacré au naufrage du paquebot *Drummond Castle* en 1896. Nous étions les seuls visiteurs, et le guide s'est lancé dans une évocation de l'événement dont la longueur, très prévisible dès l'entrée en matière, nous a un peu effrayés, avant de nous captiver. Cécile écoutait avec passion. Il suffisait de la regarder pour comprendre qu'elle avait décidé de tout retenir. La fête à bord, ce soir-là, dans un brouillard très dense. Le capitaine qui s'imaginait avoir doublé Ouessant, et qui

avait donné droit sur un récif connu pour ses dangers. La coque du navire découpée de part en part. Et puis, la journée du lendemain, les îliens qui avaient longtemps ignoré le drame tout proche, avant que des bateaux ne commencent à apercevoir des caisses et des épaves.

Un homme agonisant avait été recueilli par un chalutier : la montre qui dépassait de sa poche indiquait onze heures et une minute, heure du naufrage.

Quand nous avons repris le bateau pour Le Conquet, Cécile a murmuré « onze heures une » en me souriant.

Dans le train qui nous ramenait à Paris, elle s'est sentie si mal, soudain, que je lui ai proposé de descendre à Rennes, où je connaissais quelqu'un qui aurait pu nous accueillir. Mais elle a refusé. Elle m'a répondu qu'elle devait rentrer à Paris, faire le trajet d'une traite. Et elle m'a reparlé du paquebot, tournant les yeux ailleurs chaque fois que j'ai suggéré d'interrompre le voyage.

Je ne l'ai plus vue pendant de longues semaines.

Elle est partie se reposer dans une station thermale des Pyrénées, où elle pouvait profiter d'une assistance médicalisée. L'une de ses sœurs, qui n'habitait pas loin, venait la voir régulièrement et passer du temps avec elle. Au téléphone, il a fallu écourter nos conversations. Elle perdait rapidement son souffle, cherchait ses mots – je devinais son geste impatient, deux phalanges heurtant le menton. Mais les gestes répertoriés avaient-ils encore cours ?

La dernière fois que je l'ai vue – c'était juste après son retour des Pyrénées, elle avait les joues roses, la mine reposée –, elle a évoqué cette journée de formation que j'avais décidé de consacrer à la Renaissance, et que nous avons passée au

château d'Ecouen. Tout le déroulement, depuis le petit matin où nous avons quitté Paris à plusieurs voitures, sous un soleil qui annonçait une journée splendide, lui était resté en mémoire. Elle m'a rappelé bien des choses que j'avais oubliées. Je me souvenais uniquement, pour ma part, de la visite du château que nous avons faite le matin, et de notre promenade-causerie l'après-midi dans les jardins, à lire des textes que j'avais préparés, à en débattre, à préciser des points d'histoire ou de culture sur lesquels les stagiaires m'interrogeaient. Cécile m'a avoué que la nostalgie l'avait tourmentée à plusieurs reprises : elle se répétait, en m'écoutant, que cette journée était la dernière, que le cycle s'achèverait bientôt, qu'il faudrait renouer avec le travail sous sa forme la plus ordinaire. Je ne me rappelais plus qu'en début d'après-midi, nous nous étions assis dans un bosquet d'arbres à proximité du château, et que je leur avais distribué l'extrait de *Gargantua* qui portait sur les usages en vigueur à l'abbaye de Thélème. Une chose avait beaucoup frappé Cécile : que Thélème reste « lettre morte » dans toute la suite de l'œuvre de Rabelais. Que tant d'énergie – déroulée sur six chapitres entiers – soit consacrée à ce lieu de paix et de culture, et que plus jamais il n'en soit question. Elle avait lu les cinq Livres, par la suite. Et elle s'était souvent interrogée. Qu'est-ce que devient Thélème, pendant le reste de l'histoire – pendant que Panurge ne cesse plus de se demander s'il doit se marier ou non, et que Pantagruel et lui courent les mers du globe à la recherche d'une réponse ? Est-ce que ces tours et ces jardins, qu'on nous dit plus beaux que Chambord et Chenonceaux, tombent en décrépitude ? Est-ce que des gens continuent à y vivre, oubliés de tout le monde ? Est-ce qu'il y a d'autres exemples, dans la littérature, d'un lieu consacré qu'on abandonne ainsi, loin derrière soi ?

C'est par un message de Patrick, laissé un soir sur mon répondeur, que j'ai appris sa disparition.

Quelques jours avant, j'avais reçu un petit mot manuscrit, apparemment dicté à un tiers car je ne reconnaissais pas son écriture. Il était écrit en haut à gauche, sans lien avec le reste : « Onze heures une ». Elle souhaitait que le jour de ses obsèques, je fasse la lecture d'un extrait du *Gai Savoir* que je lui avais lu un jour de printemps dans les allées du Luxembourg, et qu'ensuite elle avait appris par cœur.

Ce texte la comblait, la désespérait, lui faisait aimer rageusement la vie et ne pas craindre la mort. Tout ça ensemble, m'avait-elle dit : bien serré.

« Nous autres qui sommes nouveaux, sans nom, difficiles à comprendre, nous autres prémices d'un avenir encore incertain – nous avons besoin, pour un nouveau but, d'un moyen également nouveau, c'est-à-dire d'une nouvelle santé, plus vigoureuse, plus tenace, plus téméraire, plus joyeuse que ne le fut toute santé jusqu'alors. Celui dont l'âme aspire à vivre toute l'ampleur des valeurs et des aspirations qui ont prévalu jusqu'à présent, à faire le périple de toutes les rives de cette « Méditerranée » idéale, celui qui veut savoir par les aventures de son expérience la plus personnelle ce qui se passe dans l'âme d'un conquérant et d'un explorateur de l'idéal, dans l'âme d'un artiste, d'un saint, d'un législateur, d'un sage, d'un savant, d'un homme pieux, d'un devin, d'un homme d'ancien style : celui-là a besoin en tout premier lieu d'une chose : *la grande santé* – cette sorte de santé que non seulement on possède, mais que l'on acquiert et que l'on doit encore acquérir sans cesse, parce qu'on l'abandonne à nouveau, qu'on ne cesse pas de l'abandonner à nouveau. Et maintenant, pour avoir été longtemps en route,

Argonautes de l'idéal, plus courageusement que de raison, et nonobstant maints naufrages et dommages, jouissant d'une santé meilleure qu'on ne voudrait nous le permettre, d'une santé redoutable, à toute épreuve – maintenant il semble qu'à titre de récompense, nous soyons en vue d'une terre inexplorée dont nul encore n'a délimité les frontières, d'un au-delà de toutes les terres, de tous les recoins jusqu'alors connus de l'idéal, d'un monde d'une telle surabondance de choses belles, étranges, problématiques, effrayantes et divines que notre curiosité autant que notre soif de possession s'en trouvent mises hors d'elles-mêmes – oh, tant et si bien que rien désormais ne saurait plus nous rassasier ! »

Il faisait très beau et très froid, ce jour de janvier qui avait commencé par un semblant de neige, et qui s'était magnifiquement éclairci. Nous nous sommes retrouvés, après l'incinération, autour d'un étang près duquel les cendres de Cécile ont été dispersées.

J'ai reconnu, de loin, quelques visages d'anciens stagiaires. Notre passé commun était trop distant pour que nous ayons envie de le ranimer en de telles circonstances. Il y a eu des effleurements de regards, pas davantage. Nous nous sommes doucement ignorés.

Tout le temps de la cérémonie, je suis resté aux côtés de Patrick et Jean. Et c'est ensemble, vers midi, que nous avons repris le train de banlieue.

Le givre, en fondant, laissait de grandes coulées sur les vitres. J'ai repensé aux mots « Méditerranée idéale », sur lesquels ma voix avait buté.